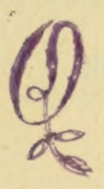

3 1761 07988900 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laboue00gene

La boue



DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

NUITS DE GUERRE. *Couronné par l'Académie française.*
AU SEUIL DES GUITOUNES.
JEANNE ROBELIN. Roman.

Chez d'autres éditeurs

SOUS VERDUN. (Hachette, édit.)

MAURICE GENEVOIX

La boue



351007
30.5.38.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays

PQ
2613
E55B7

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1921,
by Ernest Flammarion

A MON PÈRE

La boue

CHAPITRE PREMIER

EN RÉSERVE

4-7 novembre

« Longez l' mur, mon lieutenant, crainte de la gadouille... Une fois tourné l' coin d' la maison, la lune éclaire en plein : c'est franc. »

La silhouette maigre du sergent se dresse à quelques pas, noire dans la clarté lunaire. Elle se penche vers l'ombre où je suis encore, et tend vers moi un bras très long, comme une perche vers un nageur exténué.

« Ça va ? demande-t-il.

— Euh ! oui... Si vous voulez. Mais quel cornard !

— Et c' que ça fouette ! » prononce une voix derrière mon dos.

C'est Mounot qui me suit, première sentinelle à marcher. J'entends, sur mes talons, le bruit gras de ses pieds dans la boue, le halètement de sa poitrine,

et le cliquetis de ses armes, ballotées à chaque déhanchement. Une glaise mouillée, poisseuse et lourde, serre nos chevilles, alternativement, d'une étreinte longue et forte ; il monte d'elle une puanteur violente, de dépotoir et de latrines.

« Hardi, mon lieutenant ! Hâlez sur moi... hop ! Mes pieds sont solides. »

J'ai saisi la grande main dure, et me suis hissé hors du cloaque. Un instant encore, dans l'ombre du mur, Mounot a pataugé en grommelant. Puis sa forme trapue a surgi près de nous, dans le givre bleu du clair de lune.

« Alors, comme ça, sergent, c'est ici que j'prends ?

— Oui, fils ; jusqu'à l'aube.

— Et après ?

— Après ? Mais tu rentres !... Tu connais l'secteur, pourtant ?

— Y a des chances !

— Alors tu sais pas qu'un coup la nuit passée, ça d'vient malsain d'bagoter tout partout ? Tu sais pas qu'i's nous voyent d'en haut ?

— Dame si, sergent. Mais d'une fois à l'autre, on oublie.

— Et Ernest ? Tu l'as oublié, Ernest ? »

Mounot rit en sourdine, et crache par terre en signe de mépris.

« Ah ! Ah ! dit-il. Alors, comme ça, i' tire toujours, le fou d'Combres ?

— Toujours, oui.

— D' là-haut?

— Oui. »

Le bras de Mounot, tendu vers le sud, a montré une lourde colline, dont le faîte noir, dentelé de sapins, s'allonge sur le ciel transparent. Le versant de droite s'abaisse en chute raide, vers le Longeau bordé de prairies plates, toutes blanches de brumes immobiles, tandis qu'à l'opposé la pente douce s'infléchit en un large col, puis se relève, soulevée brusquement d'une bosse chauve, avant de redescendre encore.

« Et sur le *piton*? demande Mounot. Rien d'neuf?

— Pas grand'chose ; ils ont ajouté des ch'vaux d'frise, et planté un rang d'barbelés, hier soir, entre neuf et onze.

— C'est tout?

— C'est tout. »

Les deux hommes, un long moment, se taisent. Un silence moite nous enveloppe, mêlé à la froidure d'avant l'aube. La nuit est vaporeuse et claire ; la lune, encore très haute, nage dans un ciel pâle, presque laiteux, où quelques grosses étoiles luisent faiblement, d'un éclat de perles troubles. Derrière nous, les façades des maisons endormies découpent leurs pignons en blancheurs diffuses, et les arbres des vergers font des mares d'ombre immobiles.

« Quelle heure qu'il est, à c't' heure ? » demande Mounot.

Il n'a pas achevé qu'une grande tache obscure glisse sur nos têtes, silencieusement. A peine en avions-nous senti le frôlement soyeux qu'elle a plongé au cœur de la nuit, vers le village ; et presque aussitôt un gémissement aigre et tremblant a longuement traversé l'espace.

« V'là ta réponse, dit le sergent. La chouette du clocher rentre : il est cinq heures. »

Le même gémissement, plus lointain, répète sa plainte affaiblie, pareille à l'écho d'elle-même, vibre un instant, comme vacille une flamme sous le vent, puis s'éteint, au large souffle du silence.

Ce n'est plus, pourtant, le même silence que tout à l'heure. L'immense sérénité nocturne demeure troublée, frémissante d'ondulations perceptibles, telles qu'on en voit courir à la surface des étangs. La lune recule au fond d'un halo blême ; et les dernières étoiles, une à une, se dissolvent.

« Bonjour, Arnest !... Salut, vieux frère ! »

Placide, traînante un peu, la voix de Mounot a salué le double claquement d'un mauser. Les deux balles ont pourtant sifflé court et, d'un mur proche qu'elles ont frappé, des éclats de pierre ont jailli jusqu'à nous. Mais ce n'est pas pour deux balles que Mounot perd contenance.

« Comme vous disiez, sergent, il est cinq

heures : la chouette vient d'rentrer sous les cloches, et l'aut'e piqué, montre en main, sonne les quarts d'heure à coups d'fusil. J'ai vu en passant qu'la rue des Eparges est toujours à la même place, la hauteur de Combres aussi, le piton de même... Pays connu ; secteur connu : ça va. »

Pays connu. Notre compagnie, détachée du carrefour de Calonne, « prend » au village des Eparges, pour ce jour et la nuit qui va suivre. Pas de tranchées : nos sections se cachent dans les maisons, à l'orée sud du village. Des sentinelles et des petits postes sur les routes, tant qu'il fait sombre, et, dès qu'on y voit clair, quelques guetteurs juchés à la lucarne des greniers : c'est tout.

Entre les quatre murs des chambres envahies, sous les toits crevés dont les lattes piquent le ciel, les hommes s'entassent en un grouillement terne, en amoncellements de capotes bleu sombre et de pantalons rouge sale, qui écrasent les cadres des lits, éteignent à mi-hauteur les parois blanches de chaux vive, submergent lourdement les carrelages de brique et les aires de terre battue. Ils jouent aux cartes ; ils somnolent ; ils fument. Un lourd velum flotte sur eux, les couvre d'une taie grise, au fond de quoi les visages et les mains font des taches de lumière indistinctes, qui bougent. L'atmosphère autour d'eux semble grasse, chargée d'une senteur

épaisse, d'humanité cloîtrée, de nourritures fades et de pétun.

Nous sommes plus heureux, Porchon et moi. Notre demeure, la mairie du village, est spacieuse et claire. Par la fenêtre grande ouverte, nous voyons s'étaler en face le flanc nu de l'église, blanc de soleil ; les ardoises du toit miroitent, et la paille est dorée qui jonche le sol de la petite place. Dans la salle très vaste, aux murs badigeonnés de peinture glauque, au parquet de bois presque neuf, une table ronde étale une toile cirée blanche, au milieu d'un cercle de chaises. Dans un coin, le fourrier Puttemann, et Patoux, le nouveau caporal d'ordinaire, disposent régulièrement, sur une toile de tente éployée, des petits tas de sucre où luisent des paillettes micacées, des taupinées de café brun, des tranches de lard salé, lourdes et verdâtres comme des blocs de jade. Puttemann, un juif mince, banlieusard loquace et facétieux, exhibe un long nez courbe dans une face rouge aux yeux vifs, et ses dents blanches resplendissent, parmi sa barbe aux boucles noires et drues. Debout, la main gauche dans sa poche, l'index droit impératif, il laisse couler de ses lèvres des paroles qui ruissellent sur l'échine de Patoux, agenouillé sur le plancher. Et les courtes mains de Patoux s'affairent, docilement laborieuses, parmi les victuailles éparses ; et ses gros yeux couleur d'orge mûre, à chaque geste de

ses mains, lèvent un regard anxieux et doux vers les prunelles noires du fourrier.

La « liaison » est là aussi, au grand complet. Le taciturne Raynaud, accroupi dans un coin, le dos au mur et les deux bras étreignant ses genoux, glisse au fond du songe qui est sa vie, et que la guerre elle-même a rarement la puissance de briser ; l'ombre de son képi efface presque tout son visage, et ses moustaches tombantes prolongent cette ombre en molles effilochures. Assis en tailleurs sur une couverture, Vauthier le laboureur et Viollet le maçon abattent en leurs quatre jambes, chacun à son tour, de petites loques crasseuses qui sont des cartes à jour. Viollet, d'une chiquenaude à la visière, a rejeté son képi sur sa nuque ; entre chaque coup, il gratte ses cheveux jaunes. La vaste paume de Vauthier escamote les levées ; ses dents luisent entre ses lèvres charnues, ses yeux s'allument ; et le plaisir, comme un coup de soleil, illumine son beau visage imberbe, au teint mat.

« Et cœur ! dit Viollet.

— C'est bon.

— Et recœur !

— C'est meilleur.

— Et carreau !

— Bec de gaz ! »

Leurs voix s'enflent, de réplique en réplique. Ils se jettent au nez de truculentes invectives.

Et chaque fois que leurs poings frappent la couverture, il s'en exhale une fine poussière, blonde comme une brume de pollen. Raynaud, tout près d'eux, ne bronche pas, enseveli dans l'épaisseur de son rêve. Mais Chapelle, à plat ventre près de la fenêtre, et qui écrit une lettre en s'appuyant sur son havresac, tourne vers eux sa face de chat roux, aux yeux verts, et prononce doucement :

« Vos gueules!

— Oui, vos gueules ! appuie Pannechon. La carrée est déjà pleine de mouches.

— Bon, bon, ça va », répondent-ils.

Et ils continuent de jouer, silencieux pour un instant, cependant que Chapelle incline le front vers son papier, et que Pannechon, sourcils en barre et lèvres serrées, s'escrime de l'aiguille ardûment, à la pointe d'une de mes chaussettes.

Au dehors le soir tombe, calme et doux. Une nappe de soleil tranquille baigne le flanc de l'église, atténue d'une patine ambrée la crudité des murs neufs. Assis près de la table, Porchon et moi, nous épions la montée de la nuit. Toute la salle est pleine encore d'une large lumière où se distiguent les traits des visages ; et déjà pourtant, nulle part et partout, on sent rôder vaguement le crépuscule. Un moineau franc, tombé du toit sur l'appui de la fenêtre, repart sans s'être posé, dans un brusque frisson d'ailes. Il semble qu'avec lui s'en aille la vie

dernière de ce jour. Le soleil, peu à peu, s'éteint au mur de l'église ; une fraîcheur mouillée coule sur nos épaules, venue des prairies et du ruisseau voisins ; et dans le soir de cendre grise, nos deux pipes allumées mettent deux points de braise rouge.

« Ecoute le silence, dit Porchon. Voilà des heures que les canons se taisent ; les mitrailleuses somnolent ; le fou de Combres lui-même a lâché son fusil... Nos Eparges, ce soir, sont paisibles comme un village des bords de Loire... Est-ce la guerre ?

— Mais ce silence, lui dis-je, est-il celui d'un village pacifique, un soir de novembre ? Entends-tu grincer une charrue lointaine, ou tinter les chaînons qui pendent aux cuisses des chevaux qu'on dételle ? La torpeur de l'automne, chez nous, couvre les campagnes d'un silence engourdi, mais vivant. Celui-ci est un silence mort, un silence tué : quelques coups de canon m'aideraient à oublier la guerre...

— Il me semble qu'on marche dehors, interrompt Porchon. Peux-tu voir qui vient, d'où tu es ?

— C'est Gendre. »

L'homme nous montre, dès le seuil, ses chaussures ocreuses, et explique :

« J'ai gratté l'plus gadouilleux sur les marches, crainte que ça dégouline chez vous. C' qui reste est

tout mortier sec, d'hier, d'avant-hier, et d'vingt-trois jours en r'montant... Bon appétit, mes lieutenants, si vous n'avez pas dîné ! »

Il s'approche des camarades, qu'il interpelle avec une jovalité bourrue :

« Ben quoi, là-d'dans ! Vous attendez à d'mair pour y voir clair ?... Ho ! Puttemann, c'est-i' qu'tu r'vends les bougies des distribes, vieille ficelle ?... Et Bernardet, qu'est-ce qu'i fout dans sa cuistance, c'jeune marié par procuration ? Des bafouilles pour sa bourgeoise, et des briques pour les copains... Attends un peu que j'lui s'coue les puces, à c'client-là !

— Gendre ! appelle Porchon.

— Mon lieutenant ?

— C'est tout ce que tu avais à nous dire ?

— Dame, mon lieutenant, j'vous ai dit en entrant : rien à signaler, que d'la boue dans la rue et du purin au long des murs.

— Alors, ce n'est pas le capitaine Sautelet qui t'envoie ?

— Que si, donc !

— Pour nous apprendre ça ?

— Dame ... dame ... » répète Gendre.

Il nous regarde, discrètement hilare. Et soudain, s'adressant à Porchon :

« Mon lieutenant, si des fois vous aviez envie d'voir le capitaine Sautelet, i' vous d'mande... »

Porchon s'est levé d'un saut : mais l'homme, sans s'émouvoir :

« Pas la peine de vous presser, allez ! Le capitaine vous d'mande... parce que moi, Gendre Auguste, agent de liaison d'une compagnie, je n'avais pas de crayon sur moi.

— Eh bien, dit Porchon, j'y vais. Et toi, Gendre, je te ramène. »

Je suis sorti derrière eux, content de quitter la grande salle où les hommes, abrutis d'inaction, bâillaient. Assis sur les marches de l'église, au bord de la rue caillouteuse je guette le retour de Porchon. Il va faire nuit. De chaque côté sinuent les lignes irrégulières des façades, des carcasses noires, des échines de toitures dont les chevrons brisés font comme des chapelets de vertèbres. Une fois de plus, je sens fluer en toute ma poitrine la tristesse-même de ces choses, plus navrante qu'une tristesse humaine. Le village est inerte comme un grand cadavre étendu. L'odeur que je connais, l'aigre et froide odeur des incendies anciens, monte à mes narines avec l'humidité nocturne, plus pénétrante qu'une puanteur de chair morte. Dans le ruisseau, à mes pieds, la boue s'étale comme une sanie.

Pourquoi Porchon ne rentre-t-il pas ? Je l'attendais au bout d'un instant. Sept fois dans la journée, il a fait vers la maison du calvaire la même inutile promenade... A moins que cette fois-ci... Bah ! Le

capitaine l'aura invité à dîner : cette guerre n'est que morne.

Des gouttes de pluie volent dans les ténèbres. Des souffles de vent traînent au ras du sol, trop las pour émouvoir la monstrueuse solitude. Mes yeux, d'instinct, se sont tournés à ma gauche, vers la maison qui fait l'angle de la place. Sur toute la hauteur de l'unique fenêtre, un fil de clarté jaune semble pendre, que des ombres brisent par moments : les cuisiniers du 1[er] bataillon sont installés là, où nous étions le 22 octobre. C'est par cette même fenêtre que j'avais vu dans le brouillard, à travers les carreaux verdâtres, surgir et disparaître, démesurée, la tête du vieux cheval gris. Je l'ai revu aujourd'hui, le vieux cheval, du haut du clocher où j'ai grimpé tantôt : il était couché sur la pente de Combres, ses flancs déjà gonflés, parmi des vaches rousses aux pattes raidies, au cuir distendu comme une baudruche. Les Boches l'avaient abattu, faute d'hommes à tuer ! Signe des temps : la guerre a dégénéré, depuis août et septembre.

Et pourtant, hier... Nous étions à Calonne. Nous avions travaillé tout le jour, avec un entrain juvénile ; et les heures avaient été brèves. A deux pas de la route forestière, près de la tranchée profonde qu'abritait un toit de rondins et de mottes, la guitoune que nous avions creusée, maçonnée et couverte émergeait des feuilles noirâtres comme la tête

d'un énorme bolet. Nous y avons dormi deux nuits, sur une litière de paille sèche et de foin bon-fleurant. Des bûches de hêtre flambaient haut sur les pierres de l'âtre. Et quand nous nous éveillions, à l'aube, le corps mou de tiédeur sous la laine des couvertures, des braises rougeoyaient encore parmi l'épaisseur floconneuse des cendres. Pannechon et Chabeau sortaient, ayant bottelé la couche contre une paroi. Je m'asseyais près de la porte, dans le flot de lumière blanche qui dévalait sur les marches de terre, et j'écrivais, en fumant une pipe à très longues bouffées. J'étais chez moi : souvent, le crayon en suspens, je laissais errer mon regard sur les murs d'argile sèche, sur la planche où se bombaient les boules de pain, sur les piquets à quoi s'accrochaient nos musettes et nos armes, et le fixais enfin sur les tisons ardents qui palpitaient et semblaient vivre, comme le cœur-même, le cœur rouge et chaud de la maison. Soudain, près du seuil, à hauteur de mon front, des pas bruissaient dans les feuilles mortes ; mes mains et mon papier disparaissaient dans l'ombre, reparaissaient, disparaissaient encore ; et quand, deux fois éteinte, la clarté du jour me baignait à nouveau de sa vive pâleur, Pannechon et Chabeau étaient près de moi. Ils disaient :

« L'air est bonne, ici, mon lieutenant.

— C'est pas bien grand, chez nous ; mais c'est cossu.

— V'là des bûches neuves plein mes deux bras. »

Et les bûches neuves fumaient, sifflaient, craquaient, tout à coup s'enflammaient avec un ronflement soutenu, illuminaient l'abri d'une clarté triomphale, où les visages resplendissaient de joie naïve et d'orgueil.

« Hein, mon lieutenant ! on saura y faire, après la guerre, quand s'agira d'bâtir sa vie !

— Des feignants, mon lieutenant, ça aurait couché dans la flotte.

— On a peiné, c'est entendu ; mais c'est d'la peine qui récompense. »

Ainsi leurs deux voix alternaient, en phrases mesurées à la louange de notre effort. Mais Pannechon bientôt hochait la tête, et murmurait, déjà mélancolique :

« Fini demain, tout ça. On r'tourne aux Eparges : et puis au ravin... Faudra-t-il donc s'ennuyer pareil ? »

Et jusqu'à quand s'ennuyer ? Aujourd'hui prisonniers de quatre murs ; demain prisonniers d'un talus boueux. Que voulons-nous ? Vers quoi allons-nous ? Quelle volonté nous condamne à cette peine de vivre, et pour servir quels desseins cachés ?

Voici deux mois, pourtant, nous valions quelque chose : nos épaules étaient fortes à soulever sans fléchir toute la misère du monde ; et les fibres rom-

pues achevaient de saigner, qui nous liaient à notre propre vie : les morts n'ont pas donné leur vie mieux que nous n'avions fait.

Hélas ! Nous sommes des survivants humiliés. Toute cette gloire s'en est allée de nous ; et voici que nous-mêmes, et les premiers, oublions l'allégresse de notre sacrifice. Une guerre rabougrie nous ravale à son image : nos corps sont las ; nos âmes s'engrisaillent d'une bruine d'ennui, et des flaques de boue, lentement, s'y élargissent.

J'ai levé la tête, dans un sursaut, au bruit proche d'un pas sur la chaussée. La pluie tombait plus large et clapotait au bord des toits. A la fenêtre de la maison, l'ourlet de lumière avait disparu. Les crêtes ébréchées des pignons, les pans de murailles ruineux, les tronçons de cheminées dressaient leur chaos noir et dur sur la fuite de grandes nuées livides. Hors la nuit, tout à coup, une silhouette émergea, grandit au faîte de la rue montante, descendit vers moi à longues enjambées. J'appelai :

« Porchon !

— Hein ? dit la voix connue.

— Je suis là, sur les marches de l'église.

— Mais voyons, voyons... tu es fou ! »

Je l'avais rejoint ; nous marchions vers la mairie.

« Eh bien ? demandai-je.

— Eh bien quoi ?

— Cette convocation chez Sautelet ?

— Rentrons d'abord, mon vieux. La pluie mouille. »

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, sept visages se tournèrent vers nous, d'un même mouvement. Les hommes s'étaient groupés autour de la table, sur laquelle une bougie brûlait ; leurs assiettes pleines fumaient devant eux ; et nous connûmes tout de suite, à voir s'éclairer leurs yeux, qu'ils nous attendaient pour manger. Je répétai :

« Eh bien ? »

Porchon, sans hâte, se déharnacha, secoua son képi ruisselant.

« Eh bien, dit-il, le 1er bataillon vient de *faire un bond* : cin-quan-te-sept pas sur sa droite, et quaran-te-deux pas sur sa gauche.

— Bravo, parbleu ! Bravo !... Qui est-ce qui a appris à faire la guerre scientifiquement ?

— C'est nous.

— Qui est-ce qui a le droit d'en être fier ?

— C'est nous.

— Et qui est-ce qui retourne au ravin, demain ?

— C'est nous.

— Alleluia ! »

* * *

Mauvais gîte, la mairie des Eparges. Ou plutôt mauvais hôtes, Porchon et moi. Nous étions cou-

chés dans la salle des réunions du conseil municipal; nous jouissions, chacun, d'une paillasse ; nous avions de surcroît nos couvertures et nos vêtements, à peine boueux, à peine mouillés. Mais nous étions hargneux comme aux jours lugubres de Louvemont et du bois des Caures. Un chien hurlait, pas très loin, sans répit ; une mitrailleuse tapait les secondes avec une régularité de métronome, horripilante ; un chat malade enfermé avec nous, et qui crevait dans un coin, toussait. L'un de nous s'éveillait, grognait, éveillait l'autre ; et nous grognions de compagnie.

Nous venions de nous assoupir enfin, lorsqu'un vacarme insolite nous a fait sursauter. Des clous râclaient le plancher ; une respiration rude haletait dans l'obscurité ; une chaise, heurtée tout à coup, tomba.

« Quelle usine ! » bougonna une voix.

Puis nous entendîmes le craquement d'une allumette ; et dans la flamme brève qui jaillit, nous aperçûmes la moustache blonde de Presle, et la grimace de ses yeux blessés par la clarté trop vive.

« Il y a une bougie par terre, dit Porchon. Ici, oui, juste à tes pieds. »

Nous étions debout, bâillant. J'éprouvais une inquiétude résignée, ayant compris d'instinct, encore aux trois quarts endormi, que si le capitaine Rive nous envoyait de Calonne, en pleine nuit,

le cycliste du bataillon, ce n'était certes pas pour nous offrir un cordial bonjour.

Presle cependant faisait couler quelques larmes de suif sur la tablette de la fenêtre ; il y collait la bougie allumée, écrasait du bout des doigts le champignon qui boursouflait la mèche : et la lueur dansante s'immobilisait.

« Mon lieutenant, commença-t-il, c'est l'chef de bataillon qui m'envoie. »

Exorde inutile, mais où se délectait l'amour-propre de Presle, ancien agent de liaison à la compagnie, promu depuis peu cycliste du bataillon. Ayant dit, il continua :

« L'chef de bataillon m'envoie pour vous apprendre que la 7e ne devra pas r'joindre au ravin.

— Nous restons ?

— C'est pas ça.

— Nous allons ailleurs ?

— C'est pas ça.

— Mais alors ?

— Alors la r'lève a lieu, comme de bien entendu : les compagnies étaient déjà aux faisceaux quante j'enfourchais mon clou. Mais c'est pas au ravin qu'elles montent, sans pourtant quitter du secteur.

— C'est donc au piton ?

— Vous l'avez dit, mon lieutenant. Et la 7e reste au bas, en réserve... Paraît qu' c'est tout c' qu'i 'y a d' bath. »

Un lumignon au plein soleil, ces derniers mots de Presle. Notre bonne humeur rayonne, et je connais la force de la mienne à voir briller les yeux de Porchon.

« Toi, me dit-il, saute. Réveille la liaison, le fourrier ; annonce la bonne nouvelle ; rassemble les sections, et conduis-les au grand talus, sous les pruniers. Tu m'y trouveras en arrivant : je file tout de suite pour reconnaître. »

Il est dehors, et déjà le bruit de ses pas retentit dans la rue, s'éloigne vers les prés, dont le feutre mouillé l'étouffe brusquement.

« Mince ! s'extasie Presle. Ça s'appelle faire vite. Il a r'pris ses vingt ans d'un seul coup, l' lieutenant Porchon. J'comprends ça : moi c'est pareil ; les bois m'rendaient vieux. Pas vrai, mon lieutenant ?... Hein, mon lieutenant ? »

Le couloir est entre nous, et sa réponse ne vien pas. J'ai déjà ouvert la porte de l'autre salle, où je sonne le réveil à pleine voix :

« Ho ! Puttemann ! Vauthier ! Pannechon ! Chapelle ! Debout là-dedans, tous ! On lâche le ravin ! On plaque les bois ! On prend les lignes au piton, en plein air !... Raynaud ! Patoux ! Viollet ! Allons, debout, tas de veinards ! »

Le jour est venu, ouaté de brouillard blanc. Le long du talus, sous les branches torses des quets-

chiers, les guitounes béent au ras du sol, en trous d'ombre sans fond. Des auvents de planches les couvrent, s'inclinant si bas qu'il faut ramper pour franchir les seuils. Une vêture de chaume calfeutre d'un bout à l'autre ce village de troglodytes ; des sentes, de place en place, la traversent de saignées brunâtres, s'insinuent entre les toits, et donnent accès plus haut, vers la pente de la colline. En arrière, par delà un marécage fangeux où des papiers blancs jalonnent des feuillées, où des pistes s'entrecroisent en un lacis d'eau luisante, on entrevoit confusément une ligne d'arbustes au bord d'un chemin, à moins que ce ne soit d'un ruisseau. A gauche, près des huttes, quelques tiges d'osier rouge grelottent de toutes leurs feuilles. En avant, une friche poisseuse monte vers le brouillard, y plonge et s'y engloutit. A droite le talus s'incurve doucement, s'abaisse, et disparaît bientôt dans la même épaisseur blanche, qui efface le ciel et supprime l'horizon.

« Eh ! bien, mon vieux ! Nous qui nous excitions sur le secteur ! »

Porchon, plié en deux, émerge du poste de commandement. Il se redresse, ouvre les bras dans un geste d'emphrase comique :

« A nous l'espace ! déclame-t-il ; les libres étendues qui font plus larges les poitrines ! Les vallées spacieuses, les vastes plateaux, et le ciel immense au-dessus de nos têtes ! »

Il élève son bâton, le brandit à travers le brouillard.

« Voyez !... Ici le Montgirmont aux vergers opulents. Plus loin la sévère Côte des Hures, dont l'automne a jauni les pentes. Cette route, qui plonge au fond du col, file d'un jet vers Trésauvaux, le transperce allègrement, et s'élance au cœur de la Woëvre... Hé, dis donc ! Si tu m'écoutais ?

— Tout à l'heure, mon vieux, quand il fera clair. Maintenant je vais retrouver la bougie. »

L'un derrière l'autre, nous nous engageons dans un boyau étroit, long de deux mètres à peine ; nou baissons la tête pour franchir la porte basse, et nous sommes dans notre maison.

C'est bien une maison : une maison minuscule, aux parois de terre glaise, une maison sans lumière et sans air, et pourtant une maison. Nous retrouvons, en y pénétrant, la même surprise joyeuse dont nous fûmes saisis à l'arrivée.

« On s'assied ?

— Evidemment.

— Sur les chaises ?

— Non ; sur le matelas : on est mieux. »

Une porte de grange, posée sur un terre-plein doucement incliné, emplit tout le fond de l'abri d'un vaste bat-flanc, où trois dormeurs peuvent s'étendre à l'aise. Des planches clouées au pied forment un rebord qui maintient la litière de paille, et

l'énorme matelas sur lequel nous nous sommes assis.

« Ce n'est pas une paillasse, dit Porchon. C'est un matelas, et bourré de laine, comme il est facile de voir... car le pauvre bâille de toutes ses coutures. Il semble très, très malade.

— Il semble fichu.

— Mais nous le prolongerons. .

— A force de soins dévoués... Oh ! les mouches !

— Les garces de mouches ! »

Nous avons beau secouer la tête et gifler l'air à tour de bras, elles reviennent à l'attaque en hordes obstinées, rampent sur nos vêtements, sur notre peau, tombent dans notre col, volent, se posent, culbutent et roulent. On en voit des grappes collées au plafond de planches, suspendues aux murs d'argile, agglomérées dans les encoignures ; elles enveloppent le tuyau du poêle d'une gaîne grouillante à reflets métalliques, se grillent par dizaines à la flamme de la bougie, amoncelant au pied leurs cadavres sans ailes, pareils à de petites chrysalides noires. Un bruissement monotone et musical chatouille nos tympans, à nous faire croire que des essaims sont entrés dans nos oreilles ; c'est une modulation flexible et jamais rompue, qui parfois s'aiguise en note de flûte aigrelette, parfois s'étale en vibration de faux bourdon, et s'enfle tout à coup, pour peu que nous fassions un geste, en un vrombissement énorme et furieux.

« Tiens !... Et tiens !

— Douze !

— Dix-neuf ! »

Chaque claque en écrabouille des légions, que nous jetons au feu, ensevelies dans un bout de journal. Vain massacre : elles sont trop, toutes celles des Eparges réfugiées dans la tiédeur de nos huttes, gorgées de graisse, de viandes pourries, de tous les détritus que le camp rejette sur ses bords.

« Pouce ! crie Porchon. Je n'en veux plus !

— Couche-toi, mets les mains dans tes poches, et déplie ton mouchoir sur ta tête. »

Tandis qu'il s'allonge et se voile le visage, je me lève, résolu à tenter la défense du mouvement. Elle est pénible, car il fait très chaud. Le fourneau minuscule accroupi dans un coin, à gauche de la porte lorsqu'on entre, ronfle aussi fort que les mouches, et rougit comme un soleil couchant. Chaque fois que je m'en approche, je sens mon front se couvrir de sueur et mes épaules devenir moites. Contre le mur, une table ronde se fait le plus petite qu'elle peut ; mais l'espace est si exigu, entre le mur et le bat-flanc, que cette table semble être partout, et que je bute contre elle à chaque pas. Si je l'évite, à force de contorsions, je m'empêtre dans les chaises ; fuyant les chaises, je roussis ma capote aux flancs torrides du fourneau ; m'évadant du brasier, je me cogne contre un ron-

din vigoureux, dressé en colonne au centre de l'abri pour étayer le plafond.

« Hé ! Porchon ! »

Un cri vague soulève le mouchoir.

« Il y a donc des terres, là-dessus ? »

Le mouchoir, écarté de la main, laisse passer des paroles distinctés :

« Soixante centimètres de masse couvrante ; les mottes de déblai jetées à la diable.

— Contre les obus ?

— Contre la pluie, je pense. Il paraît que toutes les marmites sont pour les tranchées d'en haut, ou alors pour plus loin, Montgirmont, Côte des Hures, Mesnil, plus loin encore...

— Angle mort, ici ?

— Croyons-le. La foi sauve. »

Pendant que nous parlions, et sans même que j'en aie eu conscience, le fourneau, la table, les chaises, le rondin, — et les mouches, m'ont sournoisement poussé vers la porte, et contraint de reculer jusqu'au boyau de dégagement.

« Très bien ! me dis-je, dans l'instant que je constate leur victoire. Je n'ai même pas l'intention d'insister. »

Mais avant de céder la place, et de me retourner vers le jour, je regarde une dernière fois toutes les choses qui sont là, et semblent sommeiller dans la clarté douce de la bougie. Je les vois bien, beau-

coup mieux que je ne les ai vues cette nuit en arrivant, beaucoup mieux que je ne les voyais tout à l'heure, lorsque j'étais au milieu d'elles.

Porchon, toujours étendu, me montre en guise de souliers deux grosses mottes de glaise jaune. Il ne bouge pas, et des nappes de mouches ondulent sur son corps, exactement comme sur la table ou sur le tuyau du fourneau. Son dos creuse le matelas, qui déborde mollement de chaque côté de ses épaules, en un geste de bon vieux matelas surmené, mais toujours accueillant, et qui n'a point honte d'être las ; crevé, maculé de taches innombrables, de graisse, de suif et de boue, il est surtout très large et très profond : si large qu'il couvre le bat-flanc presque entier, et refoule la litière de paille contre la paroi de droite. De ce côté, tout au fond, un miroir haut de deux pieds creuse un abîme de lumière blanche, où ma tête et mes épaules se reflètent à contre-jour ; le cadre d'or, un peu noirci, ennoblit l'argile de sa splendeur vétuste et charmante. A côté du miroir, à gauche, une image coloriée, première page d'un journal illustré, représente un dompteur dévoré par ses lions : les fauves se dressent et rugissent, les yeux de l'homme se dilatent d'épouvante, le sang ruisselle sur la tunique bleu de roi ; à travers les barreaux de la cage, on entrevoit la panique des spectateurs. L'œuvre date de 1898 ; depuis seize ans, elle déco-

rait la « salle » d'une maison, au village ; elle éclaire aujourd'hui notre trou de ses couleurs encore vives, en sorte que son destin s'achève bellement. Au-dessus d'elle, près du plafond, une planche s'étend qui sert de dressoir ; elle supporte une pile d'assiettes de faïence, dont les bords luisent d'un long reflet, et deux boules de pain jumelles. Dans la paroi de gauche, une cavité découpe un rectangle d'ombre, au bord duquel affleurent les reliures de deux gros livres : un dos de basane verte, un dos de basane rouge. La basane verte habille un *Traité de pharmacie vétérinaire*, où je me suis documenté sur les maladies des juments ; sous la basane rouge, les *Veillées littéraires* dorment pour le quart d'heure.

Le fourneau, dans son coin, craque à pleines entrailles et rutile de plus belle. La table, les trois chaises, et trois escabeaux qui les doublent, gardent à présent une immobilité bénigne ; le rondin d'étai s'érige au-dessus d'eux, très dur d'aspect et d'écorce très âpre, mais en telle évidence qu'il semble s'être mis là tout exprès, par loyal désir de ne heurter personne.

Une dernière chose retient enfin mon regard. Et c'est, dans une autre cavité creusée presque à mes pieds, un coffret de fer cadenassé. « Notre dépôt de munitions », a dit Porchon. Il l'a ouvert dès le premier instant, y a reconnu des détonateurs et des

pétards de mélinite rangés en bon ordre, en a refermé le couvercle, et mis la clef dans sa poche. A la serrure, une cordelette est suspendue par un bracelet de cuir ; un crochet la termine, pareil à un gros hameçon. L'officier qui nous a précédés ici nous expliquait ce matin : « C'est un truc pour lancer des machins qui pètent, des... des grenades, je crois. On se passe le bracelet au poignet, on passe le crochet dans un anneau qui sort du système, de la grenade, comprenez-vous... L'anneau tient à un rugueux, qui plonge dans une mixture inflammable, vous comprenez... On prend la grenade dans sa main ; on la lance... Alors le crochet, qui est retenu par la corde, qui est retenue par le bracelet, retient l'anneau qui tient au rugueux ; le rugueux frotte dans la mixture ; la mixture s'enflamme en même temps que la grenade voyage ; la grenade tombe ; la mixture enflammée enflamme la charge ; la grenade pète et tue des Boches... Vous avez compris ? »

J'ai dû reculer encore, car la lumière de la bougie m'a semblé jaunir de plus en plus ; la porte, contre laquelle j'étais appuyé, s'est mise à tourner seule, très lentement d'abord, puis plus vite ; elle m'a fermé l'abri au nez, et j'ai eu l'impression soudaine du grand jour.

Le brouillard s'est dissipé, dévoilant un ciel bleu où flottent très haut des blancheurs de cirrus.

Des ombres nettes, au flanc du Montgirmont, accentuent les lignes d'arbres rangées dans les clos ; entre elles la terre du versant apparaît nue, sans une herbe, et d'une chaude couleur brune pénétrée de soleil. Par-dessus les broussailles ébouriffées à la cime, les sapins qui couronnent les Hures dressent leur masse épaisse et sombre. Au pied des deux collines, la route de Trésauvaux dessine une courbe mince, qui plonge au fond du col et « s'élance au cœur de la Woëvre... »

« Porchon ! Viens donc ! Vite ! »

Ayant passé ma tête dans l'huis entrebâillé, je le vois qui se dresse brusquement ; mais il reste assis, les jambes allongées, les yeux encore lourds de sommeil.

« Hon ! dit-il... Est-ce permis, ces façons d'éveiller les gens? »

J'entre alors tout à fait, le tire par les poignets, le mets debout, le pousse dehors, et lui jette :

« Eh bien ? »

Il a chancelé d'abord, comme étourdi. Puis sa poitrine s'est gonflée d'une inspiration profonde ; ses paupières ont cessé de battre ; et son regard a contemplé largement la terre et le ciel.

« C'est beau », dit-il.

Devant nous, la vallée du Longeau s'évase avec ampleur, entre deux chaînes de collines aux courbes pures. A gauche les cimes ondulent au bord du ciel,

en une ligne puissante dont les bois atténuent la sécheresse. Dès le sommet les hêtres se clairsèment, détachent les uns des autres leurs troncs gris d'étain, s'accrochent au versant de toutes leurs racines, et s'arrêtent. Les champs, à leurs pieds, alternent par bandes de labours bruns, de chaumes bis, de friches roussâtres, que séparent en hachures parallèles des fossés bordés de haies. Mais bientôt ces clôtures s'espacent, s'effacent; les pentes s'allongent en glissement alenti, viennent mourir en prairies planes où le ruisseau serpente entre les osiers et les saules.

Et la vallée s'enfonce dans un lointain vaporeux au sein duquel, parmi des bouquets d'arbres, jaillit le clocher de Mesnil. Un peu à droite, la pointe d'un grand sapin dépasse le versant des Hures, comme un autre clocher noir.

« Tu le vois? me demande Porchon, qui le désigne de son gourdin.

— C'est-à-dire, je les vois : car ils sont trois ou quatre, mais serrés à n'en faire qu'un seul.

— Alors je ne me trompais pas. Ce sont bien ceux qui montent la garde, au dernier carrefour avant notre patelin. C'est de là que la route des Trois-Jurés part à l'assaut de la forêt... Mont est derrière, caché « sous les Côtes ».

— Invisible...

— D'ici, oui. Mais cent mètres plus près des

Eparges, nous pourrions en apercevoir la mairie. Tu viens? »

Nous faisons quelques pas vers le village, étendu en bas, sur la berge du Longeau. Moins d'un demi-kilomètre nous en sépare ; mais l'atmosphère un peu brumeuse encore voile les blessures des pierres, émousse les arêtes vives des brèches, efface les brûlures d'incendie, et ressuscite, une à une, les maisons : les façades sont claires au soleil ; les trous d'obus, dans les prés, luisent comme des mares ; le Longeau paresse, et s'attarde en remous aux racines des saules.

« Hé là ! crie Porchon. Gare à gauche ! »

Il s'est arrêté net, et m'a saisi le bras.

« Les sapins de Combres, dit-il. Nous sommes cloués. »

La dure colline vient de surgir, démasquée tout à coup par celle des Eparges. Des pierres blanches dévalent sur ses flancs, et le bois aux cimes aiguës se profile, net, sur le ciel.

« Demi-tour, conclut Porchon. Ça n'est pas aujourd'hui que nous apercevrons la mairie de Mont. »

Nous revenons sur nos pas, le dos tourné à la vallée. Nous voyons de nouveau la file des guitounes sous les branches des quetschiers, les tiges d'osier rouge aux feuilles grelottantes, les pentes brunes du Montgirmont ; elle s'inclinent en face

avec mollesse, semblent hésiter, et bientôt joignent un escarpement boisé qui borne le regard, vers l'est, de sa touffeur violette. L'ayant reconnu, nous hochons la tête.

« Hein ! » disons-nous, presque ensemble.

Et je demande :

« Te rappelles-tu le 19 octobre ? »

Les souvenirs, aussitôt éveillés, bruissent, s'essorent et tourbillonnent :

« La grimpette à travers les fourrés !

— Les premiers coups de flingue !

— Les trous de sentinelles ; les bouts de cigarettes dorés qui fumaient encore...

— Et les calots ! Les boîtes d'anchois, les bidons ; les lettres que tu as fait porter au vieux...

— Et l'entrée en danse, tout d'un coup ! Tacatacata... Sur les deux flancs !

— Vennecy tué ; Dangon blessé en même temps que le Boche...

— Quelle hurlée, dans le sous-bois !

— Marnier tué; à la 6e...

— Et la nuit ! Oh ! la nuit... Hein, vieux, la nuit ! »

Regardant le bois abrupt, nous évoquons le ravin qu'il nous cache : les sentes raides qui dégringolent vers le bas-fond suintant, l'argile gluante sous les feuilles mortes, les parapets de boue accrochés à mi-pente, la pénombre glauque des

fourrés, les ténèbres monstrueuses qui chaque soir nous emprisonnaient, pour l'interminable nuit. Le jour, nous ne voyions rien que le fouillis des buissons, la colonnade grise des hêtres au-dessus, et des lambeaux de ciel à travers les branches hautes. Nous nous affaissions sous le poids de l'ennui ; de longues somnolences nous abrutissaient, et le fracas des obus qui tombaient derrière nous ne nous faisait même plus lever la tête. N'eût été cette pesanteur d'ennui, qui jamais ne s'allégeait, nous eussions perdu la conscience de notre propre vie.

« Regarde là-bas, dit soudain Porchon : juste dans le creux, entre le Montgirmont et le bois des Eparges. N'est-ce pas...

— Oui, c'est la Woëvre. »

Elle apparaît toute bleue, comme la mer dans une crique. Nos regards s'en vont par cette anse limpide, et nous éprouvons en tout notre corps une volupté diffuse, une montée de force légère.

« Eh bien ? » dis-je, encore une fois.

Et Porchon répond :

« La vie est belle. »

Des paroles se pressent à nos lèvres, et nulle contrainte ne les refoule : nous cédons au besoin d'entendre notre joie en même temps que nous la contemplons, d'en jouir ainsi d'une façon plus exaltante et plus aiguë ; ou peut-être, redevenus pri-

mitifs, tous nos sens rénovés par tant de lumière et d'espace, laissons-nous seulement chanter nos âmes de jeunes barbares.

Le bois des Eparges et la Woëvre, le Montgirmont et la colline des Hures, la vallée semée d'arbres et la chaîne rythmée des Hauts, c'est le large paysage qui entre en nous tout entier, que notre force accueille tout entier, dans sa magnifique unité : les couleurs atténuées, fondues par l'automne, l'harmonie des lignes dans la lumière, et la caresse de l'air bleu, douce au visage de la terre.

Un coup de fusil claque derrière nous, bref, tout de suite brisé. Mais, d'un mouvement instinctif, nous nous sommes retournés vers les lignes.

Par-dessus les toits des guitounes, une friche étale un glacis jaunâtre, coupé de talus encore verts. Des pistes tortueuses l'escaladent ; des flaques le parsèment, déchiquetées comme des haillons pâles. Au sommet, un autre village gonfle ses toits en bosse, au pelage de chaume ; des linges sèchent, éclatants, devant les portes noires des cagnas : car le soleil, presque au zénith, tombe d'aplomb là-haut, éclairant une foule bariolée qui s'agite à lisière de ciel. Les silhouettes se détachent si nettement, sur le fond terne d'argile et de paille, que nous pouvons sans peine reconnaître les hommes qu'elles sont. Assis sur une chaise au seuil de son abri, le capitaine Secousse croise ses longues jambes

et fume sa pipe. Près de lui Davril, grimpé sur une butte, les jumelles aux yeux, observe nous ne savons quoi vers les lignes allemandes ; il est sans képi, et son crâne blond, dépassant la crête, bouge sur le ciel entre deux piquets de ligne téléphonique. A ses pieds l'adjudant Moline, une jambe fléchie, son ventre sur sa cuisse, accompagne des épaules et des reins le va-et-vient d'une scie à laquelle ses bras sont liés ; on voit chaque bille de bois se détacher, et rebondir sur le sol en tombant. Loin à gauche, à l'extrême bout du campement, une source jaillit, et tache la pente d'une longue coulée luisante ; des torses nus inclinent vers elle la blancheur de leur chair, mate et chaude sous la blancheur neigeuse des serviettes. Le long du chemin qui borde les guitounes, une table, les pieds en l'air, marche sur deux jambes à pantalon rouge ; elle oscille tout à coup, devant l'abri du capitaine Secousse, pirouette, retombe d'aplomb ; un buste maigre prend sa place sur les jambes à pantalon rouge, et nous reconnaissons à sa barbiche de chèvre le sergent-fourrier Le Mao. A droite, les fumées des cuisines montent des foyers nombreux, abrités vers le sud par un haut talus, et que des toiles de tente dressées entre des perches protègent contre le vent d'ouest. Des chapelets de bouthéons noircissent dans les flammes ; des seaux de toile vides s'affaissent, pareils à des accordéons fatigués.

En manches de chemise, les cuistots flânent à l'entour, les mains ballantes, ou plongées au fond des poches.

« Je vois les nôtres, dit Porchon. Bernardet a gardé sa veste : tu l'as ? Il est assis près du tas de viande crue, au-dessous du... du quatrième feu. Il écrit...

— Et il mouille son crayon. Pas de doute : c'est bien Bernardet... Mais les autres ?

— Plus difficile de les repérer. Ils sont dans le groupe de types debout ; Pinard gesticule et son bouc flamboie ; Brémond tourne le dos, et s'essuie les mains au fond de son pantalon.

— Vu... C'est égal, ils n'ont pas l'air de s'en faire, les gens de là-haut ! »

Le campement, d'en bas où nous sommes, ressemble à une kermesse : les toiles de tente se gonflent sous le vent ; les oripeaux pendus devant les portes frémissent comme des enseignes de baraques foraines ; les cuisines fument ; un siffleur module une romance en vogue ; des coups de feu grêles, partis des tranchées lointaines, piquent nos oreilles comme des claquements de carabines. Et la foule des promeneurs glisse et tournoie, avec de lentes paresses, des heurts, des sursauts, des ondes vives qui la gonflent tout à coup, des élans brusques vers un même point autour duquel les hommes s'agglutinent, ainsi qu'on les voit faire aux carrefours des villes, lorsqu'un camelot dénoue sa balle.

« Nouveau, ça, dit Porchon ; et drôle à l'œil... Mais j'aime mieux l'autre côté. »

Il fait volte-face encore une fois; et tout aussitôt, dans sa moustache :

« Tiens ! Tiens ! Tiens !

— Quoi donc?

— Mais chez nous aussi, c'est la nouba ! »

La nouba, en vérité. Les hommes, ayant vu le soleil, sont sortis de leurs trous ; la terre n'en a pas gardé un seul, et toute la 7° est dehors : deux cents gosses, au visage barbu, aux membres durs, au rire sonore, et qui jouent. Ils jouent au bouchon, ceux qui lancent le palet et ceux qui les regardent : la pile de sous, dressée sur son socle de liège, accélère, chaque fois qu'elle oscille ou qu'elle tombe, les battements de trente cœurs ensemble. Ils jouent à des jeux raisonnables ; à démonter la culasse de leur fusil, à frotter avec un chiffon et polir comme des joyaux les fines pièces du mécanisme ; à tailler des bouts de planches pour décrotter leurs souliers, en forme de palettes qui détachent la gangue de boue, en forme de coutelas qui du tranchant grattent le cuir, et fouillent de la pointe entre les clous des semelles. Un vannier, ayant coupé des brins d'osier, joue pour la première fois à tresser des corbeilles ; un cercle l'entoure, d'admirateurs sérieux. Des solitaires, assis au sommet du talus, les jambes pendantes et le dos

contre un prunier, jouent silencieusement à regarder la fumée de leurs pipes. Quelques-uns jouent aux cartes, par respect des traditions ; et ceux-là, peu nombreux, ont des visages d'ennui, tristes de rester libres parmi des captifs heureux.

Au-dessus de nos têtes, tout à coup, quelques balles ronflent à la file ; une branche fracassée craque et se brise, sans tomber. Nous avons levé les yeux vers la déchirure pâle, tandis qu'arrivait jusqu'à nous le bruit faible des détonations.

« Ouais ! clame un joueur de cartes. D'où qu'elles viennent, celles-là ici? Y a pas des Boches derrière les nuages, tout d' même ? »

Je suis surpris, et Porchon semble l'être.

« Le fait est, me dit-il, que je nous croyais défilés, au moins sur toute la longueur des cagnas. Tu as vu tout à l'heure ? Il faut les dépasser de trente mètres à droite pour être face à Combres... Quant au piton, cherche-le : il faudrait monter plus haut encore que les copains d'en haut, jusqu'au bord même du plateau, pour essayer de se faire viser... C'est d'ailleurs assez joyeux, ça.

— Quoi ? De se faire viser ?

— Quelquefois... Mais je pensais à autre chose. Oui vieux ; je trouvais joyeux que ce piton, ce fameux piton, cet éternel piton partout visible...

— Et partout viseur...

— Et partout empoisonnant, — nous l'avons

possédé, rendu aveugle, réduit à l'impuissance...

— En allant nous coller sous lui ?

— Tout juste ! » s'écrie Porchon, dans un rire.

Et il poursuit, très amusé, oublieux tout à fait de son idée première :

« Je pense à un gros monsieur qui aurait vu sauter un bataillon de puces ; il les a vues ; il en est sûr ; alors il les cherche partout, secoue ses fringues, chamboule sa literie, mais ne trouve pas les puces. Et il est inquiet, le gros monsieur ; il s'énerve ; il augure mal de l'avenir... Et pendant ce temps-là toutes les puces rigolent, cachées sous le gros ventre du gros monsieur : voilà.

— Oh ! oui, que voilà donc une comparaison à la noix !... Tu as fini ?

— Quoi ?

— De comparer ?

— J'ai fini.

— Alors dis moi d'où viennent les balles. »

Une amicale bourrade contre mon épaule ayant servi de transition, Porchon reprend :

« Ni de Combres, ni du piton. Reste un seul point : le ravin.

— Tu dis ?

— Le ravin. Et je précise : le blockhauss qui flanque la corne ouest du bois, et que tu te rappelles, je pense... Saute sur le talus... Bon. Maintenant, regarde.

— Tu as raison, vieux. J'ai les sapins dans l'œil... Mais seulement leurs pointes. Il faudrait grimper dans les branches d'un quetschier pour les voir du haut en bas... Or, c'est du bas que partent les balles. J'en conclus que ces balles peuvent casser les branches des quetschiers, mais pas les têtes de nos hommes, à moins qu'ils ne grimpent dans les branches des quetschiers.

— Ils ne le feraient, dit Porchon, que si nous le leur défendions. Ce secteur est dulcifiant : nous pouvons les laisser être sages. »

*
* *

Toute la nuit, la 7e compagnie a dormi le même somme, au fond des tièdes abris. Depuis hier soir huit heures, ce furent le repos, le silence et l'oubli. La fusillade a peut-être crépité ; des fracas d'obus ont peut-être roulé par la vallée ; mais pas un de nous ne saurait le dire : il faisait grand jour lorsque le premier homme est sorti de son trou, en se frottant les yeux.

Ce matin les escouades sont montées, une par une, jusqu'à la source d'en haut. Les plus crasseux, même Martin, même Richomme, se sont mis nus jusqu'à la ceinture et lotionnés copieusement d'eau glacée. Nous sommes montés aussi Porchon et moi ; et lorsqu'en descendant nous sommes rentrés dans

la maison, pour étendre nos serviettes devant le fourneau, nous avons trouvé notre matelas plus sordide que jamais. Nous l'avons même injurié, quoique avec bonne humeur :

« Il est suiffeux, ai-je commencé.

— Nauséeux », a continué Porchon.

Et les épithètes ont grêlé dru :

« Graisseux ! Gadouilleux ! Poileux ! Vaseux ! Vermineux !... »

Il nous a pourtant accueillis avec mansuétude lorsque nous nous sommes allongés, côte à côte, à nos places de la nuit. Et c'est là que nous nous retrouvons ce soir, après une lumineuse et calme journée, toute semblable à celle de la veille. Bien que le crépuscule commence à peine, et que le ciel soit clair encore, deux bougies brûlent derrière nous, sur des planchettes fichées dans le mur. Le bruissement des mouches s'engourdit ; le fourneau, dans son coin, ronronne en sourdine, comme un matou. Et ma voix, aisément, leur impose silence :

« Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal
» ou du bien ? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau
» en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont
» dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? »

Porchon, qui écrivait une lettre, me regarde avec des yeux ronds.

« Quoi ? Quoi ? » demande-t-il.

« Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un

» peu avec vous des effets et des causes, du meilleur » des mondes possibles, de l'origine du mal, de la » nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez. »

Porchon s'est penché vers moi davantage, et la vue d'un livre entre mes mains l'a tout de suite rassuré.

« Je te croyais louf, avoue-t-il... C'est dans quoi, cette histoire de derviche et de souris ?

— C'est dans les *Veillées littéraires*, au chapitre XXX de *Candide*.

— Bon. Mais je n'ai rien entendu. Veux-tu relire ? »

J'obéis. Et quand j'ai achevé :

« Ainsi, constate Porchon, Sa Hautesse ne s'embarrasse pas si les souris sont à leur aise ou non. Le faut-il croire ?

— Le derviche l'affirme, et M. de Voltaire. D'autres l'affirmèrent avant eux. D'autres après eux l'affirmèrent, voire en beaux vers. Et quand nous serons morts, toi et moi, depuis pas mal de siècles, d'autres l'affirmeront encore, en vers et même en prose, en français et même en boche.

— Mais encore, le faut-il croire ?

— Il y a, dans le vaisseau, des souris qui croient violemment que Sa Hautesse a souci d'elles. Pour celles-là, le derviche et M. de Voltaire ont tort. Des souris croient, mais d'autres nient ; la plupart, il est vrai, n'ont pas d'opinion. C'est ainsi, ce fut

toujours ainsi, ce sera toujours ainsi, depuis qu'il y a et tant qu'il y aura, sur le vaisseau, des souris, et qui pensent.

— Ah! dit Porchon. Mais toi, que crois-tu ?

— Je crois que toutes les souris, celles qui croient et celles qui nient, tombent d'accord pour s'embarrasser si elles sont à leur aise ou non, dans le coin du vaisseau où elles vivent. Je crois qu'il y a aujourd'hui, 6 novembre 1914, au pied de la crête des Eparges, des souris qui sont à leur aise ; que pour ces souris-là, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et que Pangloss, bien qu'il fût boche, aurait eu raison ce soir.

— Il est vrai, concède Porchon. Mais tu as éludé ma question. »

Une salve d'obus ponctue trois fois nos derniers mots, et nous attire sur le seuil. Par-dessus la crête des sifflements bondissent, frôlent les toits du village d'en haut, fondent sur nous, nous dépassent, et vont se briser en éclats sonores contre la pente du Mont-girmont. Dans l'obscurité commençante, on voit éclore de brèves flammes rouges, en même temps que s'abattent des rafales; elles éclairent toutes les mêmes petits arbres, au tronc tortu, à la cime ronde, et la haie qui ceint le verger. Des fumées s'attardent longtemps au bord des entonnoirs, et les cernent d'un halo couleur de lune.

« Six !... Neuf !... Dix ! Et deux douze! »

Les hommes comptent les coups, en chœur ; ils rient chaque fois que le verger s'illumine, et commentent sans fièvre le tir des artilleurs allemands.

« C'est des canons précis, reconnaît Gaubert : tous leurs colis tombent dans un mouchoir... Heureusement pour nous qu' les observateurs mettent loin du mille! »

Durozier, lissant de la paume sa barbe somptueuse, prend alors la parole, et la garde longtemps. Il approuve Gaubert, « quoique les observateurs d'artillerie boches ne soient pas si myopes que Gaubert semble dire, et que les nôtres... enfin bref! Ce qui surtout, à ce qu'il pense du moins, lui, Durozier, ce qui permet d'envisager le présent séjour sans trop d'appréhension, c'est le fait que... le fait que... enfin bref la trajectoire des obus est trop tendue, et il est impossible qu'ils éclatent où nous sommes. »

La voix douçâtre de Durozier englue les mots, les tient en suspens, et tout à coup les laisse couler comme un sirop.

« Enfin bref, gouaille Butrel, Durozier n'a pas les foies. Avis aux pétasseurs de la compagnie. »

Cela est dit du ton que prend Butrel, lorsqu'il veut avoir parlé le dernier. L'homme à la barbe lui lance un mauvais regard, et se tient coi. Mais le sergent Gervais, de cette voix cocasse qui lui sort du nez, déclare avec une simplicité solennelle :

« Ce bombardement extravague. »

Et comme le sergent Gervais, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, est un type « rigolo », c'est lui qui a le dernier mot.

La nuit, maintenant, est sur la vallée. Mais notre abri, où les deux bougies continuent de brûler, n'a pas cessé d'être lui-même. Nous nous sommes allongés au creux du matelas, et nous fumons nos pipes, ayant achevé de dîner.

« Vieux !

— Quoi ?

— Il est 8 heures.

— Déjà ! dit Porchon. Et... tu n'entends rien ?

— Non, rien. »

Nos regards ont cherché la porte, et la nuit au delà ; puis, s'étant croisés, ils se sont fixés l'un l'autre, un très long instant ; puis nous nous sommes remis à fumer. D'un mur, près de nous, un fragment d'argile sèche se détache, se pulvérise en tombant sur les planches du bat-flanc ; la pipe de Porchon grésille comme une poêle à frire, lâche deux bouffées énormes, et s'éteint. Il se lève alors, pour en faire tomber les cendres en la frappant contre son talon. Je le vois debout sur une jambe, appuyé d'une main au rondin central, la tête inclinée vers la porte. Et soudain, sans bouger :

« Oh ! Cette fois... » dit-il.

Je suis debout à mon tour, en un clin d'œil. Mais déjà il s'est précipité dehors, a trouvé passage entre les toits de deux guitounes, et gravi le talus. Il se penche vers moi, m'appelle :

« Par ici ! Deux pas à droite, vite ! »

Je cours ; je saisis la main qu'il me tend, et franchis d'un saut l'escarpement.

« Alors ? Alors ?

— Tais-toi, répond-il. Ecoute. »

Loin vers le sud, au fond de la vallée, une rumeur confuse émeut les ténèbres. Elle s'enfle, monte vers le ciel nocturne ainsi qu'une flamme d'incendie, s'avive tout à coup en clameur ardente de voix humaines. Mon cœur s'est mis à battre violemment, et tout mon corps s'est tendu sous la vibration exaspérée de mes nerfs.

« Hein ! dit Porchon, à voix très basse ; même de loin, ça secoue. »

La voix plus basse encore, comme étouffée d'une crainte religieuse, il reprend :

« Et quel silence, autour de ça ! »

La vallée repose sous les étoiles immobiles, ou qui palpitent lentement, comme respire une poitrine endormie. Les *Hauts* ensommeillés s'allongent sur ses rives, pareils à des géants couchés. Et dans la grande nuit pacifique, la clameur lointaine des guerriers s'élève ainsi qu'une dérision. Est-elle souffrance ? Est-elle fureur ? Chétive dans la grande nuit, elle

est surtout misère : ce soir, tout près d'ici, des troupes de la brigade voisine tentent d'enlever à la baïonnette le village de Saint-Rémy.

« Plus rien, murmure la voix de Porchon. Est-ce la fin ?

— Ecoute ; écoute encore...

— Non, rien. »

Rien que le ciel semé d'étoiles, sur les collines et la vallée. Au bas du talus, à nos pieds, la lumière de notre abri glisse par la porte restée ouverte, et fait briller la boue au loin.

Nous rentrons ; nous reprenons nos places côte à côte, et rallumons nos pipes éteintes. Près de nos têtes, collées sur les planchettes, les deux bougies brûlent encore ; et leurs deux flammes, dans l'air assoupi, montent toutes droites, sans vaciller.

CHAPITRE II

LE BLOCKHAUSS

8-16 novembre

Devant l'église de Mont-sous-les-Côtes, la petite place laisse déborder vers la rue la foule pressée des combattants. Toutes les armes se coudoient, mêlées : des fantassins bleus et rouges, des sapeurs noirs, des artilleurs sombres, des chasseurs bleu clair.

« Et voilà, s'écrie Davril, ce qu'on appelle l'uniforme ! Supposez ici des pékins, autant de pékins qu'il y a de soldats ; vous le verriez, le lugubre uniforme civil !... Tiens, Le Labousse ! Bonjour, toubib !... Hé, là-bas ! L'état-major de la 5e ! Jeannot ! Hirsch ! Muller ! Par ici ! »

Les camarades s'approchent, nous serrent les mains. Davril, gaiement, fredonne l'air de Carmen :

Sur la place
Chacun passe,
Chacun va, chacun vient...

On bavarde ; on s'interpelle de loin ; on s'aborde ;

on bavarde encore. Il tombe une pluie fine, qui amollit sous nos pieds les feuilles chues des grands ormes. Les derniers fidèles sortent de l'église ; par le porche béant sur la nef, on voit briller dans la pénombre la lampe rose du tabernacle.

« Bonjour, Madame Aubry ! Bonjour, Mademoiselle Thérèse ! »

Les deux femmes nous souient en passant :

« A tout à l'heure ! A déjeuner. »

Voici derrière elles la Léonie, juponnée d'une loque de soie verte, des souliers aux pieds, un chapeau à plumes sur la tête, mais les joues crasseuses à son accoutumée. Voici la Louise Mangin, brune accorte, les hanches souples et le corsage plein. Voici le chantre du village. bossu de partout sous sa blouse, marchant de guingois comme un crabe ; et la vieille Madame Gueusquin, toujours si pâle sous son bonnet à coques noires ; et le sergent séminariste, qui chantait le *Credo* avec une si émouvante ferveur ; et l'Emilienne, chez qui le gruyère est bon ; et l'Edmond, le grand Edmond qui vend de tout, et qui vole mille fois chaque jour.

« Ainsi donc, il est pieux, cet homme ! admire l'un de nous.

— L'avez-vous vu, demande Ravaud, pendant que l'aumônier nous contait l'histoire de saint Martin ? Il opinait du menton ; il avait les larmes aux yeux : il avait presque l'air de comprendre.

Sans blague, je l'ai trouvé beau... Et sortant de la messe, il retourne à sa boutique.

— C'est la vie, ça, mon pauvre, dit le vieux lieutenant Muller. Nos hommes aussi l'ont écoutée, l'histoire du secourable Martin ; crois-tu qu'elle les dégoûtera de l'immonde Système D ?

— Qu'est-ce que c'est, en somme, le Système D ? interroge le sous-lieutenant Hirsch. Je croyais, moi, que c'était l'art de tirer parti de n'importe quoi, dans n'importe quelles circonstances, une faculté d'improvisation épatante, presque géniale...

— Ta ta ta ! benjamin, coupe Muller. Tes vingt ans, après tout, ont raison de croire ça. Mais pour ma vieille cervelle racornie, Système D, ça signifie une vilaine chose.

— Hein ?... Quoi ?... Dites !... Oh ! Oh ! »

Tous les jeunes ont parlé ensemble, et Muller a souri.

« Du diable ! s'écrie-t-il. Cette bleusaille me ferait marcher ! Très peu pour le laïus, mes petits. Mes légionnaires du bled n'étaient pas moins braves que nos hommes ; mais la plupart avaient vécu cent ans. Vous avez donc raison, et moi aussi.

— A propos, toi, me dit Porchon tout à coup ; ça ne te rappelle rien, la Saint-Martin ?... Voyons ; le pari des sous-offs. à la Calonne.

— Ah ! c'est vrai... Eh bien. Souesme a gagné.

— Qu'est-ce que c'est que ce pari ? demande

un grand gaillard brun, qui surgit on ne sait d'où. On l'acclame :

« Bonjour, Noiret ! Salut, Noiret ! Comment ça va, Noiret ? »

Lui, cependant, lève son képi à bout de bras, et l'agite en un geste d'appel :

« Mon capitaine ! Mon capitaine ! Par ici !

— Ton capitaine ? Vous avez donc touché un trois galons, au génie ?

— Mais non, répond-il. C'est Frick, le même, l'unique... »

Nous nous écartons, pour faire place aux larges épaules, au torse bombé du capitaine Frick. Il est toujours jovial, franc d'allures ; nous avons plaisir à reconnaître la pointe de sa barbe fauve, ses joues vermeilles, et ses yeux bleus au clair regard.

« Bonjour, ce vieux... ème ! nous salue-t-il. Quoi de neuf, au piton des Eparges ?

— Il paraît, répond Noiret, que Souesme a gagné son pari... J'ai déjà demandé de quoi il s'agissait, mais j'attends encore la réponse.

— Bah ! dit Porchon, une blague : Puttemann, notre fourrier, avait parié contre un autre sous-off, il y a de ça un mois, que la guerre serait finie aujourd'hui, ou plus exactement le jour de la Saint-Martin.

— L'année prochaine, alors, dit tranquillement le capitaine Frick. Nous avons le temps d'attendre...

— Sous l'orme ! » plaisante Davril, en montrant au-dessus de nous la ramure du grand arbre.

Mais Frick, d'une voix de basse taille :

« Sous la terre ! »

Et comme plusieurs se récrient :

« Hé ! non, mes enfants ! corrige-t-il. Il est bien entendu que nous en reviendrons tous... Mais n'oubliez pas que je suis sapeur, sapeur-mineur, que la destinée d'un sapeur est de creuser des sapes, et que les sapes sont souvent souterraines.

— Vous en creusez ?

— Mais oui, j'en creuse ! Je vient d'en creuser. J'en creuserai d'autres... Rien qu'aux Eparges, allez, il y a de la terre à remuer !

— Des tuyaux ? » implore Porchon.

Mais le capitaine décide :

« Tout à l'heure. Vous étiez aux premières loges pour l'attaque de Saint-Rémy. Racontez d'abord. »

Et Porchon dit nos minutes d'écoute passionnée, en haut du talus, les clameurs de charge, notre retour dans l'abri ; puis la fusillade qui se rallumait tout à coup, embrasait la crête en ruée d'ouragan, gagnait le ravin à notre gauche, et s'y fixait enfin, chez elle.

« Nous étions de nouveau dehors, et les balles passaient au-dessus de nos têtes, très haut, avec un ronflement qu'elles n'ont pas d'ordinaire ; les plus basses cassaient les branches des pruniers ; presque

toutes filaient dans le vide, venues de loin pour aller loin, au fin fond de la vallée. Le Montgirmont a lancé des fusées vertes ; les 75 ont aboyé cinq minutes... Un point, c'est tout.

— C'était avant-hier, ça, observe Frick. Vous étiez encore là-bas hier, et même cette nuit.

— Oh ! ce fut presque la même chose. Les 155 de Calonne ont tiré l'après-midi ; et nous sommes montés aux tranchées d'en haut, pour voir travailler leurs obus.

— Beau travail ?

— Plutôt ! Des tombereaux de terre soulevés ; des madriers en vol plané ; des équipements et des sacs tournoyant comme des plumes de moineaux ; et dans tout ça, par-ci, par là, de bizarres choses noires difficiles à nommer sans jumelles. Les miennes sont bonnes : j'ai identifié un pied et trois mains.

— J'y étais aussi, intervient Davril ; et c'est quatre mains que j'ai vues.

— Ça ne fait toujours que deux Boches », constate Hirsch avec simplicité.

Mais le capitaine Frick :

« Silence, la petite classe ! Et laissez Porchon continuer.

— Aussi bien, dit Porchon, j'avais presque fini. Genevoix et moi, nous sommes remontés sous nos pruniers, à la nuit. Ça bardait encore du côté de Saint-

Rémy. Une grande lueur tremblait par là dans le ciel. Il y a eu des hurlements, et peut-être que les Boches ont repris le village ; mais je ne l'ai pas su... Ce que je sais bien, par exemple, c'est qu'ils y ont mis le feu : la lueur était toujours là, ce matin à l'aube, et elle nous suivait quand nous descendions vers Mont... Ça m'a rappelé la retraite, la Marne, des bivouacs dans les seigles, Rembercourt et la Vaux-Marie, toute une guerre très ancienne que j'étais en train d'oublier... Dieu de Dieu ! C'était une guerre ! Autre chose que la mocherie d'à présent.

— Tiens donc ! riposte Frick. A présent, oui, c'est une guerre !... Rembercourt ! Ha ! Ha !... Savez-vous ce que c'est pour moi, Rembercourt? C'est un grand charnier refroidi, une odeur de terre et de cadavre... Croquemort ! Voilà ce que j'étais, moi, à Rembercourt. Aujourd'hui, Dieu merci, je suis sapeur !

— Nous sommes sapeurs, approuve Noiret... Et nous creusons des sapes au ravin des Eparges.

— C'est ce que je leur disais, reprend le capitaine... J'en dirais même un peu plus, s'il ne pleuvait si fort. Il n'y a guère de feuilles là-haut, et les gouttes passent entre les branches.

— Qu'est-ce que ça fait? dit Jeannot, puisque, si nous voulions, nous pourrions nous mettre à l'abri... Continuez, mon capitaine.

— Je veux bien, mais vite... Vous vous rappelez, tous ceux du 2e bâton, le fameux blockhauss du ravin? Bon! bon! c'est entendu : qui s'y est frotté une fois se le rappelle... Mais vous lui avez dit adieu, tandis que ceux du 132 sont encore dessous. Et pas à la noce, je vous assure! Des tranchées à dix mètres de l'ouvrage boche; toute la journée des pétards sur le crâne, des boîtes à conserves pleines de mélinite et de vieux clous, des billets lestés d'une pierre... En voici deux, tenez! Numéro un : « Bonjour les poteaux! » Ça ne tue personne; c'est gentil... Numéro deux : « C... de Français, pourquoi nous avez-vous attaqués? » Ça ne tue personne non plus; mais vous aurez beau dire : ça vexe. Et pas moyen de répliquer, puisque tout ce qu'on pourrait lancer vous retomberait dessus dare-dare... Pas moyen? Hum! Les Boches du blockhauss doivent le croire; mais... Pas vrai Noiret?

— Probable!

— Cette nuit peut-être... Pas vrai Noiret? »

Ils se regardent tous deux d'un air de jubilation. Et soudain, comme la pluie ruisselle en large averse, le capitaine crie :

« Sauve qui peut! Chacun chez soi sans au revoir! »

Et le long de la rue montante, à travers les flaques d'eau, les tas de fumier, les voitures

régimentaires, nous trottons chacun vers nos maisons.

* * *

Lorsque le forestier est rentré de la coupe, au soir tombant, nous étions déjà réunis sous la lampe, autour de la table. Sylvandre avait posé au centre la vaste soupière, et Mme Aubry allait nous servir. Nous étions cinq : le capitaine Secousse et Davril; le capitaine Prêtre, Porchon et moi. Nous avions tous les mains propres, les joues et le menton rasés, et nos vareuses étaient presque sans taches.

« Oh! mais, a remarqué le garde, vous êtes guère en avance pour vos cantines, donc! Vos habits neufs sont point rangés. »

C'est Mlle Thérèse qui a répondu :

« I's ont l' temps, bien sûr, ces messieurs! Figure-toi : nous les avons encore ici demain.

— Ah! dit le père. Tant mieux donc, là! »

C'était notre troisième jour de cantonnement : nous devions partir, cette nuit-même, pour relever les premières lignes. Mais Presle était venu, vers cinq heures, et nous avait annoncé que la relève n'aurait pas lieu.

« Hein! monsieur Aubry! exulte Davril. C'est une affaire! Vingt-quatre heures de plus au patelin!

— Vous y êtes donc à l'aise, faut croire... »

Nous nous récrions en chœur, ce qui éveille le rire frais de Mlle Thérèse. Elle est assise entre Porchon et moi, qui devons, à chaque repas, défendre notre place contre les astucieuses manœuvres de Davril. Mlle Thérèse, heureusement, nous y aide.

« J'aime bien de vous voir, affirme-t-elle. Et ça m' fait deuil tout un grand jour chaque fois que vous quittez d'ici.

— Et à nous, donc! C'est six grands jours que ça nous fait deuil, chaque fois que nous quittons d'ici ! Hein, Porchon ? Nous en parlons souvent, là-bas, de la maison?

— Mais vous y êtes, dans la maison! dit en souriant Mme Aubry. Pensez donc point à là-bas... »

Le conseil est bon, et nous avons peu de peine à le suivre : il n'est qu'à nous abandonner à la tiédeur d'intimité, au simple et large accueil que nous trouvons chez ces braves gens. Il n'y a nulle gêne d'eux à nous ; il n'y a nulle gêne entre nous. Le capitaine Secousse parle peu ; mais il nous regarde, avec bonheur, être jeunes. Le capitaine Prêtre est revenu hier de l'ambulance de Sommedieue, pour prendre le commandement de notre compagnie ; nous l'avons connu lieutenant à la tête de la 6e ; il nous a dit, en arrivant, sa joie de

nous avoir sous ses ordres : et nous comptons un camarade de plus.

Il est huit heures. Le dîner s'achève. Sylvandre pleure de sommeil en nous servant le café ; et, sans le dire encore, nous pensons à nos lits.

Soudain une porte de grange grince, puis une autre ; des bruits de pas résonnent dans le village silencieux, une onde de vie inquiète le parcourt d'un bout à l'autre.

« Allons bon ! grogne Secousse. Qu'est-ce que c'est encore ?

— Je vais voir », dis-je.

Mais à peine me suis-je levé que la porte s'ouvre violemment, et que Presle apparaît, essoufflé :

« Contre-ordre, annonce-t-il. Le bataillon monte cette nuit aux lignes.

— A quelle heure ?

— A trois heures.

— Où ?

— Le commandant n'me l'a pas dit. »

A la seconde, la table est seule, au milieu des chaises à la débandade.

« Oh ! mon Dieu, cette guerre ! gémit Mme Aubry.

— Quel dommage ! » déplore la jeune fille.

Debout, le garde lève son verre presque vide, et lampe d'un coup la dernière gorgée.

Nous sommes sortis. Nous avons glissé sur les marches du seuil, que la pluie avait mouillées ; le

ruisseau profond a englouti nos jambes, et nos souliers, maintenant, font un bruit d'éponges à chaque pas. Nous courons dans l'épaisse ténèbre, suivant la chaussée dure, et les bras tendus devant nous.

« Tu vas aux sections ? halète Porchon.

— Comme tu voudras.

— Vas-y. Je m'occupe du barda. »

Dans les granges tièdes d'humanité, la paille et le foin se soulèvent à mes appels. Une lanterne de campement s'allume, pareille à un gros œil trouble. Des hommes jurent ; d'autres toussent. Des fuites de mulots filent entre mes jambes.

« Souesme !... Liège !... »

Les sous-officiers se présentent, titubants, les paupières gonflées, les joues tiraillées de bâillements contenus.

« Relève cette nuit, à trois heures. Du café chaud au départ ; prévenez les cuisiniers. »

Je cours d'une porte à l'autre, secoue les clanches, dousse les lourds vantaux qui résistent.

« Chabredier !... Larnaude !... »

Quatre fois la scène recommence, identique dans les quatre granges. Je vais, semant la mauvaise nouvelle ; et sous mes pas lève une moisson d'imprécations :

« Quelle fouterie !... Y en a marre !... Pour qui qu'on nous prend ?... Cochon d'blockhauss ! »

Quand je rentre dans la grande salle, chez les

Aubry, je m'aperçois avec colère que ma culotte garance, mes bandes-molletières cintrées, mes chaussures fines, et même ma vareuse, et même mon képi, ne sont plus que des choses infâmes, gluantes de boue, souillées de purin à ne pas oser les toucher.

« Zut de zut ! Me voici propre, moi !

— Laissez donc, dit Mme Aubry. J'm'en vas vous détacher ça ».

Mais Porchon intervient brutalement :

« Non ! Non ! Défrusque-toi en vitesse, qu'on emballe ! Les tampons sont dans la chambre à côté ; ils ont presque bouclé les cantines, et tout le monde a hâte de dormir.

— Mais voyons...

— Non, je te dis ! Ça sèchera sous le couvercle : tu n'auras qu'à brosser quand nous descendrons des lignes.

— Oh ! bon, ça va !

— Dame, c'est vrai ! s'excuse-t-il. Moi aussi je suis crotté... Et il faut que je ressorte, encore !

— Pourquoi ?

— Hé ! Va le demander au capitaine !... Tout un mobilier, qu'il prétend remorquer ! Campement, vaisselle, pinard, couvertures ! Un mulet de bât en crèverait, je te dis !

— Alors, comment faire ? Les ordonnances ne peuvent tout de même pas...

— Bien sûr que non ! Aussi tu vas voir : je m'en colle sur le dos ; je t'en flanque sur le râble ; je carotte sur la quantité ; je réquisitionne une brouette ; je... Ah ! Quel fourbi ! Nom d'un nom d'un nom, quel fourbi !

— Mais comme vous voilà, bonne Vierge ! s'étonne Mme Aubry. Un homme si calme d'habitude...

— Moi ? hurle Porchon. Mais je suis calme ! Je suis calme !... »

Et tout à coup baissant le ton, souriant presque :

« Vous avez raison : je suis calme. Couchez-vous, Madame Aubry... Toi aussi, mon vieux, couche-toi. Et dépêchez-vous de dormir : je ne ferai pas de bruit en rentrant. »

* * *

C'est à la Calonne que nous sommes arrivés, à l'heure où les fûts des hêtres commençaient à blêmir. Devant nous la silhouette de Canard, l'ordonnance du capitaine, semblait une maison en marche : sous une charge énorme, plus haute que le haquet d'un vitrier, ses jambes allongeaient des pas fermes, qui tombaient d'aplomb à chaque foulée. Il faisait nuit encore, et je ne discernais rien, de cette masse effarante qui lui écrasait les reins ; mais ce devait être lourd, si lourd qu'à regarder marcher le pauvre

diable, je sentais un point douloureux s'implanter entre mes épaules, et mes joues devenir brûlantes; tant qu'à la fin je ne pus me tenir de parler :

« Ça tire, hein vieux ?

— Tout d'même, mon lieutenant, répondit Canard.

— Lâche donc ça, si tu es fatigué ! Nous reviendrons le prendre du carrefour. »

Au son de la voix, j'eus l'impression que l'homme riait.

« Mettez-moi-z'en autant par-dessus, mon lieutenant ; et vous n'me laisserez 'core pas en route.

— Oh ! il est étonnant ! avertit le capitaine Prêtre... N'est-ce pas, Canard, que tu es étonnant ?

— Oui, mon capitaine », dit Canard.

La compagnie, cependant, avait atteint le carrefour, et, quittant la tranchée de Calonne, avait tourné à gauche, par la route Mouilly-les Eparges. Ce « changement de direction » inquiétait d'abord les hommes; et de nouveau, entre bien d'autres, je surprenais un mot qui m'avait frappé hier soir, dans une grange. Quelqu'un disait :

« On est bons pour le blockhauss. »

Mais nous nous arrêtions cent mètres plus loin, à la tranchée-refuge qui s'allonge sous bois, de part et d'autre de la route. Elle engloutissait les escouades, et nous-mêmes disparaissions dans l'escalier de notre abri.

Quel abri ! Voici des heures que nous y sommes ; et pourtant, chaque fois que nous levons la tête, nous nous extasions encore sur l'énormité des rondins qui le couvrent. A vrai dire, ce ne sont pas des rondins, mais des troncs d'arbres entiers, solidement calés sur de larges bermes, gros chacun comme un pilier d'église, et tenus serrés les uns contre les autres par de quadruples fils de fer barbelés.

« C'est l'abri Sautelet, nous a-t-on appris. Partout où Sautelet passera, vous en trouverez de pareils. Il a juré de faire la pige aux sapeurs, et c'est un type à tenir parole. »

Il y paraît, à mesurer la puissance qui vient de se prodiguer ici-même, et dont toutes choses, autour de nous, gardent la formidable empreinte : les parois brutes, taillées rudement en plein calcaire ; les troncs de hêtres tranchés net, couchés de force encore vivants ; les fers qui les ligotent d'une étreinte si âpre qu'ils pénètrent dans leur chair, et font saillir des bourrelets d'écorce saignants ; l'amoncellement des déblais jetés sur le toit, au dehors, par larges plaques de tuf détachées d'un seul bloc ; et l'escalier profond, ouvrant le sol d'une telle entaille que Porchon, la voyant ce matin, est resté un long moment rêveur, et m'a parlé sans sourire, en bon Saint-Cyrien qu'il fut, de Roland et de Durandal.

C'est un abri neuf, trop vaste et trop froid. Lorsqu'on s'appuie contre une paroi, on sent l'humidité

persistante des terres pénétrer les vêtements et gagner la peau ; il n'y a, sur la banquette raboteuse qui va être notre lit, qu'une mince couche de paille amollie d'eau ; près de l'entrée, une table de toilette à dessus de marbre blanc, avec une cuvette et un pot de faïence à fleurs bleues, choque les regards comme une déplaisante anomalie.

« Heureusement, observe le capitaine Prêtre, qu'avec un toit pareil nous pouvons nous moquer de la pluie !

— Tant mieux, dit Porchon, car elle menace... Et nous avons trois jours à passer là. »

Un nouveau *tour* vient de commencer pour nous, qui comptera trois fois trois jours : d'abord en seconde ligne, à Calonne ; puis en première ligne, aux Eparges ; au repos enfin, à Mont-sous-les-Côtes. Cela supprime l'imprévu, nous condamne à une routine de fonctionnaires armés, nous fixe aux tempes les œillères du cheval de manège. Du moins saurons-nous désormais où trouver notre écurie, et quand nous y pourrons gîter... Est-ce mieux ? Est-ce pire ? J'ai dû constater, simplement, que cette vie nous agréait, que nous la souhaitions obscurément depuis bien des semaines, sans doute parce que nous avions cessé de valoir mieux qu'elle.

« C'est drôle, remarque soudain Porchon ; il ne me semble pas que nous venons de cantonner. Ça a passé si vite, si vite...

— Veux-tu que je te dise ? C'est la faute de ce double contre-ordre ; on nous allèche d'abord, en nous faisant luire aux yeux cette journée de rabiot ; nous nous jetons dessus ; nous la couvons ; elle existe trop pour que le souvenir des trois autres n'en soit pas effacé, presque aboli... Et puis on nous l'arrache ; et nous avons si vive, alors, l'impression d'être volés, que nous en frémissons encore et ne pouvons pas être justes.

— Cela se peut, dit Porchon. N'empêche que si, en toute bonne foi, je cherche à me rappeler ce que furent ces trois jours, je ne retrouve rien qu'une messe dans l'église de Mont, une marche militaire vers le Rozellier, par un brouillard à couper au couteau, l'arrivée sensationnelle, dans la carriole où il se prélassait derrière le môme cocher, d'un porc luxuriant acheté à Villers par Percepied ; si tu veux encore, l'arrivée de Percepied lui-même, et la bonne tête de poivrot qu'il avait achetée en route... Et puis quoi ?... Et puis quoi ?...

— Et puis, si vous voulez, l'arrivée du capitaine Prêtre, suggère avec finesse le capitaine Prêtre en personne.

— C'est vrai, mon capitaine, reconnaît Porchon. Mais le contre-ordre d'hier soir m'a frappé davantage.

— A propos, dis-je, on a su pourquoi, ce contre-ordre ?

— Pour empiler les espions, paraît-il... Mais après tout, qu'est-ce que ça fait ? »

Nous nous taisons, un temps, pendant lequel nous entendons, au-dessus de nous, le monotone frémissement des hêtres ; parfois des branches craquent au choc d'une rafale, et des feuilles mortes, en tournoyant, viennent tomber au seuil de l'abri. Enfin Porchon :

« N'avez-vous pas cru que ce contre-ordre... »

Et comme il s'arrête, hésitant.

« Dites toujours, l'encourage Prêtre. Qu'est-ce que vous avez supposé ?

— Mon Dieu, la même chose que presque tous nos hommes : la même chose que vous, peut-être...

— Le blockhauss, n'est-ce pas ?

— Hé oui ! Le blockhauss !... Noiret m'avait affirmé dimanche qu'il devait sauter la nuit même. Ça va faire trois jours depuis ; et Davril, en partant aux Eparges ce matin, chantait sur l'air du *Veau d'or* :

Le blockhauss est toujours debout !

— Alors quoi ?

— Alors rien.

— Davril avait raison, pourtant !

— La belle histoire ! Est-ce que je n'aurais pas raison, ce soir, si j'affirmais que le vent souffle dur ?

— Justement, dit Porchon ; c'est bien ainsi que

Davril a raison : de même que ce vent nous présage une sale pluie, ce blockhauss toujours debout nous présage...

— Une sale grêle, peut-être ? » achève le capitaine Prêtre.

Mais il ajoute aussitôt, inconsciemment soumis à l'universelle consigne :

« Allons-nous déjà nous en préoccuper ?... Attendons, messieurs... Nous verrons bien. »

J'ai gravi l'escalier, pour marcher un peu sous la futaie avant que la nuit soit venue. C'est un crépuscule terne et froid. Les hêtres nus semblent transis, dans le vent qui sans trêve les assaille ; une rumeur de plainte emplit leurs cimes, et leurs branches entrechoquées font un bruit grelottant et triste. Sous mes pas, l'humus s'enfonce avec une mollesse élastique ; il couvre la clairière d'une lèpre sombre, sur quoi semblent posées les quatre routes du carrefour, écartelées en une grande croix blanche. Tout près, l'échine broussailleuse de la tranchée-abri rampe sous les feuilles mortes, pelée par places et montrant ses os ; des toits de guitounes se pelotonnent contre elle, pareils à une portée de bêtes.

Je suis presque seul dehors. Là-bas, vers Mouilly, un homme traverse la route, le dos couché sous un faix de cotrets ; la sentinelle du carrefour, debout devant sa guérite de claies, s'appuie des mains et

du menton au canon de son fusil, sans bouger. A travers la houlée monotone du vent, les coups d'une cognée lointaine résonnent faiblement sous les nuages bas.

Je viens de m'enfoncer dans un layon, perdu entre des fourrés d'épines. Le sol en est gras, visqueux, empuanti d'excréments et de charognes rosâtres, jonché de boîtes vides, de lettres froissées, de quarts troués, de vieux bidons mangés de rouille et dépouillés de leur enveloppe. Accrochées aux ronces, des loques incolores laissent pendre leurs lambeaux, — ceintures de flanelle, chemises brûlées de crasse, et qu'on a jetées là parce qu'il n'était même plus possible de les laver. De loin en loin, un éparpillement de riz tache le terreau d'une blancheur de grêlons.

Il y a longtemps déjà que je marche dans cette sentine lorsque j'entends, derrière moi, un bruit d'étoffes rudes râclées par les épines. Et m'étant retourné, je me trouve à deux pas d'un étrange bonhomme, qui porte la main au képi avec une gauche humilité. Il a des sourcils d'un noir bleuté, des prunelles couleur chocolat dans une sclérotique jaune, un teint de banane très mûre ; sa lèvre et ses joues devaient être glabres, il y a cinq ou six semaines, mais le poil qui repousse les couvre aujourd'hui d'un barbouillage charbonneux.

« Eh bien, Figueras, tu me suivais donc ?

— Mon lieutenant, dit-il, que mon lieutenant veuille bien m'excuser... Je voulais... C'est une requête que je voulais soumettre à mon lieutenant. »

Sa voix hésite, incertaine. Il a toujours la main au képi, et se dandine, cependant, d'une jambe sur l'autre.

« Voyons, Figueras, explique-toi tranquillement. »

Il s'explique en effet, de la même voix incertaine, parfois me regardant à la dérobée, plus souvent fixant le bout de ses pieds.

Il est Espagnol d'origine, Figueras. Il n'a jamais été soldat, jamais fait ses classes ; il ne sait même pas enfoncer les huit cartouches dans son fusil : celle pour tirer, ça va encore ; mais les huit autres, c'est trop fort pour lui... Est-ce que le lieutenant comprend bien Figueras ?

J'ai d'abord peur de trop comprendre : cette déférence embarrasée, ces phrases filandreuses... Hum ! Il s'en faut de bien peu que la « requête » de Figueras ne reçoive le pire accueil. Mais je m'étais trompé ; ce n'était pas ce que je craignais : Figueras n'a pas de hernie, pas de mauvaises varices ; il ne tousse pas ; il digère bien ; il est très satisfait des sergents...

Je ne comprends plus, plus du tout. Mon visible mécontentement a décontenancé le malheureux ; il bafouille ; il jaunit encore. Je dois lui arracher les mots, sourire pour l'encourager, lui tapoter l'épaule

avec une bonhomie ridicule... Ah ! Enfin ! Je crois avoir compris, cette fois...

« C'est bien cela, n'est-ce pas? Tu voudrais être cuistot?

— Oui mon lieutenant.

— Notre cuistot?

— Oui mon lieutenant.

— Eh bien mais... »

Figueras a levé les yeux, et me regarde avec une angoisse de désir qui le fait trembler. Maintenant il parle, et sa langue est souple, miraculeusement :

« Il y a six ans, mon lieutenant,que j'étais maître d'hôtel chez Monsieur le comte d'Arthies. Maître d'hôtel, mon lieutenant, pas cuisinier ; mais lorsque Monsieur le comte était seul, il m'arrivait de préparer moi-même de petits plats simples...

— Bon, bon, Figueras. »

Moi aussi, je le regarde, et je sens à l'évidence que cet homme n'est pas soldat. Cinq semaines d'instruction, lorsqu'on était maître d'hôtel chez M. le comte d'Arthies, cela n'est pas suffisant : on est embarrassé dans une capote trop longue ; on parle à son lieutenant à la troisième personne ; on ne sait même pas porter sa barbe.

« Rentre avec moi, Figueras ; nous allons voir le capitaine.

— Je suis aux ordres de mon lieutenant.

— Aide-moi donc, alors, à ramasser ces cartouches. »

Il s'acroupit vis-à-vis de moi et, du bout des doigts, arrache du sol gras où elles étaient encastrées les douilles jaunes que je viens d'apercevoir, jetées là, dans ce coin perdu, par des hommes qui « savaient y faire ». Il y en a d'autres, cachées sous les feuilles; nous les lançons dans mon képi, une à une; elles y tombent en tintant et finissent par l'emplir. La nuit muette glisse sous les fourrés, le vent s'apaise, lassé; les premières gouttes de pluie frémissent dans les branches hautes.

Jusqu'au matin, l'averse a ruisselé sur la forêt. Nous l'entendions bruire autour de notre abri, pendant que nous dînions, servis par Figueras. L'Espagnol avait sorti de sa poche un coutelas à cran d'arrêt, et devant nous, « ainsi que cela doit être », il découpait le filet de bœuf rôti. Nous regardions, surpris, les tranches minces naître sous sa lame, et doucement s'affaisser l'une sur l'autre. La viande était rose, piquée de lardons pâles; et Figueras, sûr de lui, souriait.

« Ce n'est, expliquait-il, qu'un morceau de l'ordinaire. Il n'y a pas à dire: l'ordinaire fournit de très belle viande; mais les cuistots des sections ne savent pas en tirer parti... Je sais bien qu'ils sont obligés de faire gros; n'empêche qu'il faut n'avoir

guère de cœur pour accepter ce métier-là sans souffrir : c'est pour cette raison, voyez-vous, qu'un vrai cuisinier à la cuistance d'une section est une chose qui n'existe pas. »

C'est aussi pour une autre raison, que Figueras taisait. Mais le capitaine Prêtre, Porchon et moi aurions pu la dire; et le lieutenant Muller n'aurait pas hésité à la nommer de son vrai nom. C'était à lui déjà que j'avais pensé tout à l'heure, lorsque je ramassais les cartouches jetées dans la boue du layon.

« Comment diable as-tu fait cuire ça ? demandions-nous au larbin.

— A la broche, répondait-il. Le jus tombait goutte à goutte, dans un couvercle de bouthéon, ainsi que cela doit être. »

Et tandis que nous tenions semblables propos, et dévorions la viande succulente, la pluie bondissait sur les toits des guitounes, délayait leur carapace de terre, s'infiltrait entre les rondins, tombait enfin en large ondée sur les hommes étendus au fond. Le vent avait recommencé de souffler ; parfois une rafale violente rabattait des paquets d'eau, qui s'écrasaient au bas de l'escalier, avec le bruit d'une poignée de sable lancée contre une vitre. Une poussière humide flottait devant la porte, et sur le seuil une mare blanchâtre allait s'élargissant, commençait à couler vers nos jambes... Nous levions la tête ; et

la vue des hêtres énormes serrés dans leurs liens de fer nous libérait aussitôt d'inquiétude, nous laissait apprécier, bien qu'elles fussent brûlées, les carottes que nous servait un Figueras balbutiant, pâle d'angoisse et la sueur au front.

Mais bientôt Porchon se levait, montait sur sa chaise, et frôlait de la main l'écorce d'un hêtre.

« Ça y est! disait-il. La pluie traverse. »

Le long de chaque tronc, de grosses gouttes brillaient à la file. Déjà les premières se détachaient, tombaient sur la paille, et leurs froissements menus se succédaient dans le silence.

« Et là-bas! » montrait le capitaine.

C'était, dans un angle, un suintement de source qui luisait sur la paroi.

« Et ici ! ajoutais-je ; sous la table. »

A nos pieds la mare crayeuse bavait, déroulait de longs filets pareils à des tentacules. Et toujours, au dehors, l'averse galopait sous le vent, fouettait durement les cimes des grands arbres, cinglait les fourrés, emplissait la terre et la nue de son immence ruissellement.

« Que faire? » disions-nous.

Nous regardions, navrés, les grosses gouttes suspendues, le mur suintant, la paille mouillée. Nous écoutions frissonner la pluie, le vent geindre et mugir tour à tour. Et nous restions debout, impuissants, tandis que l'eau boueuse léchait nos sou-

liers, et que des gouttières claquaient sur la visière de nos képis.

« Mon capitaine? » appelait alors Canard.

Il venait d'entrer, crotté, trempé, les moustaches pleurantes.

« Chez vous aussi, disait-il, ça fait vilain. Va falloir y veiller.

— Mais comment?

— Et vos toiles de tente, donc ! Ça tient la flotte presque aussi bien qu'un seau d' campement. Vous avez les trois vôtres, pas vrai ? J'en apporte une quatrième que j' me suis débrouillée : avec celle-là, y aura grandement l' compte. »

Nous nous mettions à l'ouvrage, tendions les toiles comme des bâches, chacune liée par les quatre coins à des piquets fichés dans le mur, ou bien aux barbelés qui serraient les troncs d'arbres. Les gouttes y tombaient avec des chocs mats, et nous nous endormions sous un roulement de tambours voilés.

Pendant trois jours, il pleuvait. Chaque matin, des poches d'eau ballonnaient lourdement les toiles, et des cataractes étaient suspendues sur nos têtes. Nous dénouions les liens avec précaution et, tenant serrées les cornes de l'étoffe, nous allions déverser de grosses sources troubles dans le fossé de la route, qui bouillonnait comme un torrent. La route elle-même coulait à pleins bords, semblait une rivière

en crue et chargée de limon ; l'averse la ridait de cercles innombrables, et les coups de vent qui passaient en rebroussaient au loin la surface, y faisaient se lever comme un vol de plumes blanches.

La seconde nuit, un piquet ayant cédé tout à coup, une douche glacée noyait notre sommeil : il fallait se mettre debout, changer de linge, retourner la paille, et rallumer à chaque instant la bougie, que des rafales éteignaient.

Nous ne sortions, de toute la journée, que pour aller vers la cuisine de Figueras. Nous le trouvions accroupi, devant un feu qui sifflait et fumait : comme ses yeux rougis pleuraient de grosses larmes, il les essuyait du dos de la main, machinalement.

Le soir, nous guettions de la porte le retour de Percepied, parti dès le matin à la chasse des victuailles. Les nuages étouffaient le crépuscule, abattaient sur la forêt une nuit hâtive, gonflée de ténèbres. L'homme était en retard ; le capitaine s'énervait ; nous chancelions sous la pesée grandissante du sommeil. Enfin, vers la route, un pas mou clapotait, battait les flaques au-dessus de nous, râclait les marches du boyau : c'était Percepied qui rentrait. Il avait la face cramoisie, le regard vague, le geste excessif ; il parlait sans fin, alignait sur la table des pièces d'argent, mouillait ses doigts pour compter les coupures de papier, s'embrouillait, recommençait : et de seconde en seconde, un

doux ricanement attestait la béatitude de son ivresse.

* * *

« Bonne vieille maison ! Si proche que tu soies du blockhauss, ça fait tout de même plaisir de te retrouver. »

Ainsi Porchon salue notre abri des Eparges. Il palpe le matelas, reconnaît dans leurs trous la caisse de détonateurs, les deux gros livres rouge et vert, s'assied au bord du bat-flanc, et tend vers le fourneau ses chaussures, dont le cuir, aussitôt, commence à fumer.

« Rentre donc tout à fait, me dit-il. Pour ce que tu vois dehors ! »

Dehors, je vois de la boue, un lac de boue qui submerge les prés, les routes, et s'étale jusqu'au pied des collines. Le Montgirmont est une montagne de boue, aux pentes si molles qu'elles semblent peu à peu s'affaisser, couler du haut en bas jusqu'à devoir s'engloutir dans la fange qui les baigne. Les *Hauts* s'effacent, noyés dans l'épaisseur grise de la pluie. Seuls les sapins des Hures, serrés au faîte de la côte, barrent le ciel d'une ligne têtue, et tiennent bon sous ce déluge.

« Mais rentre donc ! » répète Porchon.

Avec une lame de bois, je fais tomber de mes

souliers, par mottes, la boue qui s'y était attachée. C'est une boue d'un brun jaunâtre, poisseuse, et qui colle tenacement à tout ce qu'elle touche ; elle a débordé par-dessus mes semelles, englouti mes chevilles, enveloppé mes jambes d'une lourde gaîne. Je râcle mes bandes-molletières avec tant de rudesse que le drap bleu réapparaît; mais une pâte gluante se roule autour du décrottoir, et j'essaie en vain de l'en secouer ; il faut que je la plaque contre le bord du boyau, que je l'étale patiemment, comme un mastic avec une truelle.

« Eh bien, quoi ! Tu as fini ?

— Le pied droit, oui, ça y est. Je l'ai même posé dans l'abri. Le pied gauche est dehors, en l'air : il n'entrera ici que propre.

— Dis-donc, as-tu remarqué... Vous aussi, mon capitaine, avez-vous remarqué comme c'est sec, ici ? Passez la main sur le plafond : le bois est chaud.

— En effet, dit Prêtre ; l'abri semble étanche.

— Et puis, ajoute Porchon, il y a une rigole sous le plancher ; les eaux d'infiltration y coulent, et vont tomber dans un puisard... Vous l'avez repéré ? Derrière la porte... Ça sonne creux quand on tape du talon. »

Mon pied gauche enfin nettoyé, je suis venu m'asseoir sur le bat-flanc. Derrière nous, une horloge à poids égrène son tic-tac fatigué ; des mouches

moribondes se traînent sur le matelas ; le ronflement du feu monte dans le tuyau du fourneau.

« Tiens donc ! Te voilà, toi ? »

Sous mon bras, une petite tête plate s'est glissée. Un chaton blanc, au nez rose, ronronne contre mon flanc ; il fixe sur moi ses yeux de béryl, montre dans un bâillement la volute de sa langue, clôt les paupières et s'endort.

« Est-ce qu'il pleut toujours ? demande Porchon.

— Vas-y voir, si ça t'intéresse. Moi, je ne sors plus. »

Il se lève, gagne la porte, et tout de suite :

« Oh ! là là ! s'exclame-t-il. Quelle lavasse ! Quelle déliquescence ! A la longue, ça devient beau.

— Mais quoi... tu ne sors pas, sans blague ? Hé là ! Tu ne sors pas ?

— Il est sorti », dit le capitaine Prêtre.

Je hausse les épaules avec résignation, et caresse la petite boule de poils tièdes blottie dans mon giron. La pente d'une songerie m'entraîne par instants ; et par instants les choses qui sont là me rappellent à elles... Huit jours déjà écoulés, depuis la charge des nôtres contre Saint-Rémy ! Alors nous étions seuls ici, Porchon et moi. Ce soir, le capitaine Prêtre est assis devant la table ; il a des yeux noirs un peu durs ; sa bouche est amère, mais son nez paraît bon... Dieu ! Avons-nous assez

grassement plaisanté, pendant que la charge hurlait au loin ! Etait-ce égoïsme ? Non, car tout notre être était tendu vers le poignant effort de nos frères. Nous plaisantions ; nous n'en pouvions mais : il doit y avoir un microbe du rire... Allons bon ! Voilà que mes bandes-molletières suent, à présent. Parbleu ! Si fort que j'aie pu les gratter tout à l'heure, je n'en ai gratté que la surface ; il aurait fallu les essorer...Et cette grosse goutte étalée sur ma main, d'où vient-elle ? Et cette autre ? Et cette autre ?

Il faut bien se rendre à l'évidence : le plafond, « dont le bois était chaud », a fini de lutter contre l'infiltration patiente de la pluie. Le bois se gonfle, humide et froid ; et sur la paille, sur le matelas, sur le plancher, commence de bruire le ruissellement furtif des gouttières. Je me lève ; le capitaine se lève ; le chat blanc secoue ses oreilles et va se blottir sous un escabeau.

« En avant donc les toiles de tente !... Mon capitaine, je vais chercher Canard et Pannechon. »

Nous voici debout, tous quatre sur le bat-flanc, les bras levés, la tête de côté, clouant des pointes ou serrant des nœuds. Et tout à coup, de la porte, une voix appelle :

« Aux lettres ! »

Le bras du sergent Bernard plonge dans l'abri, un paquet d'enveloppes aux doigts ; le visage de l'homme apparaît, puis ses épaules ; mais ses jambes

restent dehors, collées par les semelles à la boue pâteuse, qu'on entend gicler chaque fois que l'homme bouge.

« Quelque chose pour moi, Bernard ? »

C'est Porchon qui accourt, ramené par la vue des lettres. Il saisit deux cartes que lui tend le sous-officier ; puis, tout en lisant :

« Décidément, dit-il, ce Figueras est un vrai cuistot. Roi du filet rôti, et prince de l'information. Je viens de le rencontrer, qui remontait du village, avec un sac plein de carottes et de pommes de terre... Et il avait vu là-bas Lebret, qui maraudait comme lui dans les jardins. Alors ils ont causé, tous les deux : Lebret n'est pas fier ; et puis... »

Ces mots sont les derniers que j'entends. Pourtant Porchon parle toujours ; mais sa voix bourdonne loin, scandée lourdement par les chocs de mon cœur. Et tout à coup cette voix, très claire, résonne contre mon oreille ; elle crie :

« Hé là ! Tu rêves ? Je te dis que le blockhauss sautera cette nuit, que le 132 va monter à l'assaut ! »

Je répète, sans comprendre :

« Ah ! Le blockhauss... Le 132... »

Mais Porchon a vu, entre mes doigts, une feuille de papier bordée de noir. Il reste interdit, me regarde au fond des yeux ; et très bas :

« Mais non, mon vieux ; ça n'est rien, ce que je

disais... Tu es libre, tu vois bien... Je te laisse, tu vois ; je te laisse... »

« Ainsi, voilà huit jours! Et j'aurai vécu ces heures, une à une, dans une quiétude affreuse, qui m'est cruelle, ce soir, comme un remords. J'ai suivi ma route loin de toi, les yeux et le cœur fermés. Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit, et mes pensées futiles, et ma résignation stupide, tout cela m'apparaît sous une dure lumière de vérité : je reconnais que ma vigueur d'âme n'était qu'hypocrisie, qu'elle masquait une insouciance égoïste, une laideur maintenant mise à nu, et dont j'ai honte, profondément... »

« Messieurs, dit le capitaine Prêtre, voici les instructions pour cette nuit. Vous voudrez bien prendre note sous ma dictée. »

Il est assis en face de Porchon ; une bougie brille entre eux, sur la table. La porte grande ouverte découvre un pan de ciel gris, embué d'eau, et la paroi ruisselante du boyau.

« Mais vous n'y voyez rien, là-bas! me dit Prêtre. Approchez-vous de la lumière ; nous avons de quoi vous faire place. »

Je réponds, avec un effort pour contenir mon irritation :

« Mais non, mon capitaine! Je vous assure que j'y vois suffisamment.

— Comme vous voudrez, acquiesce-t-il. Je commence donc :

« La veille au soir — c'est-à-dire ce soir — tir de destruction préalable...

— Préalable », répète Porchon.

Accroupi dans la pénombre, tout au fond de l'abri, j'ai saisi dans son trou l'un des deux gros livres ; je l'ai posé sur mes genoux pour y appuyer ma main ; et j'écris, très vite, me laissant soulever sans résistance au flux d'émotions tumultueuses :

« Et j'étais de bonne foi ! Je croyais, dans la sincérité de mon cœur, à la beauté humaine de notre renoncement. J'avais voulu, pour la mieux vivre, me donner tout entier à notre vie de guerriers... Comme elle m'avait pris, la menteuse !... »

« Cette nuit, à cinq heures, continue le capitaine Prêtre, tir d'efficacité... Je ne sais pas de quelle durée, par exemple ! Il est vrai que nous nous en apercevrons bien. »

La pointe dure de mon crayon creuse le papier, et parfois, brusquement, l'érafle.

« ... Nous sommes dupes ; nous sommes tous dupes ! Même dans la ruée d'un assaut, en pleine griserie, en pleine exaltation de notre force, nous sommes dupes ! Il me semble, vois-tu, que je viens d'échapper à un long envoûtement. Des phantasmes m'environnent encore, qui tentent sur moi l'épreuve de leur puissance mauvaise. Mais c'est fini ; le

charme est mort; je ne répondrai plus à l'appel du mensonge... »

« Où en étais-je exactement ? demande le capitaine. Nous avons causé ; je ne sais plus. »

Et Porchon répond :

« *Tertio* — Explosion du blockhauss.

— Ah! parfaitement. Je reprend donc : « *Tertio* — Explosion du blockhauss... *Quarto* — Le 132 occupera l'ouvrage ennemi. L'assaut sera donné par un peloton, immédiatement soutenu... »

Ayant tourné la page, je continue d'écrire, dans la fièvre :

« Ce qui est vrai, c'est vous tous que j'aime ; c'est le chez nous, là-bas, où je savais être heureux. Si j'ai pu jamais vous dire que je vivais en soldat, je mentais ; si vous avez jamais pu croire que j'étais loin de vous, arraché de vous par la poigne de la Guerre, je vous demande pardon de vous l'avoir laissé croire... Je suis puni, de toute l'âcre tristesse qui brûle mon front et mes yeux, chaque fois que jaillit en moi le souvenir de ces huit jours, où nous fûmes vraiment séparés... Maintenant, ah ! maintenant, avec quelle ferveur de toutes les minutes je vous donnerai ma présence ! Ici je servirai ; je servirai de mon mieux et jusqu'à m'imposer, puisqu'il le faudra bien, une ardeur de brute qui plus jamais ne sera mienne... »

La voix de Porchon, très haute, demande:

« Pardon, mon capitaine; vous avez bien dit : *nos* compagnies d'en haut exécuteront des feux de salve ?

— Mais oui ! Et les mitrailleuses du Bois-Haut donneront aussi. Naturellement, personne chez nous ne sortira des tranchées ; mais tout le monde tirera pour que les Boches croient à une attaque générale. »

C'est fini. Ma lettre s'achève. Ma main alentie tremble au bord du gros livre.

Les pieds des chaises râclent le plancher : Porchon et le capitaine sont debout. Et le premier dit :

« Je vais fumer une pipe ; c'est bien gagné. »

L'autre, jovialement, m'interpelle :

« Eh bien ! vous, le solitaire ! Vous y avez tout de même vu clair ?

— Oui, mon capitaine.

— Et vous avez noté ?

— Mais... oui, mon capitaine. »

Furieuse, la tourmente a mugi toute la nuit. La pluie volait le long des glacis, tourbillonnait sur les toits des guitounes, giflait les toiles de tente qui bouchaient les portes, s'engouffrait dans les ravins sous les coups de fouet des rafales. Autour de nous les ténèbres pantelaient, soulevées de longs hurlements ; nous les écoutions venir de loin, s'enfler, emplir le ciel, passer sur nous en stridences affolées,

battre le flanc des Hures dont les sapins gémissaient, puis s'éloigner vers la plaine, où ils se perdaient en râles d'agonie.

Nous étions tous éveillés, lorsque les premières salves du Montgirmont cahotèrent dans l'ouragan. D'autres canons devaient tirer, car la flamme de la bougie sursautait de temps à autre; mais nous n'entendions rien que la rumeur énorme de l'espace, et le clapotis des gouttières heurtant les toiles au-dessus de nous.

« Quelle heure ?

— Cinq et demie.

— Rien encore ?

— Je ne crois pas. »

De la porte entr'ouverte, Porchon épie l'obscurité. Il relève le col de sa capote, arrondit le dos, et fait deux pas au dehors. Mais il rentre presque aussitôt, en s'essuyant les yeux :

« Ah ! ouatt ! dit-il. Allez voir quelque chose là-dedans ! »

Nous restons debout sur le seuil, nos montres à la main. Nous nous épuisons vainement à écouter la nuit. Parfois l'un de nous fait un geste brusque, et demande :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Un autre répond :

« C'est le vent... C'est une branche qui casse... Ce n'est rien. »

Il va être six heures ; et pourtant les ténèbres épaississent encore. Des nuées lourdes écrasent la terre ; des trombes d'eau jaillissent de leurs flancs crevés, et la boue claque sous la gifle des averses.

Soudain la flamme de la bougie bleuit, se rétracte; et les parois de l'abri frémissent d'une vibration profonde.

« Gare le raffût ! » crie Porchon.

Mais rien ne s'entend, que toujours la vaste rumeur, et sur nos têtes, contre les toiles de tente, le clapotis obstiné des gouttières.

« Est-ce qu'ils tirent, là-haut ?

— Peut-être. »

L'air semble harcelé de bruits grêles, que le vent déchiquette et disperse en lambeaux. Sa grande voix monte, emplit le ciel. Les durs sapins geignent au flanc des Hures.

CHAPITRE III

LE GRAND TOUR

17-29 novembre

Il gèle. Nous sommes partis, en pleine nuit, par la route de Mesnil. Nous n'avons pu savoir, de tout le jour, ce qui s'était passé là haut... Nous sommes partis : que nous importe, à présent, ce qui s'est passé là-haut.

Il fait très froid. La route est dure ; des flaques de glace craquent sous nos talons.

Un pas ; deux pas ; trois, quatre. Mesnil est au bout, et puis Mont. Je n'évoque rien ; je ne pense à rien. Et pourtant, placide, une certitude rythme mes pas, sur la route.

« Halte !... A gauche !... Changement de direction à gauche ! »

Un chemin raviné, qui grimpe. Sur la chaussée d'autres pas résonnent, derrière nous. Si nous nous retournions, nous verrions, droite vers Mesnil, la longue foule du bataillon.

Et soudain, sur mon épaule, c'est la main de Porchon qui pose son étreinte familière.

« Voilà, dit-il. Nous sommes compagnie détachée... Un jour de moins au patelin. »

Je répète :

« Un jour de moins au patelin... »

Et, tout de suite après :

« Oh ! bien, tu sais, je m'en fous. »

Dans notre dos, des hommes jurent. La nuit est sombre. Il me semble que nous frôlons, debout à gauche du chemin, une rangée de petits sapins. J'allonge le bras, pour me rendre compte ; un des sapins tombe doucement : le passage est camouflé.

« Halte ! »

Encore !... Est-ce que nous serions déjà arrivés ? On n'y voit rien. Mais la croûte de terre gelée crève à chaque pas ; on enfonce dans une boue pâteuse, et profonde, et puante : nous sommes arrivés.

« Grouillez vous ! Grouillez-vous, bon Dieu ! »

D'autres hommes viennent de surgir, sortis nous ne savons d'où. J'avance un peu : à la place des sapins, il y a un talus à pic. C'est de là-dessous que sortent les hommes. Et là-dessous disparaissent les nôtres, dans des terriers creusés là, des espèces de niches dont la bouche souffle une buée fétide.

« Eh bien ? me demande Porchon.

— Dégueulasse. »

La pagaille s'éternise. Des invectives s'échangent, chuchotées hargneusement. Quelqu'un dit :

« Et personne dehors dans la journée. On est vus de partout, ici. »

Un autre renseigne, obligeant :

« Tu vas derrière les sapins, n'importe où qu'ça s'trouve... Et faut faire vite ; ah ! oui... »

Ce sont les consignes qui s'échangent.

« Un jour de moins au patelin », avait dit Porchon. Voici le deuxième que nous sommes ici, dans cette bauge. Contre nos reins, l'argile du talus ; sur nos têtes, des planches minces, qui s'incurvent sous le poids des terres. Nous avons glissé par-dessous deux forts piquets d'étai ; mais ce toit reste si bas que, même assis, nous devons courber la nuque : nous nous couchons.

Près de l'entrée un peu de lumière stagne, blême, transie. On aperçoit au bord l'angle d'un fourneau, sur lequel se penche, verdâtre, le visage de Figueras. Il gèle toujours. Le fourneau fume. De la paille mouillée monte une odeur aigre et froide.

« Ah ! la la ! » dit Porchon.

Le capitaine Prêtre baille. Figueras tousse.

Et soudain, cahotant vers le sud, un obus ronronne par-dessus la vallée.

« On va voir ?

— Allons. »

Juste à la porte de l'abri, le talus s'élève, formant une butte qu'escalade un raidillon. Nous le gravissons, entre deux blindages de caisses, pleines de terre et de cailloux. Nous ne voyons rien, qu'une rangée d'ordures gelées, qui nous suit. Mais au-dessus de nous le ciel est d'une blancheur bleutée, brumeuse à peine, et déjà un air pur et léger nous entre au fond des poumons.

Toute la vallée, bientôt, est à nos pieds, le ruisseau d'étain clair au long duquel buissonne la saulaie, le village aux vergers violâtres, et plus loin les sapins bleus de Combres, la route égratignant le col, le piton jaune affalé sur sa colline, plus loin encore le bois fané, au bord de la Woëvre pareille à la mer.

Des balles glissent, flâneuses, vers le nord. Beaucoup nous ignorent et chantent pour elles seules ; d'autres nous saluent, d'un sifflotement qui s'accentue comme à dessein, au passage. Les tranchées boches sont loin, huit cents mètres, mille, et plus ; mais tout ce qui ne frappe pas s'évade par ici, rase les pentes une à une, et va se perdre, quelque part, n'importe où.

Vers la Calonne, nos canons lourds tressautent. Obliques et patauds, les obus ahannent à la file ; un peu plus loin ; encore ; encore... Ils se laissent tomber ; le piton se boursoufle de grosses bulles troubles, qui crèvent et fument.

C'est monotone. La Woëvre recule et s'efface ; le ciel est blanc ; les obus s'endorment. Un dernier cahote, ridicule, et se pose sans éclater.

Nous redescendons. Une toile de tente, déjà, bouche l'entrée de l'abri. La flamme d'une bougie tremblote dans la ténèbre ; il rôde autour du fourneau une odeur pâteuse et douçâtre de chocolat en train de cuire.

« Bonsoir, jeunes gens. »

Qui est-ce qui est là ? Des loques d'ombre pendent du toit, et bougent. Nous avons reconnu Figueras, puis le capitaine Prêtre, puis enfin le front bossu, les pommettes jaunes du commandant Renaud.

La toile de tente est retombée dans notre dos. Nous nous sommes coulés, à quatre pattes, jusqu'au fond moisi de la galerie. Le commandant Renaud parle : « Ecole de guerre... Vertus guerrières de la race... Qu'est-ce qui mijote sous ce couvercle, et qui sent si bon ? »

Porchon, entré le premier, s'est englouti dans du noir. Il se tait. Je ne l'entends même pas respirer. Est-ce qu'il est là ?... Devant moi, dans une espèce de lueur miséreuse, il y a des hommes qui semblent vivre. Leurs gestes sont flous, leurs voix engourdies et molles. Je les regarde avec une stupeur bizarre. Si l'un d'eux, tout à coup, m'adressait la parole, je sursauterais douloureusement, et ne saurais répondre. Figueras... oui. Le capitaine

Prêtre... je sais. Le commandant Renaud, la nuit de la Vaux-Marie, le drapeau dans un bouquet d'arbres... je me rappelle... Mais quels sont ces hommes qui vivent près de moi ?

La relève vient de s'engouffrer dans la cagna, dardant sur nous le faisceau cru d'une lampe électrique. Toute la froidure nocturne est entrée, brutale, avec elle. Nous nous sommes levés, gourds, tâtonnants et transis. La bougie s'allume.

« Pas encore prêts ? grogne une voix. Où voulez-vous que nous nous fourrions, nous autres ? »

Debout près du seuil, un capitaine courtaud s'agite sur place. Il nous montre sans pudeur une face de poupard maussade. D'agacement, j'ai envie de m'approcher, de lui ricaner au visage.

« Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous ! Vous croyez que ça va tout seul, dehors ? Une bande de rossards, vos bonshommes ! »

Mais fâche-toi donc ! Est-ce que tu t'en occupes, toi, de tes bons hommes ? Qu'est-ce que tu fais ici, large d'épaules et ventru ? Il y en a plein l'abri, de toi ! »

Je me sens tiré par la manche. C'est Figueras. Il a sa tête de larbin obséquieux.

« Dites, mon lieutenant...

— Quoi ?

— Est-ce que mon capitaine et mes lieutenants veulent prendre le temps de déjeûner ?

— Déjeûner ! C'est bien le moment ! Laisse-nous tranquilles... »

Figueras bougonne dans son poil bleu : « Tout ce riz fichu, tout ce chocolat dans ce riz... Alors quoi ? ce sont les autres qui le mangeront ? »

Je le perds de vue, tandis que j'enfile mon équipement. Mais presque aussitôt j'entends la voix furieuse de Porchon qui grogne bas, à dents serrées :

« Dégoûtant ! Tu n'es qu'un dégoûtant, Figueras. »

Et comme nous sortons ensemble, il me dit : « Crois-tu ! Ce saligaud !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— La platée de riz d'hier soir...

— Eh bien ?

— Il l'a balancée dans la paille, en douceur, sournoisement... »

Tout à coup, il s'interrompt :

« Allons bon ! En voilà d'autres qui s'engueulent. Mais qu'est-ce qu'ils ont ? Qu'est-ce qu'ils ont ?... Je t'en prie, mon vieux, va les faire taire pendant que je rassemble. »

Dans la nuit blafarde et sonore de gel, c'est une rumeur puissante, entrecoupée d'appels et d'injures. Tout près de moi, la voix aigre de Compain caquette à pleine vitesse :

« Ma boule ? Ma boule de brichton ?... Non mais, sans blague ? Tu parles que j'allais m' la laisser faucher, ma boule de brichton ! »

Je fais un saut vers lui :

« Du silence, Compain ! »

M'a-t-il entendu ? Il n'y semble guère. Il me tourne le dos, hausse le ton, hurle du haut de sa tête :

« Hé ! Pinet ! T'as vu si j' lui ai sortie des pattes, ma boule de brichton ? »

C'est plus fort que moi : je l'empoigne à l'épaule, le fais pivoter d'une secousse, et lui halète dans la figure :

« Vas-tu te taire, nom de Dieu ! »

Il me regarde. Je distingue la forme de son crâne bas contre lequel plaque le képi, ses oreilles en ailerons, décollées davantage encore par le bord de la coiffe. Et de tout près, derrière un voile de nuit sale, j'entrevois le regard vrai de ses yeux, un regard court, stupide et méchant.

« Vas-tu te taire, Compain !... Vas-tu te taire ! »

De toute sa force il braille :

« Je n'dis rien, mon lieutenant... Je n'dis rien ! »

C'est à devenir enragé. Je le lâche, je m'éloigne d'un effort éperdu, pour ne point céder à la tentation qui tout à coup m'a fait serrer les poings. Et longtemps je marche au hasard, frémissant encore d'une émotion trouble et violente, honteux de cette fureur que je n'ai pu contenir, et triste bientôt, et las, jusqu'à l'écœurement.

Nous sommes partis et cheminons vers Mesnil. Figueras est auprès de moi. Je lui demande :

« Pourquoi as-tu jeté le riz dans la paille ?

— Parce que », répondit-il.

Quelques rangs en arrière, de sa voie sirupeuse, Durozier fait une conférence. Il est en verve ; il déborde ; et les mots coulent sur sa barbe, coulent, coulent...

« L'homme est un être intelligent, un être noble. Le progrès est sa raison d'être, sa fin... Cela étant, comment un homme vraiment homme, un homme... enfin bref, un homme, — comment pourrait-il accepter de se battre, approuver d'un suffrage, même tacite, cette régression qu'est la guerre, ce retour à la barbarie ancestrale ?... »

Je l'écoute en silence. Je n'essaierai même pas de faire taire ce lâche. Où donc est Butrel ?... N'y aura-t-il personne, cette nuit, pour tarir d'un mot l'éloquence de Durozier, pour seulement lui dire : « Tu as peur ?... »

Lorsqu'il s'arrête enfin, à bout de souffle, une seule voix s'élève, celle de Douce, un gnome louche, une espèce de garçon de café bookmaker.

« T'as raison, vieux », approuve Douce.

Et c'est tout. Jusqu'à Mont la colonne piétine, dans le seul bruit des godillots lourds, qui traînent.

* * *

Vingt heures de cantonnement. On nous a volé deux jours, et nous ne les retrouverons jamais.

Il fait plus froid au carrefour de Calonne que dans le chemin creux où nous étions l'avant-veille. Les hêtres ont perdu leurs dernières feuilles, et le carrefour a grandi.

Tout autour, à travers la colonnade des troncs gris, on voit sinuer le bourrelet crayeux des tranchées-abris. Au point où se coupent les deux routes, la sentinelle de toujours est debout, près de sa guérite clayonnée ; elle n'a point changé d'attitude, penchée en avant, une jambe fléchie un peu, les mains appuyées sur le canon de son fusil, et le menton sur ses mains.

Au peloton de Mouilly, une équipe de terrassiers approfondit le poste de commandement : car le capitaine est de haute taille. Il surveille et dirige, les bras dans son dos. De temps en temps il descend les marches d'accès, déambule d'un angle à l'autre, et se déploie des semelles au képi pour toiser la hauteur des rondins. Gron, le boxeur, s'empresse derrière lui, et nivelle le sol à coups de pic maladroits, qui font rire sous cape Martin et Chabeau.

Le travail ne s'interrompt qu'aux heures des repas. Alors arrivent, par la route des Éparges, les officiers de la 6e. Nous nous tassons au fond du trou, pêle-mêle, qui sur la paille, qui sur des billes de hêtre branlantes. Le capitaine Secousse

pointe vers son menton ses genoux maigres, et voûte son dos mélancolique. Davril, à cause du grand froid, souffre de son pied blessé. Rituellement, nous nous attendrissons sur les potées lorraines et les rostbeafs de Figueras ; lui nous sert, avec un sourire de pontife. La joie des pommes de terre, du porc frais et des choux rayonne chaudement de nos estomacs : nous aimons, au cœur de nous-mêmes, sentir ce poids réconfortant.

Lorsque vient la nuit, des fusillades crépitent vers le sud. Chaque détonation claque dans l'air gelé comme un coup de fouet lointain. Bois Bouchot ; bois Loclont... Nous y avons été, jadis. Maintenant, nous sommes là. Nous regardons les fusées éclairantes, les feux verts dont nous attendions l'éclosion, et qui dérivent parmi les étoiles immuables. Nous comptons, à l'avance, les coups de départ de nos soixante-quinze. Par-dessus nous les obus passent ; on devine leurs craquements las, dont l'écho meurt au fond des ravins. La fusillade s'est tue ; mais nous savions qu'elle se tairait.

« Où vas-tu ? me demande Porchon.

— Je ne sais pas. »

C'est vrai. Je n'ai besoin que de marcher un peu, de suivre mes pas n'importe où. La marche repose, dans ce froid vif ; les routes dures reposent de la boue.

J'ai tourné à gauche, vers les Trois-Jurés. La

Calonne monte vers le ciel pâle, entre les taillis clairsemés. Je suis tout seul ; mon gourdin cogne sec contre l'empierrement.

Quelques minutes, et déjà la hêtraie se peuple de silhouettes loqueteuses ; une autre tranchée chevauche la route, noire, et soulignée de gravats blancs : le peloton de Verdun.

J'ai sauté par-dessus le fossé. Je me glisse d'un hêtre à l'autre, d'une allure effacée et rapide, comme si je fuyais ou comme si j'avais honte. Quelle compagnie est là ? La 8e, je crois. Le capitaine Maignan doit être au carrefour, avec le docteur et le capitaine Rive... Ravaud et Massicard ne sortent pas volontiers.

Je m'éloigne de la route, vers la droite de la tranchée. Elle est proche, maintenant : sous l'auvent de grosses branches, des feux rougeoient. Et j'avance encore ; je me penche ; je m'accroupis.

Le voici donc, rasé à fleur de terre, soulevant hors la jonchée des feuilles la pente lisse de son toit. Il n'a pas changé ; par la cheminée de pierres plates monte son haleine bleue. J'en fais le tour à pas légers : une claie bouche l'entrée, derrière laquelle j'entends un murmure de voix paisibles. Il y a là des hommes qui s'abritent et se chauffent, groupés autour de l'âtre. Si j'écartais du doigt cette mince barrière, je les verrais. Il me diraient si l'eau des pluies traverse et les mouille, ou si elle glisse

sans s'infiltrer... Mais je suis heureux que seulement ils soient là.

Je vais partir et me redresse lentement : alors mes regards tombent sur une tache claire, une large entaille ouverte au couteau dans le sommier de la porte. On y a inscrit quelque chose, à l'encre violette ; depuis peu d'heures sans doute, car l'encre semble encore fraîche. Je m'approche, et je lis :

...e R. I. — 7e Cie — 1re Son
5 Novembre 1914
« COMME ON PEUT »

Qui est venu ? Quelqu'un qui savait, et qui se rappelait. Je regarde ces pauvres lettres griffonnées sur le bois nu : l'encre a coulé dans les fibres ; on déchiffre avec peine ces lignes déjà brouillées, et que les premières pluies achèveront d'effacer. Mais elles sont là ce soir : il est bien que quelqu'un soit venu.

* * *

Du grésil est tombé dans la nuit. Il gèle toujours. Par la sente frottée de verglas, la compagnie dévale vers les Eparges. Devant moi, Gervais

patine avec exubérance ; il me précède d'un fracas multiforme et cocasse, dont sa voix nasillarde relie les sursauts.

« Cheminement défilé, dit-il... Défilé de quoi ? Des vues de l'ennemi ? Mais puisqu'on n'y voit rien !... Ough ! Attention, cher ami, l'escalier n'est pas sûr... Des projectiles de l'ennemi ? Mais puisque le chemin que nous prenons d'ordinaire est un chemin creux ! *Creux*, je sais ce que je dis... Aough ! Approche ton épaule, fidèle Penny... Notre astuce est exactement comparable à celle... tiens ! une balle... à celle d'un monsieur qui disposerait d'un boyau pour traverser une zone battue, et qui sortirait du boyau à seule fin de se défiler. Sap'rrr... »

Gervais a glissé. Sa gamelle, mal arrimée au faîte du sac, tombe, rebondit et sonne comme un gong.

« ... lipopette ! achève-t-il. Si je me baisse, je me casse la gueule... Fidèle Penny, ramasse ma gamelle. »

D'autres balles sifflent ; un à-coup bloque la colonne, la comprime de proche en proche ; elle repart et se distend, comme un ressort fatigué. Vers l'avant, quelqu'un crie... Un blessé ?

Nous descendons vers lui. On a dû le porter hors du chemin, le laisser là en attendant les brancardiers. Chaque pas nous rapproche de sa clameur

chantante, joyeuse, et comme triomphale. Quel étrange blessé !

« Où donc qu' t'es, vieux ? interroge Gaubert.

— J'suis là.

— Où ?

— Là. »

On ne le voit pas, boulé dans quelque creux d'ombre.

« Qu'est ce t'as ? » demande-t-on.

Il s'exclame ; il nous tire à lui, et de force nous impose sa joie :

« J'ai la patte cassée ! En glissant, tu parles !... Je l' croyais pas ; j'osais pas l' croire... Ah ! dis, tu parles ! »

Et nous l'entendons derrière nous, longtemps, aussi longtemps que passe la file muette du bataillon, qui sème à pleine voix, méchamment, la lassitude, la tristesse, et l'envie.

Il n'y a pas eu d'aurore, aujourd'hui. Un moment est venu où l'on a distingué, le long du talus glaiseux, les portes des gourbis sous les chétifs pruniers.

Ce n'est plus le froid clair de Calonne. Un ciel lourd de neige pèse sur les collines, les écrase et les ternit.

Il s'éclaire lorsque voltigent les premiers flocons. On les regarde tournoyer comme une nuée

de mouches grises : ils se posent, et tout de suite éblouissent.

Dans le champ coupé de feuillées, les hommes courent et jouent ; les boules de neige s'entre-croisent, et l'on aime qu'elles ne sifflent pas.

Porchon et moi jouons comme eux, longtemps. Même, nous attardons davantage, parce que notre abri est plus grand que les leurs, et que le plein air nous est mieux qu'un refuge.

Nous rentrons, les mains rouges et brûlantes. Le capitaine Frick, dont les sapeurs creusent là-haut, va venir dîner ce soir ; et Figueras, encore, est le premier dans la cité.

Five o'clock tea. Nous recevons, chez nous : toute la 6e, et Frick, et Noiret. La renommée de notre popote gagne vers la crête ; et nous en sommes fiers, comme le seraient des matrones bourgeoises.

Le fourneau ronfle et craque dans son coin. Au fond de leur case, les basanes rouge et verte des deux gros livres s'accotent l'une à l'autre, fraternelles. Le rondin central prend des tons de pipe culottée. Il y a moins de mouches au plafond.

Nous sommes là sept ou huit : trois capitaines sur des escabeaux, devant la table qui fut ronde et qu'on a sciée par le milieu ; quelques

sous-lieutenants sur le matelas, le même matelas, plus vaste, plus mou, plus sale, et meilleur que jamais.

On cause. Quelqu'un dit :

« Je vais vous en conter une bonne. Il paraît que le commandant du secteur s'est fait mal au genou, hier soir.

— Quoi ? il est tombé ?

— Ou tout comme. Il venait du village, à la nuit. Les Boches étaient nerveux...

— Ça, coupe un autre, tu peux le dire. Les Prussiens ont dû relever les Bavarois. Il nous ont barbés toute la sainte journée.

— ... Et juste comme il arrivait au pont du Longeau, voilà qu'une mitrailleuse, ou une batterie de fusils, ou un guetteur...

— Enfin quoi, il s'est planqué ?

— Et comment ! A deux genoux au fond du fossé, le nez dans la neige... Une corvée qui passait l'a vu. »

On s'esclaffe. Mais le capitaine Frick, bourru :

« Et après ? Il montait à l'assaut, peut-être ? Qu'est-ce qui l'obligeait à chercher les balles ?... J'aurais fait comme lui, à sa place.

— Evidemment », dit le conteur.

« Mon capitaine, demande Davril, Porchon prétend que vous aviez de la salade au dîner, hier soir... N'est-ce pas que ça n'est pas vrai ?

— Si, c'est vrai, répondent ensemble le capitaine Prêtre et le capitaine Frick.

— Mais comment faites-vous ?

— Ah ! dame, demandez-le à Figueras. Il est descendu dans les vergers, avec un pic...

— Un pic ? Pourquoi un pic ?

— Pour cueillir de la salade.

— Avec un pic ?

— De la salade gelée, oui ; sous la neige. Mais les feuilles reviennent très bien : on jurerait de la salade fraîche.

— Ça, par exemple, c'est épatant », disent ensemble Davril et Noiret.

Et Noiret, presque aussitôt, demande :

« Mon capitaine, avez-vous remarqué, à la porte, le système de fermeture automatique ? Poulies et contrepoids : la lourde se boucle toute seule. »

Le capitaine Frick se lève, et le capitaine Secousse. Ils font jouer le vantail, lèvent le nez vers les poulies, suivent du menton l'ascension et la descente du bloc de fonte. Ils reviennent s'asseoir, et ils disent :

« Ça, par exemple, c'est épatant. »

A cette seconde, une explosion formidable, craquante et dure, pousse la porte et couche la flamme de la bougie. Certains, parmi nous, ont sursauté sans vergogne. Quelqu'un même s'est levé, a entrebâillé l'huis, et puis a regardé au dehors, pour

essayer de voir « où ça avait bien pu tomber ».

Mon regard croise d'autres regards. Je n'ai point de mal à discerner au fond des yeux une lueur de gaîté railleuse, qui peut-être brille au fond des miens.

Et voici que, pour la seconde fois, le même camarade est debout. Il vide à grandes gorgées son quart de thé brûlant, déclare « qu'il va faire un tour par là-bas, qu'il ne peut pas abandonner plus longtemps ses bonshommes », serre des mains et s'en va.

« Tu as vu ? Tu as vu ?

— Si j'ai vu !

— Un saut, mon vieux ! Il s'est flanqué un coup de genou dans le menton !

— Qui ? » interroge, sèchement, le capitaine Frick.

Et personne ne lui répond.

Un pâle soleil rôde sur la neige. En avançant jusqu'au bout de l'oseraie, on aperçoit la Woëvre blanche, dont les lointains, à peine, se glacent de bleu mauve.

« On va dire bonjour à Davril ? invite Porchon.

— Oui, mais pas dans la cagna. Je marche pour une tournée de boyaux. Sinon, rien à faire.

— Qui est-ce qui te parle d'autre chose ? » dit Porchon.

En deux secondes, nous sommes prêts : le temps d'enfoncer nos képis, et d'empoigner nos gourdins piqués dans un tas de neige, à la porte de l'abri.

On s'insinue entre les toits des guitournes, par les gradins taillés dans le talus ; on louvoie à travers un détale de tranchées inconnues, étroites et profondes, aux parois poudrées de flocons ternes : des canaux d'écoulement, creusés depuis notre dernier séjour. La neige craque ; le sol, par-dessous, est dur ; et nous jouissons de la surprise d'avancer d'un pas à chaque pas.

Le village d'en haut. On respire l'odeur des cuisines, fumée de bois vert et graillon.

« Bonjour, Davril. Bonjour, Moline. Bonjour, Le Mao.

— Inutile d'entrer, avertit Davril. On travaille dans le gourbi...

— Dis donc, vieux ?

— Quoi ?

— Si tu voulais être bien gentil... »

D'un geste de la tête nous montrons, plus haut que les fumées traînantes sur les toits, quelque chose.

Davril a compris. Il exulte :

« Fameux ! Ah ! fameux ! C'est moi qui prends la tête, hein ? Je suis chez moi. »

Nous grimpons derrière lui. Il oblique à droite et dit :

« Boyau 7. Le meilleur. »

La pente s'adoucit, devient à peine sensible. Davril se baisse : on voit émerger au bord du plateau la cime des sapins de Combres ; et nous rapetissons à mesure qu'ils grandissent.

Le boyau. Il s'ouvre largement, dallé de blocs plats que la neige feutre. Nous marchons à grands pas allègres, sans glisser, les épaules à l'aise ; et si nous baissons parfois la tête, aux tournants, notre geste est si léger, si rapide, que nous l'oublions tout de suite, jusqu'à ce qu'apparaissent encore, haussant leur pointe par-dessus les éboulis blancs, les sapins.

« Attention ! » fait Davril, tout à coup.

L'échine pliée il se retourne et, de sa main vivement abaissée, nous fait signe de l'imiter.

« Quoi ? Quoi ?... On ne les voit point, justement.

— Pas les sapins, reconnaît Davril... le piton. »

Je me redresse, lentement, lentement ; et juste en face, entre deux mottes, la croix d'un cheval de frise s'inscrit sur le ciel.

« Hé ! Hé ! Pas loin...

— Dame ! » sourit Davril.

Le boyau bifurque. A droite ce sont des mitrailleurs, dont les pièces flanquent le col et battent les pentes de Combres. Nous prenons à gauche Et

tout à coup la tranchée s'ouvre, spacieuse, droite, interminable.

Elle est peu peuplée, à cette heure. De loin en loin un guetteur, grimpé sur la banquette de tir, regarde par son créneau debois. Il nous fait bonjour d'un signe de tête, comme un voisin.

Entre les guetteurs quelques hommes vont et viennent, tranquilles et les mains dans leurs poches. On n'entend rien que le choc de leurs pas contre le sol gelé. Pas un coup de canon, même ailleurs ; pas un claquement de fusil : la tranchée, loin des villages de guitounes, qui grouillent et braillent, nous offre son silence, son calme, sa longue paix.

Nous la suivons, bavardant à mi-voix. Les hommes, lorsque nous passons, s'effacent légèrement : sans sac, sans musette, sans bidon, les plus gros mêmes ont une sveltesse de danseurs. Nous les croisons sans presque les frôler, ni la terre du parados. Nos souliers, de temps en temps, lâchent de minces patins de neige où chaque clou marque son empreinte ; et nos vareuses sont bleues comme si elles étaient neuves.

« La sape 7 », montre Davril.

Cela s'enfonce vers la droite, en zigzagant.

« Vous-voulez y aller ?

— Bien entendu. »

A droite, à gauche ; à droite, à gauche : tous les deux mètres, un coude brusque nous jette contre

la paroi. Nous exagérons l'impulsion, feignons de tituber, et comptons les détours. Sept ; huit ; neuf...

« Ouye ! »

Nous nous sommes accroupis brusquement, dévisagés par le piton. Il s'est haussé tout à coup par-dessus les bermes, énormes, écrasant ; et nous avons vu la tranchée ennemie se distendre comme une mâchoire, cariée de boucliers sombres.

« Hé ! Hé ! dit Porchon. Tout près... »

Et de nouveau Davril sourit :

« Dame ! »

Cela zigzague encore, et s'enfonce, et s'engloutit. La terre pèse à nos flancs, sur nos épaules, sur nos têtes. De plus en plus haut une ligne de ciel recule et s'amincit ; on dirait que les murs de la sape se rapprochent au-dessus de nous, vont se rejoindre, se rejoignent, nous ensevelissent.

« Le poste d'écoute, annonce notre guide.

— Où ça ?

— Mais là, donc ! »

Il n'y a personne. Il n'y a rien, que de la terre, une sorte de puits creusé dans la terre, une fosse.

« C'est vrai, constate Davril ; il n'y a personne... C'est au tour de la 5e ; peut-être qu'ils ne prennent que la nuit... »

Mais un pas solitaire résonne derrière nous ; il approche, d'un tournant à l'autre ; et son bruit

net, bien martelé, vibre loin dans l'air limpide.

« Ah ! par exemple ! »

Nous saluons Noiret, lorsqu'il paraît en tête de sape, d'exclamations joyeuses et ridicules.

« En voilà une surprise !

— Quelle bonne rencontre !

— Tas d'idiots, coupe Noiret. Qui voulez-vous rencontrer ici, sinon moi, ou Frick, ou Floquart?... C'est à moi de m'épater : qu'est-ce que vous fichez dans mon secteur ?

— On se balade.

— On visite.

— On zyeute... »

Sans savoir pourquoi, nous rions : la légèreté du jour, la lumière, la joie d'être jeune, chacun, et de nous sentir jeunes ensemble.

« Une belle sape, hein ! s'écrie Noiret. Voyez-moi si c'est dessiné, franc d'allures, costaud !... Mais je vous dis ça, moi... Est-ce que vous êtes capables d'y piger quelque chose ? »

Nous nous précipitons sur lui en tumulte, le bousculons, le renversons :

« Crâneur ! Plein de gueule ! Répète ! »

Il se relève et nous fait tête, son lorgnon de travers, hors d'haleine, et riant. Nous l'empoignons aux jarrets, le soulevons comme pour le jeter hors la sape, dans le bled... Et soudain, nous le sentons qui s'aplatit sur nos épaules, en même temps

qu'une balle, d'un coup rageur, poignarde la glaise dure.

Nous nous sommes regardés, un peu pâles.

« On est fous, dit Porchon... A combien, ceux d'en face ?

— Vingt-cinq à trente mètres », dit Noiret.

Ils tirent toujours, et criblent de balles les bords de la tête de sape. Des cailloux sautent, parmi des flocons de neige poussiéreux qui, le temps d'un clin d'œil, ressuscitent.

« Ils nous barbent, à la fin ! »

Porchon, les mains en cornet devant sa bouche, clame à tue-tête vers le poste ennemi :

« Lâchez-nous ! C'est du gaspillage !... »

Sa voix monte vers la plaine blanche, s'échappe, s'épanouit. Les coups de feu s'éteignent. Il y a une seconde d'immense silence ; une seconde à peine ; et voici qu'une autre voix, venue des lignes allemandes, clame vers nous, gouapeuse et rauque :

« Tu t'dégonfles, hé Siméon ! »

Davril, d'indignation, devient écarlate. Il ouvre la bouche ; il va répondre... Non ! pas encore.

« Je voudrais... nous dit-il. Qui est-ce qui connaît une injure boche, une belle injure en vrai boche, en argot boche ? »

Nous nous excusons :

« Pas été barman à Berlin...

— Engueule-le en français, va. »

Mais Davril tient à son idée. Il réfléchit, fouille âprement, désespérément les débris de ses souvenirs, s'illumine enfin, et lance, dans une bramée triomphale :

« Va donc, eh dummer Kerl ! »

Noiret se pâme, avec des mines de précieuse :

« Oh ! Cher ! Oh ! Dummer Kerl ! . . . Bravvo ! Bravvo ! »

Et tandis qu'il parle, la riposte du Boche déferle, écrase Davril à pleine hottée :

« Face moche ! Péquenot ! Figure de porc frais !

— Pas mal ; pas mal », approuve Noiret.

Davril s'entête. Il exhume encore un « schafkopf » timide, un « schweinkopf » défaillant. On entend le Boche éclater de rire ; puis son coup de fusil claque ; et désormais, à toutes nos provocations, il n'a plus que cette brève réponse, trop claire, trop connue, banale.

« Au revoir ! crions-nous.

— Tsac ! répond la balle du mauser.

— Aux ch..., Guillaume ! »

Et la balle, ricochant, miaule de travers et saute de rage.

Comme nous revenions à la tranchée, nous avons rencontré Hirsch, qui montait à notre rencontre.

« J'ai la section de droite, nous dit-il. Mes

poilus m'ont prévenu que vous veniez de passer. Alors, s'pas... »

Un chandail blanc sous sa vareuse, la lèvre rasée, les joues fraîches, les yeux d'un bleu très simple et très clair, il a l'air d'un grand gosse résolu ; il a l'air d'un homme si riche de jeunesse, si sainement robuste, si vivant, qu'on le sent plus fort que la guerre, que toute la guerre, n'importe ce qu'elle soit ou devienne.

« Vous descendiez ? nous demande-t-il.

— Tu vois. »

Il secoue la tête.

« Non ! Non ! Non ! Vous ne me laisserez pas tomber comme ça... Les Boches canardent, justement : on peut bien rigoler un peu. »

Il prend la tête, s'enfonce dans le boyau 6, nous engage dans la première place d'armes.

« En tirailleurs à cinq pas, ordonne-t-il. Commandement préparatoire : *pigeon*. Commandement d'exécution : *vole*... Voici le mouvement. »

En sourdine, il prononce un « pigeon » traînant ; et cependant se ramasse sur lui-même, comme s'il allait bondir.

« Vole ! » souffle-t-il.

Et il bondit, jaillit jusqu'à mi-corps comme un pantin d'une boîte, en poussant un cri sauvage.

« Rigodon ! »

Retombé sur place, il agite au-dessus de sa

tête, de droite et de gauche, son képi au bout d'un bâton. Et les balles hargneuses claquent tout autour. Et Hirsch, content, nous regarde avec une fierté modeste.

« Compris?

— Oui.

— Alors appuyez à droite. »

Jamais on n'a vu escouade plus docile. On prend ses intervalles, avec une prestesse silencieuse.

« Pigeon... »

Le cœur bat un peu plus vite. On se sent vivre délicieusement.

« Vole ! »

Nous avons tous sauté, en braillant comme des Sioux. Une grêle de balles nous récompense. Et cinq gourdins, par-dessus le parapet, mènent une danse triomphale.

« Ouste ! On n'est pas là pour s'amuser. »

Hirsch se lance dans une course folle à travers le dédale des boyaux. Nous le suivons, en farandole de bossus. Une autre place d'armes.

« Halte !... Pigeon... vole ! »

Les balles ont crépité encore, trop tard.

Et Hirsch se précipite, nous entraîne d'un bout du secteur à l'autre ; et d'instant en instant nous bondissons, tantôt épars, tantôt groupés, mais chaque fois poussant les mêmes clameurs inhu-

maines, et chaque fois salués, à contre-temps, d'une salve frénétique de mausers.

A la sortie du boyau 5, le vieux lieutenant Muller nous attendait. Il s'est fâché rouge :

« Hirsch, sale gosse, petite brute, je vais te botter le derrière... Enfin quoi ! Un képi dépasse pendant que vous cavalez ; un ici, un autre plus loin... Les Boches vous pistent du bout de leur flingue ; et qui est-ce qui se fait moucher ? »

Davril a saisi une main de Muller, Noiret l'autre main ; notre farandole l'a roulé avec elle ; Hirsch a commandé :

« Saute, Muller ! »

Et Muller a sauté.

Et puis il a pris une couverture, l'a drapée autour d'un fusil, a coiffé le tout d'un képi ; et lentement, avec une dignité solennelle, il s'est mis à marcher en portant devant lui, comme une bannière de confrérie, cet épouvantail à moineaux.

Le képi dépassait un peu, oscillait doucement au rythme de la marche. Une première balle en a coupé la visière ; une seconde en a arraché un morceau de drap rouge ; une troisième l'a fait tomber. Alors Muller a brandi très haut la couverture flasque, et nous avons ri le plus fort que nous avons pu, pour être bien sûrs que les Boches entendraient.

Nous sommes redescendus aux cagnas sous le fracas d'un marmitage. Nous trottions dans les

boyaux sans nous baisser aux tournants. Et nous disions à tort et à travers, pour rien, pour le plaisir de faire se retourner les camarades :

« Attention, le piton !

— Attention, les sapins !...

— Ils te visent... Ils t'enfilent... En avant, à la baïonnette ! »

Nous étions rouges, excités, la poitrine chaude de courage et d'ardeur belliqueuse. Il nous venait, à tous, le mépris de ce piton bonasse et mou, de ces sapins lointains, de ces marmites prétentieuses qui gonflaient leur fracas pour nous épouvanter.

Lorsque nous sommes arrivés aux gourbis, un attroupement, au bout du village, a tout de suite frappé nos yeux. Nous sommes allés voir : c'était un 150 qui venait d'éclater derrière un toit, bouleversant l'abri, ensevelissant un homme.

L'homme vivait. Arcbouté au sol des genoux et des coudes, il soutenait sans fléchir le poids énorme de rondins et de terre. Il nous a regardés, lorsque nous sommes arrivés ; et il a dit à Hirsch, en souriant :

« Y en a pas loin d'trois quintaux, peut-être. »

Des travailleurs s'acharnaient, déblayaient avec fièvre.

« Ça va ; ça va », disait l'homme.

On distinguait mieux son visage barbu, au front étroit, au nez de bouc. Son corps se révélait peu à

peu, ses bras enracinés comme des arbres, ses cuisses aplaties, plaquées par la charge contre ses jarrets, et le cintre formidable de son échine.

Il n'a pas attendu qu'on l'ait complètement dégagé. Il s'est dressé tout à coup, secouant les derniers rondins, dans un éboulement de pierrailles et de mottes. Il chancelait un peu. D'écarlate qu'il était, il est devenu très pâle. Puis il a avalé une large gorgée d'air, s'est passé la main sur le front ; et il a dit :

« Des gars comme nous, les Boches, on les emmerde. »

A la nuit, des « huiles » sont venues visiter le secteur. La vallée s'engourdissait dans une moiteur brumeuse, dans un silence épais et froid. Il y avait là le colonel commandant la brigade, deux officiers d'ordonnance, d'autres ombres anonymes, et le capitaine Périgois, adjoint à notre chef de corps. Le capitaine Prêtre a salué le groupe.

« C'est la compagnie de réserve, n'est-ce pas ?

— Oui, mon général.

— Pas d'incidents ?

— Non, mon général.

— En effet ; en effet... Le secteur est très calme.

— Oui, mon général. »

Derrière mon dos, Porchon rognonnait avec bonne humeur :

« Toujours pareil. Comme un fait exprès... Plus un coup de flingue, même à gauche, dans le bois ; on ne verra pas une fusée ; on n'aura pas la quotidienne ration d'obus... Ma parole, c'est une trahison !

— Vise le capitaine Périgois », lui ai-je répondu.

Nous avons admiré cordialement une silhouette velue, peaussue, matelassée, que surmontait un bonnet pointu.

« N'est-ce pas que j'air l'air d'un lapon ? » nous a dit, toup à coup, le capitaine Périgois.

Il nous avait entendus rire ; et, brave homme, il a expliqué :

« Ça n'est peut-être pas très, très joli ; mais c'est réellement confortable. »

Toute la reconnaissance a grimpé plus haut. La nuit restait inerte, et comme bouchée.

« Il va dégeler demain, ai-je dit. Un jour trop tard : nos maîtres s'en iront sans même se crotter les chevilles. »

Debout sur le talus, entre deux quetschiers, nous suivions des yeux la petite troupe sombre. Nous n'entendions rien que son piétinement grêle, et aussi, près de nous, au fond d'une guitoune, la voix étouffée d'un homme qui chantait.

« Attends un peu ! a dit Porchon. La prochaine fois qu'on nous défend de tirer en ligne, je com-

mande un feu à répétition, et je suis bien sûr de descendre un général boche. »

* * *

Le lendemain, c'est Mont-sous-les-Côtes. Il dégèle. Le capitaine Prêtre, qui a la phobie des routes, nous a fait passer à travers champs, au pied du Montgirmont et des Hures. On s'enlize dans des terres lourdes, qui nous chaussent, jusqu'aux jarrets, de bottes gluantes. On arrive fourbus, les oreilles et le nez gelés, les joues picotées par la sueur. Le bas du village est un lac où l'on patauge, parmi les fourragères, les voitures de compagnie et les croupes de chevaux.

Chez les Aubry, tout le monde dort. La maison nous apparaît, muette et les volets joints, dans le petit jour fumeux. Nous y entrons comme si nous la prenions d'assaut, tapant du talon sur les dalles du corridor, et claironnant la diane à pleine voix.

Le garde a déjà sauté du lit et passé son pantalon. Mme Aubry, de sous les couvertures, sort une main pâle qu'elle nous tend.

« Oh ! méon Dieu ! » chantonne-t-elle.

Et dans la chambre voisine, dans notre chambre, derrière la porte, on entend Mlle Thérèse qui s'habille.

Ce sont nos trois jours, les trois jours qui nous

sont dus : la grande table, la lampe, et nos places retrouvées.

Et chacun se retrouve soi-même. Le capitaine Secousse promène son cafard au gré de ses longues jambes : la vieille Farcy, notre ancienne mégère, l'a mis coucher dans le fournil, sous un grenier ; « et les hommes lui pissent sur la tête ». Quelquefois le capitaine Secousse sourit, d'un sourire gai, charmant, qui semble une espèce de miracle. Et pourtant ce sourire est lui-même ; et lorsqu'on l'a vu, et qu'on revoit ce dos qui se voûte, ces yeux gris embués de tristesse, on comprend la guerre *autrement* ; on la hait, peut-être, davantage.

Le capitaine Prêtre feint d'oublier l'heure des repas. Il arrive en coup de vent, le front raviné de soucis, et s'excuse vite, l'air d'un homme qui porte dans son crâne les destinées d'un peuple. Un aumônier l'accompagne, sec, grisonnant et barbu.

Davril, chaque tantôt, retourne à Verdun.

Et nos trois jours ne nous trahissent point.

Malgré le ciel éteint ; malgré la boue ; malgré la cave voûtée où j'ai vu surgir, un soir que des 105 égarés tombaient sur la Woëvre, le visage terrifié de la vieille Gueusquin ; malgré l'effroyable « mousseux » que nous avons bu à la victoire de nos frères russes ; malgré l'apparition, à la clarté calme de notre lampe, d'un camarade blessé qui revenait se battre, avec sa joue crevée d'une cicatrice ; mal-

gré les trois jours qu'ils sont, monotones, et pauvres, et si brefs, ils sont pourtant bien *nos* trois jours, les jours de Mont, la halte où l'on repose, la grange chaude, le lit près de la porte vitrée, et la bougie qui brûle, à l'angle de la haute commode, dans un chandelier très lourd.

Et puis l'on s'en va, une nuit qu'il pleut. Les courroies du harnais retombent aux ornières de nos corps. C'est une pluie longue et molle, qui frôle comme des ténèbres.

On marche longtemps. On passe les Trois-Jurés, la masure du cantonnier, la Calonne droite, le carrefour. On marche encore. Les ténèbres s'effilochent; la pluie qu'on voit cingle plus fort.

Et dans un marécage, à la lisière des bois, une troupe d'hommes fangeux, collés à la glèbe, offre à l'aube diluvienne du quatrième jour la résignation blême de ses cent visages.

CHAPITRE IV

UTILE DULCI

29 novembre–5 décembre

Ces bois s'appellent les *Taillis de Sauls*. Nous avons découvert cela par hasard, à la lueur d'une chandelle, sur nos cartes d'état-major. Mais dès qu'il a fait clair, nous avons reconnu la lande aux sapins rabougris, la route Mouilly-les Eparges et la côte de Senoux.

La lande que traversait une nuit, sur son haut cheval au trot silencieux, l'artilleur-fantôme à la recherche des brancardiers ; la côte de Senoux, par-dessus laquelle se balançaient les deux saucisses ; le bois où fumaient les feux des cuistots du 6–7 ; la route où nous battions la semelle, un aigre lendemain de bataille, voici déjà deux mois passés.

Deux mois... Quand bien même moins ! Ne savons-nous pas depuis toujours, rôdant aux bornes de notre univers, à quelles places nous reviendrons buter ?

« Dites donc ! » appelle le capitaine Prêtre.

Debout au seuil de l'abri, où tinte le pic de Martin, c'est bien moi qu'il regarde ; c'est à moi qu'il fait signe, et sourit avec aménité.

« Qu'est-ce que ça vous dirait d'aller faire un tour à Sommedieue ? »

J'essaie de comprendre. Sommedieue ?... C'est très loin, Sommedieue. Il faut d'abord remonter la Calonne, vers le nord-ouest et Verdun. Plus loin que les Trois-Jurés ? Oui, plus loin ; jusqu'à la route d'Haudiomont. Et puis tourner à gauche, par une route inconnue qui s'enfonce dans la forêt, vers la Meuse là-bas, vers l'arrière.

« Ce que ça me dirait d'aller à Sommedieue ?

— Eh ! bien oui, quoi !

— Mais... quand cela ?

— Décidément, s'étonne Prêtre, vous n'y êtes pas, mon pauvre ami ! Maintenant, tout de suite, à la seconde !... Au revoir, n'est-ce pas ? Et à ce soir, avant la nuit. »

Mes jambes ont compris avant moi. Il y a longtemps qu'elles trottent dans le layon lorsque je « réalise » enfin. Je vais à Sommedieue, tout seul, libre de mes pas et de mon temps, jusqu'à la nuit : cela fait sept heures de liberté.

Brusques, brillants et chauds, des souvenirs flambent en moi.

Le 30 septembre, nous étions dans le vallon

d'Amblonville. Presle, en courant, a descendu la colline : on m'appelait au bureau de l'officier-payeur, à Rupt, où je devais me rendre « isolément ». Et j'ai flâné sur la route, promeneur tranquille, promeneur délivré des hommes, heureux du ciel très bleu, du soleil sans ardeur, de la huppe goguenarde qui coiffait de travers, et sans tomber jamais, les alouettes voletantes sous mes pas...

Quelques jours plus tard, le 2 octobre, j'étais détaché à Mouilly, comme major de cantonnement ; « détaché », libre encore et pour la seconde fois. Entre toutes les maisons du village, toutes les maisons des villages meusiens où restent encloses des heures de ma vie, je me rappelle cette maison-là, pareille à toutes par la hotte immense de sa cheminée, par la pompe au-dessus de l'évier, par le drap sordide qui bouchait la fenêtre, et que poussait du dehors, avec une massive et molle lourdeur, la pulsation profonde du canon ; pareille à toutes, et pourtant la seule... Pannechon, le long tube de fer aux lèvres, les joues gonflées jusqu'au crâne, soufflait sur les bourrées craquetantes ; Viollet, à la pointe d'un couteau, retirait des cendres des oignons qui fumaient ; j'écrivais, assis devant la table ronde, parmi les choses baignées de crépuscule ; et ma pipe, ce soir-là, avait une saveur pénétrante et douce, une étrange saveur qui m'émouvait, comme la présence d'un ami...

Une autre fois, la dernière, j'ai revu la maison de Mouilly. Un obus tombé devant elle avait arraché un morceau de route, et criblé le mur de blessures blanches. Il y avait deux chevaux dans la grange et, dans la salle, deux chasseurs. L'un des chasseurs est parti, porteur d'un pli pour la Calonne : j'ai bavardé longtemps, avec l'autre qui restait. Et cette homme, d'une voix très simple, m'a conté d'étonnantes choses. Ses houseaux brillaient ; il avait des joues vermeilles rasées de près, un calot de drap fin posé sur ses cheveux blonds. Il me parlait d'une « ville » mystérieuse qu'il avait quittée le matin, qu'il allait retrouver le soir, avec son bureau de tabac, ses débits, ses épiceries, ses deux coiffeurs, et les mille civils qui l'habitaient.

Sommedieue...

Le layon, brusquement, bute contre la Calonne. Je patauge dans les ornières pleines d'eau et, d'un saut, conquiers la chaussée.

C'est une journée de lumière grise et pâle. L'air vif fouette les muscles et accélère la marche. Je dépasse le peloton de Verdun : et c'est une chaîne qui tombe ; la cabane des Trois-Jurés : et les derniers maillons éclatent, s'éparpillent.

Au bord de la route s'entrevoient des tubes de 155, obliques et noirs à travers les branches, des mortiers ventrus affalés au ras des feuilles mortes ;

plus loin des tentes, de grandes tentes monumentales, à double paroi de toile. Une tiédeur rayonne d'elles, sensible, une tiédeur égale et comme domestique. Mais, fort de toute cette journée promise, j'ai presque pitié des soldats épars autour des tentes, et qui fument leur pipe avec l'air d'être chez eux, ou lisent leur journal, ou font leur toilette du matin : je les abandonne entre le front et moi. Je vais à Sommedieue.

Une voiture m'a rattrapé, galopante, m'a cueilli au passage sans presque s'arrêter, tout de suite relancée en pleine vitesse, dans un fracas de ferrailles, de sabots et de roues. A l'attelage, deux carcans noirs ; dans la voiture, deux conducteurs, l'un debout, l'autre assis. Nous causons :

« Encore combien, d'ici la ville ?

— Cinq kilomètres à peu près.

— Vous allez prendre un chargement là-bas ?

— Au contraire. On va laisser ça qu'on emporte.

— Ça quoi ? »

Le fond de la voiture est vide ; il n'y a, sur le plancher nu, que quelques brins de paille et des miettes de boue sèche.

« Ça, mon lieutenant », répète l'homme qui est assis.

Entre ses jambes écartées, il me montre son siège du bout du doigt, une cantine presque neuve, en-

core brillante de vernis. Une voiture, deux chevaux, deux conducteurs : mais la cantine « fait fonctions » de général.

C'est une belle route, qui tourne largement, au-dessus d'un ravin boisé. Une pancarte blanche, clouée au tronc d'un hêtre, me jette aux yeux, tout à coup, sa déconcertante sollicitude :

DANGER DE MORT

EXERCICES... TIR...

Je n'ai pas pu tout déchiffrer : le changement d'air, trop brusque, me suffoque. Et presque aussitôt la route sort des bois, longe un bout de pré qu'oblitère une piste ronde, franchit un gros ruisseau bouillonnant et clair près d'un jardin clos de murs, et s'engouffre dans une rue bordée de près par des maisons, avec de vrais trottoirs, des bornes-fontaines de loin en loin, et des seuils vierges de fumier.

J'ai sauté de voiture et dit adieu aux conducteurs. Sous mes semelles gicle une boue liquide et glacée, toute pareille à celle de Mont. Il n'y a personne dans la rue, qu'un infirmier à figure maigre et jaune, marchant vers moi d'une allure pressée. Il tourne soudain dans une autre rue ; et je suis cet homme qui sait où il va.

Nous ne sommes plus seuls. Des artilleurs émergent

des corridors, débouchent des rues voisines, s'abordent et vont de compagnie, là-même où je vais, sans savoir. Nous grimpons un escalier de pierre, poussons une porte d'un geste familier, et disons, en entrant :

« Salut ! »

Tout autour de l'échoppe ils sont assis, bien sages, attendant leur tour. Les murs sont nus, la pièce obscure. Toute la lumière qui est là coule de la porte vitrée, frôlant une glace ternie qui n'en reflète rien. Et devant cette glace, un vieillard gras, chaussé de savates, calamistre un éphèbe blond, déjà rasé, déjà poudré, trop poudré, les joues d'un blanc violâtre et malsain.

« Et avec ça ? » demande le vieillard.

Une voix répond, venant d'un coin sombre :

« Un massage facial pour finir, et Mademoiselle aura seize ans. »

L'éphèbe hausse les épaules, dédaigneux :

« Un coup de brosse ici, dit-il au coiffeur. La grande mèche décolle toujours. »

Mais une autre voix grogne, pâteuse et violente :

« Ah ! non, dis, passe la main ! La jambe me fait mal, depuis l'temps qu'i' m'la tient, c'te gonzesse ! »

Cette fois le jeune homme blond rougit, sous sa couche de plâtre :

« Qu'est-ce que vous dites ?... Qu'est-ce que vous avez dit ? »

Une chaise râcle le plancher, qui gémit sous un pas lourd. La pénombre bouge, s'entr'ouvre, et soudain laisse surgir un colosse à moitié dévêtu, en corps de chemise, le cou nu, les bras nus, les yeux troubles et la bouche frémissante :

« J'dis... Et j' dis... bégaye-t-il. Tu vas calter, t'entends bien ! »

L'autre se cabre, raidi sous les plis flasques du peignoir :

« Assez ! n'est-ce pas... Et prenez garde à vos paroles... Je suis gradé, entendez-vous ! Maréchal-des-logis... »

Le grand corps oscille tout entier. D'un geste tâtonnant, qui veut railler, le canonnier lève à son front une énorme patte velue :

« E...excusez, mon...on général. Je n'savais pas. Y a pas d'offense... »

Et soudain, magnanime :

« Donne ta pogne, va ; sans rancune. »

Il titube, la main offerte, avec un ricanement suave.

« Serre la moi, va, on est des frères... Ben vas-y, quoi ! j'suis un honnête homme... Tu veux pas ?... Pourquoi qu'tu veux pas ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Que j'suis noir ? Que j'fusille les mouches à vingt pas ?... Ah ! m'excite pas, tu sais ! M'excite pas, j'te dis, mar'chal-logis ! »

Il a fait deux pas en arrière, soufflant avec bruit, cherchant quelque chose de ses yeux égarés. Et

tout à coup il plonge dans l'ombre, empoigne une chaise par le dossier, la brandit au-dessus de sa tête, d'un seul bras terrible :

« Gare là-dedans ! »

Tous se précipitent, l'entourent, le désarment.

« Laissez donc... Un homme saoul », murmure le logis.

Il dépouille son peignoir et compte de la monnaie, avec des doigts qui tremblent. Derrière un rempart de corps pressés, la voix de l'artilleur larmoie, douce et désespérée :

« I' m'a méprisé, méprisé ! Qu'est-ce que j'lui ai fait ? Qu'est-ce que j'ai jamais fait à personne ? On peut s'renseigner à mon patelin : Corrombles, dans la Côte-d'Or... Ils m'ont d'mandé aux élections, pour leur liste du Conseil. Si j'en suis pas, c'est qu' j'ai pas voulu...

— Mais oui ! Mais oui ! » font les autres, conciliants.

Le sous-officier se coiffe avec une lenteur affectée, lisse ses cheveux sous le bord du képi, semble hésiter :

« Il a d'la veine que je n'sois pas vache, confie-t-il au patron.

— Ah ! soupire le vieil homme, dire que tous les matins c'est pareil ! Il faut qu'il m'en arrive au moins un dans cet état... Ça ne devrait pourtant pas être permis, de tomber ivre avant midi. »

Et j'ai perdu dans la boutique morose, aux murs suants d'humidité, presque toute la matinée. Sans joie, j'ai laissé tripoter mes joues par des doigts plus tièdes et poisseux que les doigts-mêmes de Lardin. J'ai appris que le Pierre Bailleul était un pas grand'chose, un voleur qui vendait « les yeux de la tête une piquette dont un goujon meusien ne voudrait pas », un bandit qui se moquait des ordres de l'autorité militaire ; « on savait bien pourquoi, d'ailleurs ; on n'avait qu'à le demander à certaines personnes de sa famille ». J'ai appris aussi que Sommedieue était sous les canons allemands, que des patrouilles de z'uhlans étaient venues jusque-là en septembre, *ou si près que c'était tout comme ;* et encore qu'on devait enterrer, le matin-même, la femme et les deux gosses d'un espion de M... « C'est un seul obus qui les a tués, dans leur maison. L'homme va être jugé, et probablement fusillé : toute une famille française qui disparaît bien tristement ».

Lorsque je suis sorti, il bruinait. J'ai regagné la rue principale, et marché droit devant moi. A ma gauche, les maisons semblaient glisser à reculons, doucement, au long d'une pente molle et fumeuse de brouillard. De l'autre côté elles surplombaient la chaussée, juchées sur un terre-plein maçonné, dont les pierres verdies suintaient. C'est par là que l'église m'est apparue tout à coup, au faîte d'une place bos-

sue où ne passait personne ; une église nulle, trop neuve encore, sans passé, sans caractère, indifférente... Un peu plus loin, devant une porte à croix rouge, un groupe de docteurs bavardait, avec des rires. La bruine s'effaçait ; il traînait dans l'air une espèce de clarté vague, qui ressemblait à du soleil. Comme je passais, un des docteurs a dit :

« Le type du 106 n'ira pas à ce soir. Il ne braille presque plus : on le trouvera claqué en revenant de la popote. »

Et puis il s'est dressé tout à coup, a murmuré quelque chose en heurtant du coude un camarade ; et tous ces hommes se sont retournés, d'un même mouvement. J'ai suivi leur regard, et j'ai vu, à une dizaine de pas, une femme qui traversait la rue. Elle était brune et mince, vêtue d'un peignoir rose qu'elle troussait jusqu'à ses genoux, à cause de la boue sans doute. Elle allait doucement, d'une allure minaudière et précautionneuse, chaussée de sabots pour rire qui lâchaient ses talons à chaque pas. Elle tenait ses yeux baissés, ne montrant que son fin profil dédaigneux et fardé, sa bouche saignante, ses cils pleins d'ombre. Mais elle serrait très fort sur ses hanches l'étoffe de son peignoir, la plaquait contre sa chair mouvante, qu'on voyait vivre, qu'on voyait et touchait, chaude, souple et jeune, et qu'elle livrait toute, en passant, à cette troupe d'hommes qui était là.

Elle disparut sous le cintre d'une porte. Au bout d'un long instant un des docteurs parla ; et seulement lorsque j'entendis sa voix, j'éprouvai la force du silence qui venait de peser sur nous.

« Ah ! la la ! disait-il. Ça n'est pas la peine de tant installer lorsqu'on couche avec tout le... e ! Qu'est-ce qu'on attend pour la foutre en carte, celle-là ! »

Il respirait largement, soulagé. C'était un homme d'une quarantaine d'années, voûté, qui avait une longue figure triste : il regardait toujours la porte par où la femme avait disparu ; ses yeux brillaient encore d'un éclat sec et cruel, qui tardait à s'éteindre.

« Il paraît, reprit-il, que le type du moment est un logis artificier, un souteneur de la Goutte d'Or, tout rasé, avec une bobine de tapette... On devrait surveiller ça, nom de Dieu ! »

Les toubibs s'en sont allés, sous la pluie qui recommençait à tomber. J'ai continué de marcher droit devant moi, traînant mes semelles dans les flaques de boue. Je regrettais d'avoir si peu regardé, tout à l'heure, le sous-officier glabre, aux joues blanchies de poudre ; j'aurais voulu le revoir ; j'avais l'absurde conviction que « le type du moment » dont parlait le major, c'était lui. Il avait raison, le major : on devrait surveiller ça... Doucement je suis passé devant la porte qu'elle avait

refermée : il m'a semblé que rôdaient alentour les haillons d'un parfum banal, attristant comme une voix soumise, une pauvre voix près d'une caserne, un dimanche soir...

Dans une grande salle d'auberge, déserte et froide, j'ai accueilli d'une âme désabusée la vieille qui venait me servir. Une âme citadine ; une âme pimbêche ; une âme à claques. Il y avait, entre les dents de ma fourchette, des traces de jaune d'œuf : j'ai rappelé la vieille, pour lui demander une fourchette propre.

J'étais tout seul, parmi les tables à toile cirée acajou. Derrière la fenêtre, des ombres passaient parfois, sans couleur, sans forme, et silencieuses. Un vacarme de friture venait de la cuisine, couvrait tous les bruits de la rue, les heurts des pas sur le trottoir : la fenêtre à rideaux salis s'ouvrait sur une brume pâle, où glissaient, fugitives, des espèces de fumées. J'étais tout seul, devant mon assiette où se desséchait une saucisse brûlée, parmi des haricots plus larges que des fèves ; je les portais à ma bouche, un à un ; ils me bouchaient la gorge à tour de rôle, et je les avalais avec un désespoir courageux.

Enfin la porte de la rue a tourné sur elle-même. La friture, moins rageuse, ne crépitait plus que par sursauts ; j'entendais, près du seuil, un râclement de semelles qu'on décrotte : un sapeur à longue tunique est entré dans la salle.

C'était un très jeune homme, aux joues rondes et colorées, un duvet noir, tout neuf, sur la lèvre. Il s'est assis à une table voisine de la mienne, et la vieille servante a posé devant lui une autre saucisse brûlée, parmi de larges haricots.

Dans la grande salle de l'*Hôtel des Voyageurs,* nous étions deux, qui déjeûnions. Le sapeur, à la dérobée, me regardait ; et je regardais le sapeur. Il avait, brodé sur sa manche, un ballon rouge dont la soie brillait.

Il n'a pas pu y tenir : il m'a parlé de son ballon, l'autre ballon, le vrai, celui dont je devais avoir vu la piste ronde en arrivant au bourg, contre le mur du « château », dans un bout de pré triangulaire. « Fichue place, d'ailleurs ! Infestée de souris qui rongeaient les cordages, devant lesquelles, pour la seconde fois, il allait falloir déménager !... Et quel tintouin, ces déménagements ! Sans compter que les souris suivraient peut-être, comme elles avaient déjà fait... Pas un filon, d'être aérostier ! Ah ! non, par exemple ! »

J'écoutais le sapeur, qui me parlait de sa guerre. Il était à quelques pas de moi, rose et gentil dans sa longue tunique, avec ce ballon de soie éclatante brodé sur la manche sombre. Sa voix avait une sonorité fraîche, et qui pourtant, peu à peu, me semblait se voiler. Je ne m'ennuyais plus, sans conscience de l'heure, ni du temps qui passait, ni

de moi-même qui étais là. De très haut, de très loin, je voyais une salle d'auberge où déjeûnait un aérostier. Et les tables alignées, les chaises, le convive, tout cela m'apparaissait avec une netteté rigoureuse, mais diminué, mais tout petit, comme au bout d'une longue vue retournée.

J'ai pensé à Porchon, tout à coup. Il était debout près de moi, barbu, réel, avec sa taille d'homme d'ordinaire.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » me disait-il.

Et je lui montrais la salle d'auberge, avec une satisfaction presque fière, souriant par avance du plaisir que j'allais lui donner, à dévoiler pour lui cet étonnant spectacle.

Mais il me répondait : « Laisse donc ; ça n'est qu'un bonhomme qui déjeûne. » Et il ajoutait aussitôt : « Viens dehors ; on va retourner aux gourbis. »

Et je sortais ; je recommençais ma promenade sans but. Je retraversais la place, suivais la rue aux bornes-fontaines, et me retrouvais bientôt devant la Dieue bouillonnante, la longue route vide devant moi. Alors seulement je m'apercevais que cette route était celle-là même par où j'étais venu le matin, par où j'étais entré, quelques heures plus tôt, dans Sommedieue.

Ma montre marquait deux heures. Le ciel, devant moi, s'éclairait d'une grande déchirure pâle ;

la lumière baignait le sous-bois, glissait entre les fûts des hêtres, ranimait à leurs pieds de chaudes rousseurs d'automne. Je continuais d'avancer, libre de mon plaisir, encore, et des minutes prochaines.

Il n'y avait personne sur la route. J'ai marché longtemps sans penser à rien, n'éprouvant rien que la joie de marcher parmi la foule claire des arbres, en respirant à pleine poitrine. Et voici qu'à un tournant, très loin, une troupe d'hommes apparut, s'allongea, ondula à ma rencontre. Son allure était lasse, presque accablée : ce devait être une troupe de vieux territoriaux, une compagnie de travailleurs qui rentrait au cantonnement, une fois achevée la besogne du jour.

J'approchais, étonné de ne point reconnaître les silhouettes frustes et dures, le profil des outils jetés sur les épaules. Les corps de ces hommes m'apparaissaient fluets, sans vigueur, à peine virils. Et quand je fus plus près encore, et que je pus distinguer les traits de leurs visages, je m'aperçus que c'étaient des visages d'enfants, des visages de chairs rondes, mais lasses, mais meurtries, et comme souillées d'excessive fatigue. Un officier marchait à leur tête. Il me reconnut, et s'exclama :

« Non ?... Toi ici !... Tu as déserté, ou quoi ? »

C'était le grand Sève, de la 1re. Arrêté, les bras ouverts, il maintenait derrière lui le troupeau

fourbu dont les rangs refluaient mollement, s'enchevêtraient, bourdonnante cohue, dans le bruit des chaussures traînées. Je lui demandai :

« Classe 14 ?

— Tu vois », me dit-il.

Et plus bas, avec une moue :

« C'est plein de bonne volonté ; ça veut bien faire... Mais ça ne tient pas ; ça se vanne tout de suite ; ça vous file dans les mains avant d'avoir existé... Trop jeunes ; réellement trop. »

Et c'était vrai qu'ils avaient l'air jeunes, presque tous, tellement qu'une surprise grandissante me tenait immobile au bord de la chaussée, tandis qu'ils défilaient, derrière le grand Sève. Leurs capotes trop larges glissaient à leurs épaules ; le sac haut monté leur écrasait la nuque : ils tendaient le cou et regardaient la route fixement, les uns pâles et les yeux creux, d'autres trop rouges, et de grosses gouttes de sueur aux tempes malgré la froidure que le soir avivait.

Quelques sous-officiers marchaient au flanc de la colonne. Et de ceux-là je reconnaissais les visages hâlés, les pommettes sèches, l'allure tranquille et longue. Ceux-là se ressemblaient entre eux ; je les avais quittés le matin ; j'allais les retrouver tout à l'heure. Depuis des mois, ils étaient les seuls hommes avec qui j'eusse vécu, hommes de toutes races et de toutes provinces, chacun soi-même à travers tous

les autres, mais guerriers aussi sous leur uniformes corrodés, aux plaques d'usure toutes pareilles, sous le harnais de cuirs ternes, sous la visière lasse des képis, — guerriers fraternels par l'habitude de souffrir et d'être forts dans leur chair, par quelque chose de courageux et de résigné, qui les « incorporait » mieux encore, et plus profondément, que la misère de leur vêture.

Tandis que les autres ! Tous ces jeunes qui passaient, rang par rang, à n'en plus finir ! Calicots, comptables, maraîchers des banlieues, vignerons champenois, ils étaient bruns ou blonds comme on l'était naguère, laids quelques-uns, d'autres sales, d'autres restés jolis et se souvenant de l'être. Quatre par quatre, ils se suivaient, apparus brusquement, et disparus. J'aurais voulu tourner la tête, les mêler tous en un regard, les voir soldats *comme cela devait être*, et secouer ainsi le douloureux, l'intolérable malaise qui me tenait cloué sur le bord de cette route, m'obligeait à les voir les uns après les autres, à les compter malgré moi, quatre, et puis quatre, et puis quatre... jusqu'à quand ?

Voici qu'ils étaient là, de partout arrachés, mis en tas. On retrouvait sur eux, encore, des lambeaux de ce qu'était leur vie. « Mais nous ? me disais-je. Mais nous ? »... Ah ! nous, ce n'était pas la même chose Le 2 août, le délire énorme, la

rafale de folie tournoyant sur l'Europe entière, les trains hurlants, les mouchoirs frénétiques... en vérité, ce n'était pas la même chose.

Ceux-ci maintenant ; ceux-ci après nous, bientôt comme nous, perdus... Et c'étaient des nôtres qui étaient allés vers eux, pour les « instruire », pour les mieux prendre, pour les contaminer...

Je m'étais retourné d'un sursaut : là-bas, en tête de sa troupe et la dominant de sa longue taille, Sève allait, indifférent, en balançant les épaules. Et j'avais envie de courir vers lui, de le rappeler, de le tirer en arrière : « Reviens avec moi, Sève ; rentre avec moi... C'est mal, ce que tu fais là. »

Quatre ; et puis quatre... Ils défilaient toujours. Il devait y en avoir tout un bataillon. Derrière moi, au profond de la forêt, des coups de canon se boursouflaient lourdement : ils les entendaient de la tête aux pieds ; et je les entendais à cause d'eux.

C'était loin ; encore loin. Mais ne savaient-ils pas qu'ils en étaient à la dernière halte, qu'on ne les lâcherait plus puisqu'on les avait pris, qu'il allait falloir avancer vers cela qu'on entendait, achever la dernière étape, être arrivés ?

Et je me demandais avec un affreux serrement de cœur, en regardant cette foule harassée et titubante, ces reins ployés, ces fronts inclinés vers la terre, lesquels de ces enfants habillés en soldats

portaient déjà, ce soir, leur cadavre sur leur dos.

Un vertige m'empoigna tout à coup, devant la chaussée vide. L'interminable file avait passé : son piétinement s'éloignait, mourant. Je repartis d'une allure plus lente, les membres alourdis de tristesse. Le froid devenait humide; des loques de nuées grises s'étiraient d'ouest en est, sur un fond de ciel blanchâtre. Parfois deux branches s'entrechoquaient, avec un froissement bref. Je marchais sur l'accotement, dans l'herbe morte; et mes pas ne faisaient aucun bruit.

J'avais dit « pauvres gosses ! » Et maintenant je songeais à moi-même, à ma condamnation possible, à ma mort. « Regarde bien, et peut-être que tu verras ton cadavre... L'as-tu jamais essayé ? L'as-tu jamais osé? Ce soir, regarde; et ne triche pas, si tu en as le courage »... Je marchais ; un air âpre et bourru m'entrait au fond des poumons; sous mes semelles, des brindilles craquaient... Je haussai les épaules : « Imbécile ! Qu'est-ce que tu veux apprendre que tu ne saches déjà ? Laisse ce jeu de malade. Voici qu'il est plus de trois heures. »

Et je retrouvais la Calonne, les tentes des artilleurs, les longs tubes noirs des 155, les mortiers louches qui s'endormaient. Un à un se renouaient les maillons de la chaîne ; je leur tendais mes deux poignets, docilement.

Le peloton de Verdun, les guitounes respirantes,

une lueur de flamme au fond d'un trou ; et puis le layon, des appels sonores, les chocs d'une cognée au cœur d'un être, Porchon qui accourt... Et c'est fini.

*
* *

Il a plu hier, tout le jour. Cela a commencé un peu avant midi, pendant que Porchon était à Sommedieue. La pluie tombait avec une force abondante et tranquille, à grosses gouttes confondues qui ne heurtaient point le sol, et tout de suite s'épanchaient en flaques.

Au fond de l'abri, le sous-lieutenant Ponchel fabriquait une table, avec un tiroir de commode et quatre pieux équarris à la serpe. Pas un inconnu pour nous, ce Ponchel : sergent à la 6e, et sur le front depuis septembre, il venait d'être promu en même temps que l'adjudant Moline, et envoyé chez nous. Je l'avais trouvé à mon retour de Sommedieue, qui abattait un arbre à la lisière du bois. Grand, brun, haut sur jambes, un peu ventru, il m'avait dit bonsoir et tendu sa main, dont l'étreinte était sèche et robuste.

« Pas de pointes, disait-il ; pas de marteau... Alors on va tâcher de faire un assemblage, un bath assemblage en queue d'aronde. »

Et il crayonnait sur son tiroir et ses piquets, sortait de sa poche un couteau monstrueux, nous

en exhibait fièrement les outils innombrables, les lames, le poinçon, l'alêne, la vrille, le tournevis, l' « ouvre-singe » et les scies, deux scies aux dents affilées dont il choisissait la plus mince, la plus mordante, la mieux « en voix », et s'en escrimait aux angles de ses piquets, dans les recoins de son tiroir.

Jusqu'aux flammes des bougies, nous entendions chanter la scie de Ponchel. Lorsqu'elle se taisait, par hasard, l'immense ondée tissait au-dessus de nous son réseau frémissant; par la cheminée, deux ou trois grosses gouttes tombaient dans l'âtre, grésillaient sur les braises; et la scie de Ponchel recommençait à chanter.

Vers la nuit gonflée comme une eau noire, je montais, Viollet derrière moi. Blafarde, d'un seul bloc, la lueur de ma lampe électrique tombait sur notre toit de boue : des rigoles pressées glissaient sur la pente; elles semblaient clignoter, éblouies ; elles filaient d'une allure zigzagante et peureuse, se tordaient sous le poids du faisceau lumineux, et soudain, tête dardée comme celle d'un lézard, se réfugiaient au gouffre de la nuit. La pelle de Viollet les y atteignait, claquant à plat, d'une gifle énorme. Et du haut en bas elle lissait la pente de son large dos, y faisait briller un astre rond, poli et plein, qui voyageait à chaque mouvement de mon poignet.

« Là ! disait Viollet. Ça chassera bien la flotte

jusqu'à d'main... Et demain, si ça coule dedans, c'est les autres qui prendront, pas vrai? »

Les autres prendront, car la pluie tombe toujours. Depuis que nous avons quitté la lande, elle nous ruisselle sur les épaules. Au-dessous de nous, dans les fondrières du chemin qui dévale vers les Eparges, nous entendons rouler un torrent invisible. En bas, près des vergers, le bataillon fend de sa proue un lac ténébreux et sonore, où les chaussures battent comme des rames. De loin en loin, sous nos semelles, des pontons de planches tremblotent. Des écharpes de pluie se roulent à nos épaules, nous traînent sur le visage leur effleurement mol et froid.

« Broom ! tousse Porchon. Il y a aujourd'hui cent neuf ans, c'était la victoire d'Austerlitz... Tu sais, Austerlitz... le soleil... »

La boue clappe, plus épaisse, avec un bruit gluant. Derrière nous des chutes résonnent. Et soudain, pardessus les jurons haletés à mi-voix, un homme braille, pris d'un accès de colère folle :

« Assez ! Assez ! Assez ! J'en ai bouffé... Oh ! J'te vas leur... Attends un peu, les mecs du secteur ! A grands coups d'pied dans l'cul, j'te les sors des cagnas ! »

Enfin nous atteignons le talus des quetschiers, la ligne des abris, notre maison. Tout cela pue, d'une puanteur fermentée et moisie. A gauche du boyau,

sous l'auvent de la « cuisine », Figueras et Pannechon bousculent un cuistot attardé :

« Allez ! Allez ! Déballe ! »

L'autre se hâte d'autant moins, sort sa blague, et commence à bourrer sa pipe. A la lueur d'une bougie qui pend du toit, serrée dans la spirale d'un fil de fer, je l'aperçois, moustachu de jaune, sans lèvres et les yeux plats, comme écrasés d'un coup de pouce.

« T'es prévenu, grogne Figueras. J'installe mon matériel : si j'en trouve du tien qui m' gêne, tant pis pour toi, j'le balance à la rue.

— Bon ! fait l'autre. A qui qu'elle est, cette bougie-là ? »

Il la souffle ; et, dans l'ombre :

« Elle est à moi, cette bougie-là. »

A l'instant, c'est un tumulte de bagarre, une dégringolade de bouthéons et d'assiettes qui se brisent. Le capitaine Prêtre bondit :

« Eh bien ! Eh bien ! Qu'est-ce que c'est ? »

Il braque sa lampe, accroche au bout du rayon le visage du cuistot :

« D'où sort-il, cet homme-là ?... Voulez-vous bien me ficher le camp ! »

Pannechon et Figueras allument une autre bougie.

« A la rue ! A la rue ! » répètent-ils doucement.

Et pendant ce temps l'homme entasse dans un sac, pêle-mêle, des bouteilles vides et un traversin, des pommes de terre, une liasse de journaux, tout

un bric à brac innommable qu'il charge sur ses épaules, d'un élan.

Il s'en va ; il frôle le capitaine et bougonne :

« C'est malheureux ! Au vingtième siècle !

— Bougre ! dit Figueras. On n'était pas plus cochon au dix-neuvième.

— Pour sûr, dit Pannechon, qu'une truie n'y retrouverait pas ses enfants. »

Du bout du pied, tous les deux, ils poussent dehors des trognons de salade, des épluchures, des débris de viande, des os.

« Quel engrais ! dit Pannechon. Y aurait d'quoi fumer deux belles planches de fraisiers.

— Mes yeux en pleurent », dit Figueras.

Porcion, qui sort de notre abri, fait chorus :

« Impossible de rester là-dedans ! C'est à en tomber asphyxié. »

Et dans le petit jour qui commence à naître, des hommes se silhouettent vaguement, approchent et nous abordent :

« Mon capitaine, c'est la guitoune qu'est plein d'fumier. Y a pas moyen d'tenir ; faudrait d'la paille fraîche.

— V'nez voir, mon lieutenant ; v'nez voir comment qu'ils ont salopé la crèche, les bon'hommes du 1er bon. »

Un autre encore se précipite, indigné, bégayant :

« Oh! mon...on... mon capitaine ! C'est la

source... Une feuillée, mon capitaine... A même la source, les choléras! »

Nous ne croirions pas cela si nous ne le voyions nous-mêmes, de nos yeux. Le capitaine Prêtre en est pâle. Il répète plusieurs fois :

« Oh !... Oh !... »

Quelques hommes, avec des pelles, avec un vieux seau, essaient d'écoper ces ordures. Mais l'un d'eux s'arrête tout à coup, accroupi au-dessus de la source; il en considère les bords immondes, et se met à hocher la tête, tristement :

« Y a rien à faire... Elle est foutue. »

D'un bout à l'autre du talus, des porteurs chemi-nent deux à deux, l'un suivant l'autre. Entre eux, sur une claie, sur un fragment de porte, sur une planche, des monceaux de litière pourrie oscillent, dégouttants de purin.

« Moi, dit Richomme, j' fais pas tant d'manières : tel que j'ai trouvé mon trou, j' m'y coucherai. »

Ils sont quelques-uns du même avis, qui ricanent au passage des camarades :

« Sans blague, pour trois jours qu'on est là !... On s'en r'ssent pas pour nettoyer la crotte des autres.

— Tout le monde au travail, dit le capitaine Prê-tre. Direction, le gros tas là-bas... Allonsy, mes-sieurs. »

Planche par planche, nous avons dû sortir tout notre bat-flanc. Il recouvrait un cloaque d'eau noire,

un égoût monstrueux d'où s'exhale, à présent, une écœurante pestilence. Des germes baignaient là-dedans, d'un blanc souffreteux, tordus vers on ne sait quelle lumière. Les pieds nus, les bras nus, culottes et manches troussées haut, nous barbotons jusqu'à midi. Alors, sur une table faite d'un volet et de deux caisses, Figueras nous sert une salade de langouste, — rose frais et vert tendre; et nous écoutons Troubat le rouquin hurler à l'oreille de Timmer le sourd que la bourgeoise de Guillaume a son homme à la caille ; même qu'elle lui répète tous les soirs, lorsqu'ils montent se coucher : « Si t'as voulu jouer au c.., t'as gagné ».

« Une corvée de soixante hommes pour le génie, avec un officier. »

Je tourne et retourne entre mes doigts le bout de papier, sans signature, que me tend un sergent barbu, au béret enfoncé sur les yeux.

« Vous savez pourquoi, cette corvée ?

— Pour creuser un boyau entre votre secteur et celui du 132.

— Naturellement, le génie fournit aussi des travailleurs ?

— Pour mettre en chantier,oui mon lieutenant... Un de nos officiers doit aussi monter là-haut.

— Qui est-ce ?

— Le sous-lieutenant Noiret. »

Dehors, un clair de lune extraordinaire emplit le ciel et la vallée ; un clair de lune jaune, qui parsème la friche de flaques d'or pâle doucement luisantes, souligne d'une ombre dure chaque motte de boue, chaque pierre, chaque brin de paille. Par-delà les prés vaporeux, les Eparges, offrant à la clarté nocturne le flanc de toutes leurs ruines, semblent un village de songe qu'un prodige vient de faire réel. Au carrefour, devant le calvaire, l'essaim noir d'une corvée tourbillonne. Une à une, le dos bossué d'un fardeau, des ombres chinoises défilent sur le pont du Longeau.

Je trouve Noiret à mi-pente, près de la casemate du génie. Je lui montre, d'un coup de tête, les silhouettes de ses sapeurs, qui s'enlèvent durement, en plein ciel.

« C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Cette corvée...

— Hélas ! dit il.

— Mais voyons ! Voyons ! Il n'y a qu'à passer outre et rendre compte, après... On ne peut tout de même pas, au beau milieu du bled, par un clair de lune pareil, coller une demi-compagnie à cinquante pas des fusils boches ! »

Noiret se penche ; et, tout bas :

« Il faisait le même clair de lune lorsqu'on m'a remis le bout de papier. »

C'est pourquoi la corvée est montée, chaque homme armé d'un fusil ainsi que l'a prescrit l'ordre. Devant la porte de la casemate où brille, tout au fond, une lanterne, leur cohue piétine et bourdonne. Les outils passent de main en main, haut dressés, les pelles énormes plaquées sur le ciel, les pics le lacérant de leur bec dur.

« En avant... Par un ; et doucement. »

Le long des derniers gourbis, des tanières pauvres, abandonnées, effondrées, la longue file ahanne et patauge. Noiret la précède de quelques pas, accompagné du sergent barbu. Et soudain c'est bled, la dernière cagna qui disparaît, le bois des Eparges, à contre-lueur, qui gonfle vers nous sa masse énorme et sombre.

La pente s'assoupit, gagne vers l'avant, s'incurve en un léger vallonnement, puis remonte. Noiret court ; le sergent court. Ils ont l'air gigantesques, ainsi debout au milieu des champs nus, gesticulant sur le ciel pâle comme ces ombres que projettent, aux murs des gourbis, les flammes des chandelles.

Dix minutes encore. Le sergent et Noiret reviennent. Les hommes s'égaillent, en tirailleurs. On entend une voix qui chuchote :

« Deux pioches ; une pelle... Deux pioches ; une pelle... »

Et bientôt des froissements de fer mordent le sol.

Ils travaillent ; leur labeur inquiet bouge et murmure à travers le clair de lune. Devant eux, au bout du pré, une seule étoile les regarde, clignotante et molle.

Il y a eu comme un court aboi. On a vu s'abaisser les canons des mausers ; et les balles, tout de suite, ont fait gicler la boue.

Ils se ruent, se jettent à plat ventre, se remettent à courir, se heurtent et se poussent aux épaules.

« Les outils ! Ne laissez pas les outils !

— Des porteurs !... Y en a d' touchés. »

Un sapeur qui geint. Un autre qui répond à Noiret :

« Non, mon lieutenant ; pas grand'chose... C'est au pied ; leur tir était court... »

Nous redescendons, en troupe confuse. Sans s'indigner, avec une grande douceur, Touchemoulin constate :

« Fallait bien ça, faut croire, pour qu'on puisse s'en aller. »

Il s'appuie à mon épaule ; deux camarades le soutiennent sous les bras. Il pèse lourd, et de plus en plus.

« J'ai la jambe engourdie, répète-t-il... J'ai la jambe engourdie. »

Nous glissons sur la pente boueuse. Chacun à son tour, ils s'approchent pour soutenir Touchemoulin.

« Ça t'fait mal ?

— Pas trop.

— C'est dans la quille, tu vois, comme les aut'es du génie.

— Oui.

— T'as ton paquet d'pansement ?

— Oui. »

Le dernier talus. Entr'ouverte, la porte de notre abri nous appelle de sa tiède lumière. Le capitaine Prêtre et Porchon ont entendu. Ils se sont levés, anxieux.

« Eh bien ? Eh bien ? » demandent-ils.

Et Touchemoulin répond, souriant à la bougie, au fourneau rutilant, au dompteur bleu et aux lions de l'image :

« C'est rien du tout... C'est un blessé. »

Des matins de pluie ; des soirs de clair de lune. Dès l'aube, vers les lignes, on entend tousser les fusils de la 6e : un ordre venu de loin prescrit de brûler des cartouches, cinq par homme, « afin d'entretenir l'ardeur combative de la troupe ». Cela, pour l'instant, les amuse. Ils ont planté, le long de la tranchée, des pancartes où l'on peut lire : *Grand tir franco-boche. Direction Joffre. 25 centimes le carton*... Et leur imagination les transporte d'aise.

L'après-midi, dès que l'atmosphère allégée laisse

voir chaque pierre des Eparges, un canon boche nous claque dans le nez, aussi sec que les 75 du Montgirmont. Ses obus font fumer les gravats du village. On l'entend derrière le piton ; on l'entend vers le Col de Combres ; on l'entend assourdi, comme au fond d'une casemate enterrée ; on l'entend plus sec que jamais, à quelques pas, sur nos têtes. Il est partout à la fois, insaisissable, facétieux et gueulard.

« C'est une pièce qui se balade, nous a dit le vieux Muller. Elle est juste au bord de la contre-pente et se déplace latéralement, comme nous, ma foi, le jour du fameux *pigeon vole*... Elle fait « la mouche », la *mücke*. »

On ne l'écoute même plus. On regarde les fusées blanches qui raient le ciel à la queue des avions ; on frémit du désir, toujours déçu, de voir le flocon d'un shrapnell briser les ailes translucides ; on commente les coups comme au casse-pipes de la foire, avec des rires d'enfants cruels. La pluie se remet à tomber : des drains coupés bouillonnent au fond des abris. On en voit émerger des édredons rouges, des équipements, des boules de pain, et puis des hommes, enfin. Ils errent en quête d'un gîte, portant avec eux leur fortune, humbles et mal reçus, comme des réfugiés.

Mais le soir, dans la nuit lumineuse et jaune, les guitounes bien closes les acceptent tous. De loin

en loin, par une cheminée, s'envolent quelques flammèches d'or. Près de chez nous, on chante. Des ombres couchées bougent sur l'écran de la toile de tente ; la voix du chanteur, gringalette, lui reste dans la gorge ; il s'arrête, une seconde ; et soudain l'assistance, avec un enthousiasme unanime, entonne puissamment le refrain :

Quand j' vous dis que les homm's z'ont toutes les vei-nes !
Voui tou-tes les vei-nes nous les z'avons !

CHAPITRE V

DES « BON'HOMMES »

5-14 décembre.

Nous en rirons longtemps. Hier, Chapelle et Vauthier, chassés de leur abri par l'invasion sournoise des eaux, m'ont confié leur réveille-matin.

« Et vous savez, mon lieutenant : il marche. »

Nous venions d'être relevés ; les sections se rassemblaient en arrière des cagnas, plus dociles, moins bruyantes qu'à l'ordinaire. Sans doute avions-nous entendu le caquet de Compain ; mais Souesme l'avait fait taire d'un mot : « Assez, la Pipelette ! » Compain avait obéi ; nous n'entendions plus qu'un brouhaha tranquille, qui s'en allait mourant.

Et tout à coup, éclatante, frénétique, interminable, la sonnerie du réveille-matin s'est déclenchée, en rafale. Une stupeur d'abord ; mais Porchon s'est précipité vers moi, m'a jeté sur le dos une grosse couverture de laine, l'a roulée, bouchonnée au faîte de mon sac, là où j'avais accroché le réveil de

Vauthier... Il continuait à vibrer là-dessous, étouffé, bâillonné, perçant quand même et vigoureux. Il a fallu attendre qu'il ait fini : c'était un réveil boche, une riche camelote, qui tapait bien.

Comme nous atteignions les ruines de Mesnil, un marmitage dansait au piton. Quelques heures après nous, deux blessés du régiment sont arrivés à Mont.

« On n'est qu'nous deux, nous ont-ils dit ; et guère amochés. C'est pas beaucoup, pour tant d'gros noirs que les Boches nous ont balancés... Mais l'plus rigolo dans l'histoire, c'est qu'eux au-t'es, les Boches, ils ont dégusté autant qu'nous... En s'en allant, on l'a bien vu : les marmites serraient leur tranchée du piton, un peu plus près à chaque bordée; et tout d'un coup, bardadagne! Six en plein d'dans!... Quand on a vu ça, vieux, tu parles si on s'est marré! »

Comme eux les auditeurs « se marrent ». Seul Biloray, dit la Fouine, ne rit pas. Biloray hausse les épaules, fronce le museau et cligne d'un œil.

« Faut-il être pochetée! déplore-t-il. Alors quoi? Vous croyez qu'y avait foule dans la tranchée du piton, quante les chaudrons sont tombés d'dans?... Et un réglage, non? Vous vous doutez de c'que ça peut être, un réglage?... Moi, je m'en doute ; c'est l'commandant boche de l'artillerie divisionnaire qui me l'a dit. Il m'a dit comme ça : « Biloray « mon vieux, on n'sait jamais c'qui peut arriver.

« Une supposition, par exemple, que tes copains
« fassent la blague de nous attaquer ; on est en
« guerre, pas vrai ? et c'est dans les choses possibles...
« Une supposition, maintenant, qu'ils prennent pied
« dans nos lignes : ça c'est moins sûr ; mais comme
« j'ai dit, on n'sait jamais... Les voilà donc dans
« la tranchée allemande, tout chauds tout bouil-
« lants. Et alors quoi ? Tu n'penses tout d'même
« pas qu'on va les laisser s'y installer en peinards !
« Un, deux, trois, en batterie ! Partez, les gros !...
« Et alors quoi ? Où c'est-i' qu'on les logera, nos
« colis ? Où c'est-i', mon vieux La Fouine, si c'est
« pas dans la tranchée allemande ?... Au r'voir et
« merci. Va dire ça d'ma part à tes copains, au
« bout du quai. »

Biloray pirouette et s'en va, satisfait : son petit discours a porté. Leur joie précaire a succombé sans se défendre ; c'est une habitude qu'elle a.

Maussades sont leurs pauvres jours, que mutilent les corvées. La nuit, ils dorment ; le matin seulement, dans la bonne torpeur du réveil sous le foin, ils pourraient jouir du chaud, du rien faire, et du bruit de la pluie sur les tuiles de la grange. C'est alors qu'ils se lèvent, et s'en vont à la pluie. Ils s'en vont loin, vers les coupes de la forêt. Corvée de rondins : on leur écrase les épaules sous des troncs d'arbres gros comme la cuisse d'un homme. On leur a bien expliqué de quoi il s'agissait : cons-

truire dans les vergers du nord, le long des maisons, des abris de bombardement. Ils n'ont pas compris. Voilà des semaines qu'ils viennent à Mont ; et ils n'y ont pas vu éclater un obus, et ils retrouvent chaque fois les maisons sans blessures. « Alors quoi ? », comme dit Biloray... On s'est obstiné ; on leur a dit : « Vous êtes pourtant des hommes intelligents. C'est vrai que jusqu'ici les Boches ont épargné ce village ; ce n'est pas une raison pour qu'ils l'épargnent toujours. Et bientôt peut-être, demain, tout à l'heure, vous serez les premiers à ne pas regretter la peine que vous vous serez donnée ». Il n'ont rien répondu ; ils ont continué de penser : « Mais puisque jamais, jamais, si souvent que nous soyons venus à Mont, si longtemps que nous y soyons restés, nous n'y avons vu tomber même un 77 ! » Et ils ont laissé les troncs d'arbres au bord de la route. Et chaque jour, vers midi, on les a vus apparaître au faîte du chemin qui grimpe vers la forêt, cinq ou six pour porter une maigre perche, une branche morte, un fagot. Un fagot, du moins, ça brûle sous les marmites de la cuistance : leur matinée n'aura pas été toute perdue.

Quel reproche leur voudrais-je faire, moi qui me suis juré, ce soir, de garder mes pantoufles jusqu'à l'heure du coucher ? Au fond de la courette pavée, dans le cellier, je surveille le partage d'une pièce de vin, achetée à frais communs par la 6e et

nous. Etreints d'une émotion grave, ils regardent couler dans un seau de toile le jet rouge qui jaillit de la futaille en perce. Ils ne disent rien ; toute leur vie est dans leurs yeux. Lorsque le seau est presque plein, je m'approche : c'est le même seau qui sert de mesure ; à l'intérieur de la toile, il y a une marque violette. Lentement, vers cette marque, monte le vin écumeux. Il va l'atteindre ; il l'atteint. Sur mes épaules, je sens le poids farouche de leur attention.

« Stop ! »

Ma main a fiché, dans son trou, la mince cheville de bois ; le jet rouge s'est rétracté aux entrailles du tonneau. Ils se penchent davantage, examinent de tout près et, silencieux toujours, inclinent la tête en signe d'assentiment.

« Ah ! me dis-je. Si je n'étais pas là ! »... Si je n'étais pas là, ce serait la même chose. Mais puisque je suis là, et que j'ai gardé mes pantoufles, il faut bien que je me croie utile : moi aussi, en descendant de la forêt, j'apporte mon fagot de branches mortes.

*
* *

Mais quel colonel, entre ces officiers, surveillera le partage des andouilles, des jambonneaux et du boudin ? L'algarade fut chaude, et le vieux Muller, d'une maison à une autre, a promené longtemps la

fleur de son sourire, et ses paroles habiles à persuader. « Voyons, mon capitaine ! Pour une malheureuse langue de cochon ! » Il restait d'une correction parfaite ; mais une lueur frétillait, au fond de ses yeux bleus d'Alsacien.

Nous en sommes là. Des potins courent le bataillon, nous suivent au carrefour de Calonne, nous y attendent au fond des cagnas. Nous oublions que nous avons été soldats ensemble ; nous sommes une petite ville sans clocher.

Une laide petite ville, paresseuse et gloutonne ; une petite ville morne, sur quoi tombe la pluie. Châtelains du camp, nous avons retrouvé le formidable abri du capitaine Sautelet, son toit de hêtres saignants, sa litière mouillée, sa table de toilette et son pot de faïence à fleurs bleues. Comme l'autre fois, sous l'averse innombrable, la route-rivière a la chair de poule ; comme l'autre fois, contre les toiles de tente, les gouttières trépident à chocs mats. Mais depuis vingt-cinq jours, Sautelet est passé par ici ; il a creusé encore ; il a massacré d'autres arbres ; et l'abri, son abri, a trois pièces au lieu d'une : l'ancienne chambre à coucher, la salle à manger, la cuisine.

Dans la cuisine, il y a un billot pour les viandes, un fourneau, et trois chaises Henri II ; il y a aussi, contre le mur du fond, une longue planche hérissée de clous : mais il n'y a plus de casseroles.

Dans la salle à manger, il y a six chaises de paille autour d'une table Henri II, un service à café de vieux limoges, des myriades d'assiettes, deux raviers, un timbre de bronze, et une cloche à fromages.

Une cloche à fromages ! Seigneur, qu'allons-nous devenir ?

Aux mains du noir et gras Lebret, pliée dans un papier journal, la langue d'un cochon est arrivée chez nous, colombe de paix.

Sur l'épaule de Martin le mineur, à travers la bruine glacée, un pic a cheminé, dur rameau d'olivier, vers l'abri du carrefour.

« Va donc creuser là-bas, Martin. »

Martin ne quitte plus son pic. Au bout de ses bras, glabres et blancs sous le réseau gonflé des veines, le pic tournoie en fanfare d'allégresse. Adieu, la « grongnasse » d'avant-guerre, celle qui, la nuit, se relevait pour voler dans les poches de Martin « des pièces ed quarante sous toutes neuves ». Le grand Chantoiseau veut marier Martin. L'autre jour, dans le grenier, il s'est approché de lui ; il a incliné vers la tête plate du mineur sa face de forban débonnaire, et tout bas, en grand secret, il lui a parlé d'une veuve qu'il connaît, dans son patelin des Ardennes... Chantoiseau a voulu « faire marcher » Martin, et Martin a galopé. On le voit sur les quatre

routes, abordant tous ceux qu'il rencontre, les inconnus de préférence et, par orgueil, les gradés :

« Hé lo ! Hé lo ! T'chais pas ? Y a l' gars Chantosiau qui veut marier mi.

— Qu'est-ce tu veux qu' ça m' foute ? répond l'autre.

— Hé lo ! Hé lo ! 'coute 'core... Avec eine femme veuve qu'a d' matériel plein l' cagna. »

Par un bouton de la capote, le chtimi retient sa victime. Il prend son temps, montre dans un sourire ses dents brunes de chiqueur, et il achève, en articulant bien :

« Et pis du pèze plein les tiroirs. »

A la compagnie, c'est devenu une rengaine. Lorsque Martin rentre dans l'abri de la section, il se trouve toujours un loustic pour demander à très haute voix :

« Qui c'est-i' qui va marier lui ? »

Et tout l'abri répond :

« C'est Martin !

— Avec qui ?

— Avec eine femme veuve qu'a d' matériel plein l' cagna.

— Et pis quoi ?... Un deux trois.

— Et pis du pèze plein les tiroirs ! »

Martin rit, comme tout le monde. Martin ne sait plus se fâcher : il est trop heureux ; et puis il n'a pas le temps. Mineur, c'est à coups de pioche

qu'il chante sa joie. Il n'est sol assez dur qui ne devienne « ed beurre », assez lourdes pierrailles qui ne deviennent gravier. Il creuse partout, avec un enthousiasme enragé ; tous les abris, trop étroits, appellent le pic de Martin. Il est entré dans celui du carrefour, instantanément a craché aux quatre angles, et bousculé le docteur qui dormait :

« Mal couché. c' client-lo ; ses jambes dépassent. »

Et il poussait du pied les jambes du docteur Le Labousse, qui dépassaient en effet le bord du bat-flanc, seules éclairées, de tout le grand corps étendu, par la lumière de la porte.

« Allez ! Dehors ! Allez allez !... J'ti vas en foutre un coup, vieille vâche ! »

Lorsque, pour une heure, la pluie fait trêve, on se promène sur la Calonne. Avec Jeannot, avec Hirsch, Muller revient d'une randonnée vers les lignes.

« Regarde, me dit-il, la belle bruyère. Est-ce qu'on n'a pas envie d'embrasser ces jolies clochettes roses ?

— Ces myosotis bleus, chuchote le jeune Hirsch... Vergissmeinnicht.

— Penses-tu ! proteste Muller.

— Alors pourquoi les as-tu cueillies ?

— Pour les rapporter au pitaine.

— Et qu'est-ce qu'il en fera, le pitaine ?

— Gélinet ? Il les épinglera au coin d'une lettre à sa femme, et il écrira dessous : *Cueilli à trente mètres de la tranchée boche, le 9 décembre, à onze heures du matin. Ai été salué de sept balles, dont l'une m'a frôlé la tempe droite.*

— Blague toujours, dit Jeannot.

— C'est comme le vieux, reprend Hirsch. Quand on croupissait au ravin d'à-côté, Pessète, le cabot-fourrier, lui tressait des cadres à photos avec la paille de leur gourbi. Et par derrière, vlan ! Une plaque de carton commémorative : *Tressé le 18 octobre, au ravin des Eparges, avec la paille de mon abri.*

— Blaguez ! Blaguez ! répète Jeannot... C'est vrai, Muller, que ta bruyère est belle ; à peine fanée, toute brillante de pluie... Donne m'en un brin, veux-tu?

— Pourquoi faire ?

— Tu le sais bien.

— Choisis, dit Muller... Et toi, le gosse ? »

Hirsch rougit un peu ; mais tout de suite, avec un clair et charmant sourire :

« Donne-m'en aussi un brin, Muller. »

Et Muller me dit :

« Vois ; il en reste juste trois brins : un pour toi, que voici ; un pour le capitaine Gélinet ; et un pour moi, naturellement. »

Je regagnais notre peloton, par la route des Eparges, lorsque, sur la chaussée même, j'ai aperçu

un groupe de trois ou quatre hommes qui discutaient avec des gestes véhéments. De dos, je reconnus le manteau à pélerine du capitaine Prêtre, puis la longue capote de Porchon. Tous deux semblaient calmes ; mais, placés comme ils étaient, ils me cachaient deux autres hommes, dont j'entrevoyais par instants les poings brandis, dont j'entendais les éclats de voix furieux.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Mauvaise histoire, me dit tout bas Porchon. C'est Maltaverne, le cabot Barbe d'Or, qui s'est accroché à ce pauvre bougre de Lemasne... Lemasne est devenu fou ; il a lâché des bêtises. Quant à l'autre, vois s'il fait joli. »

« Assez ! Assez ! hurlait Maltaverne. Tu as déjà tourné une fois ; tu tourneras bien une deuxième ! En conseil de guerre, mon capitaine ! Je dépose une plainte en conseil de guerre ! Ou alors je rends mes galons ! Tout de suite ! Je ne veux pas d'une autorité bafouée ! Je veux pouvoir lui rembourser ses insultes à coups de poing dans la figure...

— Quelles insultes ? demande le capitaine Prêtre.

— Je veux, continue Maltaverne, je veux que s'il m'arrive de faire au soldat Lemasne une observation justifiée, le soldat Lemasne ne me réponde pas : « Ferme ton égoût ! »

— Menteur ! Oh ! Menteur ! s'indigne Lemasne.

— Vous n'avez pas dit au caporal ce que...

— Si, mon capitaine, j'lui ai dit : pour le mot, j'lui ai dit... Mais j'lui ai dit *fermez votre* ; j'lui ai pas dit *ferme ton*. »

Le caporal, levant les yeux vers l'officier, esquisse un plat sourire. Et Lemasne, qui voit ce sourire, blêmit et serre les poings.

« J'suis p't-être une gourde, dit-il ; mais j'suis pas une lope. Y en a d'aucuns qui s'croient mariolles, et qui profitent de c'qu'ils ont un galon sur la manche...

— Assez ! Assez ! crie encore Maltaverne. Vous l'entendez, mon capitaine ? La rébellion est patente, le mauvais esprit évident... Croyez-moi, mon capitaine, je connais le monsieur : c'est la forte tête, le meneur, la brebis galeuse de l'escouade. Qui a bu boira ; qui a été condamné...

— Oh ! mon capitaine, supplie Lemasne. Faites-le taire, mon capitaine. J'peux plus ; j'peux plus ! Va falloir que j'lui...

— Dites-moi, Maltaverne, prononce doucement Prêtre, voulez-vous suivre le lieutenant Porchon ?

— Mais, mon capitaine... »

— Voulez-vous suivre le lieutenant Porchon ?

— Bien, mon capitaine. »

Porchon, sur un signe, s'éloigne vers les guitounes ; et Maltaverne l'accompagne, à regret, en se retournant sans cesse. Prêtre et Lemasne s'en vont à leur tour, et sur la route font les cent pas. Je n'ai pas

voulu les suivre ; je suis seulement resté près du fossé, attendant.

L'officier et le soldat ont fait volte-face ; ils reviennent. C'est Lemasne qui parle ; son visage d'enfant vieillot se crispe, douloureux. Au passage, je l'entends qui raconte :

« Un docteur ; oui, mon capitaine... J'étais comme une masse dans mon lit. Il m'a dit : « Voulez-vous lever la tête! » J'lui ai répondu: « Je n'peux pas, Monsieur l'major. » Il m'a répondu : « Si vous pouvez ! »...

La voix se perd, déchiquetée par le vent ; par instants, des bribes en arrivent jusqu'à moi :

« Un coup d'poing dans l'menton, j'vous jure, mon capitaine... Mal à crier, dans tous mes os... Alors moi... Oui mon capitaine... J'ai dit : « Vous êtes aussi brute qu'un Boche. »

Leur promenade les ramène vers moi. La voix de Lemasne redevient distincte ; je n'en perds plus un seul mot.

« Les témoins m'ont chargé beaucoup. A l'hosto, on n'm'aimait guère : un syphilitique, vous comprenez... Et puis c'est vrai que je n'suis pas toujours bon... Le major surtout a été terrible : c'est ce mot de *Boche*, faut croire, qui lui pesait sur l'estomac. Le conseil m'a salé à cause de lui : cinq ans de travaux publics. »

Encore une fois, ils me dépassent et s'éloignent.

Maintenant c'est Prêtre qui parle ; il a posé sa main sur l'épaule du soldat ; il se penche vers lui, paternel : son grand manteau enveloppe à-demi la silhouette souffreteuse. Il doit parler à voix basse, car je l'entends à peine et ne puis le comprendre.

Les voici revenir. Les yeux du capitaine, un peu durs à l'accoutumée, sont pleins d'une grande pitié tendre ; le visage de Lemasne s'est détendu : lorsqu'il est tout près, je m'aperçois qu'il pleure.

« Ah ! dit-il. On n'peut pas savoir... Si vous saviez, mon capitaine ! Toujours tout seul, depuis l'Assistance ! Et pas solide ; et guère engageant, avec ma tirelire de trompe-la-Mort... C'est rare, vous savez, quand les gens voient plus loin qu' la figure ; et si par malheur on leur en offre une comme la mienne... Alors, bien sûr, à force d'être vidé à toutes les portes, bousculé par les costauds, par les bien-portants... Vous comprenez ça, vous, mon capitaine... »

Ils se sont arrêtés près de la tranchée-abri. Ils se séparent. Le capitaine fait « oui », plusieurs fois, d'un signe du menton. « Mais naturellement ! Vous pouvez être tranquille. Je vais arranger ça avec le caporal ».

Lemasne le regarde s'éloigner. Il est resté debout au milieu de la route, immobile, paralysé d'une stupeur énorme. Le vent, sur ses joues, sèche ses dernières larmes.

Quelques instants plus tard, Porchon, m'apercevant, vient d'un pas vif à ma rencontre. Impulsivement,avant qu'il ait pu rien dire,je lui demande :

« Est-ce que le capitaine a parlé à Maltaverne ?

— Il lui a parlé », répond-il.

Et toup à coup, avec une émotion joyeuse et chaude, comme si nous félicitions l'un l'autre :

« Tu sais, Prêtre... J'en suis sûr, à présent...

— Oui, n'est-ce pas ?

— C'est un brave homme. »

Ils sont arrivés à l'heure du café, manteaux noirs et casquettes galonnées. Ils portaient une caisse de bois sombre, qui ressemblait à la valise d'un commis-voyageur. Ils nous ont dit :

« Nous sommes géodésiens. Nous venons travailler pour vous aux Eparges.

— A quoi ?

— A déterminer la ligne géodésique entre votre tête de sape et la tranchée boche de première ligne... autrement dit la plus courte distance qui les sépare l'une de l'autre.

— Ah ! diable. Et pourquoi ?

— Pour que les galeries et les rameaux des mineurs ne s'arrêtent pas trop tôt, ni ne filent trop loin.

— Ah bien... Bien bien bien. »

Nous avons bu de compagnie, dans les tasses de

vieux limoges, le café de Figueras, exquis, et quelques gorgées d'alcool de grains, exécrable. Ils montraient envers nous une cordialité déférente, une bonne grâce de camarades plus heureux, et qui n'ignorent point qu'ils le sont : l'un avait, à peu près, l'âge de nos capitaines ; l'autre notre âge.

Nous les avons accompagnés jusqu'à la lisière du Bois-Haut. Par une trouée des nuages, de longs rais de lumière poudroyaient sur la vallée : ils venaient buter contre le flanc de la colline, au-dessus du piton qui sur les pentes chauffées d'or haussait sa bosse malsaine, d'un gris pesant et triste.

« Voilà : c'est là-bas. . »

Ils sont revenus deux heures plus tard, leur boîte noire toujours avec eux, close à nouveau sur le mystère de leurs géodésigraphes.

« Eh bien ? leur avons-nous demandé. Vous avez vu nos boyaux, nos tranchées ? On ne fait pas mieux, n'est-ce pas, comme gadouille ? »

Ils ont ouvert de grands yeux, et ils ont souri de notre naïveté :

« Mais nous voyions très bien à la lisère du bois ! Mais nous ne pouvions rêver meilleur emplacement ! Mais nous en avons vu bien plus qu'il n'en fallait pour mesurer notre ligne !

— Et vous avez trouvé ?

— Vingt-six mètres, à un mètre près.

Nous les avons regardés avec admiration Comme

il était quatre heures passées, nous avons bu le thé ensemble. Et nous nous sommes quittés, bons amis.

* * *

Dès le lendemain, le rythme du « grand tour » nous ramène aux Eparges, sous nos pruniers. « Compagnie d'embusqués », disent les autres du bataillon. La 8e, au *Secteur de défense*, barre la vallée au sud du village. La 5e et la 6e tiennent les tranchées du *Secteur d'attaque*, la 6e à droite, la 5e à gauche.

Chaque fois qu'on se rencontre, au hasard d'une relève, pendant les jours de cantonnement qui nous réunissent à Mont, des discussions s'accrochent, interminables, aigres parfois, sur la misère des uns, sur la chance des autres :

« Ah ! la 7e ! La fine 7e ! On voit bien que c'est l'ancienne du commandant ! A chaque coup le filon ! Vernie à chaque coup ! ... Est-ce que c'est juste ? Est-ce qu'on ne devrait pas « tourner » d'un voyage à l'autre, se les rouler chacun son tour, au bas de la pente, dans les palaces du *Secteur de réserve* ? »

Ainsi mis en cause, ceux de la 7e haussent les épaules et ricanent :

« Le filon ? Ah ! bien oui !... Secteur de réserve ? Tu parles !... Secteur de réserve à corvées

voilà. Eux, au moins, les gars d'en haut, ils savent sur quoi compter : tant d'heures de faction à flânocher dans la tranchecaille, en faisant causette, en se carrant les mains dans les poches ; et puis, le quart fini, au revoir ! Un bon roupillon dans la guitoune, tranquillotte, sans personne pour venir vous tirer par les pieds, vous envoyer, à neuf heures, creuser un boyau avec le génie, au clair de la lune ; à minuit porter des fusées au P.C. du ravin ; à deux heures des traverses au blockhauss de la mitraile ; à quatre heures un affût de canon chez les artilleurs coloniaux...

— Mais le danger ? disent les gars d'en haut.

— Le danger ? Sans blague ! Quel danger ?... Comme si on ne risquait pas davantage à bajoter dans le bled, tout nus de la tête aux pieds, qu'à se terrer derrière des parapets larges comme ça ... A preuve Touchemoulin, l'autre soir. A preuve encore...

— Mais la boue ? insistent ceux d'en haut.

— Quoi ? la boue... Qu'est-ce qu'ils allaient parler de la boue ? Quand ils seraient allés au rain du 132, avec un affût de canon à se coltiner sur le râble, quand ils seraient tombés de trou de marmite en trou de marmite, quand ils auraient nagé dans la flotte des bas-fonds, barboté dans la gadouille à y laisser leurs grolles, à tomber assis à même en attendant les éclairantes pour reprendre le cinq

minutes et se traîner encore quelques mètres, ils pourraient venir s'aligner, les gars d'en haut !... D'ailleurs, on n'avait pas choisi son lot. On ne demandait pas mieux que de changer entre compagnies, d'une fois à l'autre. C'était bien juste, après tout, de filonner chacun à son tour, de se les rouler en haut de la pente, dans les tranchées du *Secteur d'attaque* . »

Ce sera peut-être pour plus tard : la 7e, cette fois encore, a retrouvé ses pruniers. Dans la friche, près des osiers rouges, Lardin le perruquier « fonctionne » avec entrain. Des obus boches éclatent par-ci par-là, bizarrement, avec un bruit de vaisselle fracassée ; sous les arbres du Bois-Haut, là où nichent les mitrailleurs, ils étirent leurs fumées blanches et plates. D'autres soufflent à l'opposé, vers les tranchées de la 5e ; quelque-uns y explosent, sans qu'on les voie ; quelques-uns égratignent la terre d'une chiquenaude, ricochent en tournoyant par-dessus nous, et s'écrasent grassement dans les vergers du Montgirmont. Il y en a un qui, heurtant le plateau, rebondit plus haut que tous les autres, laboure de son bec la crête de la petite colline, rebondit une seconde fois, dans un ronflement de moteur malade, et va s'enfoncer, à bout de course, sous les sapins des Hures. Toute la 7e en a battu des mains.

Lorsque Lardin, dans sa musette « exprès », range sa tondeuse, ses ciseaux et son peigne, il

pleut. La nuit tombe avec la pluie, une de ces grandes pluies molles, encore, qui bouchent le ciel d'un horizon à l'autre, et d'une heure à une autre débordent sans violence, sans arrêt, d'une coulée si tranquille, si monotone et calme, qu'elles semblent devoir être éternelles. La pluie est partout, avec les ténèbres ; il n'y a plus d'hommes sous la pluie : le village vient de mourir.

Et pourtant, à travers l'ondée, des lueurs fumeuses vibrent au bord des toits. L'une d'elles, plus haute, rougeoie en fournaise, grandit soudain, ardente et pâle, crève le plafond de planches et jaillit dans la nuit.

« Y a l' feu ! crient des voix. Y a l' feu ! »

La pluie tombe sur le brasier, autour duquel tournoient des ombres très noires ; on aperçoit voler des pelletées de terre, des gerbes d'eau miroiter violemment, lancées d'un bloc au cœur de la pluie. L'ardente lueur se débat et sursaute, cabrée. Mais la pluie tombe et l'enveloppe, et lentement la tue, aidée des ténèbres complices. Rouge et fumeuse, la lueur siffle et gémit ; les ombres mouvantes, autour d'elles, sont moins noires : elles s'effacent ; elles se dissolvent ; elles n'y sont plus... La pluie tombe.

Au matin du second jour, le capitaine Maignan est passé chez nous. Il montait aux tranchées, pour

y dresser je ne sais quel topo demandé par le colonel. Il était enveloppé de sa gandourah fauve, dont sa main fine, gantée de cuir, rassemblait les plis devant lui. Nous lui avons dit :

« C'est bien voyant. »

Il nous a répondu de sa voix douce, presque féminine :

« Croyez-vous ? »

Et puis il a gravi la pente, pas à pas, très doucement. Nous l'avons vu traverser le village d'en haut et se diriger vers le boyau 7, sans se baisser, sans même saluer de la tête les sapins de Combres. Le vent du plateau faisait flotter derrière lui les pans de la gandourah : presque ensemble, trois coups de fusil ont claqué, aigrement.

Ce furent les premiers. Pendant longtemps les Boches ont tiré, à coups éparpillés, comme des chasseurs ; de détonation en détonation, nous pouvions suivre la marche du capitaine Maignan. Lorsqu'il s'est approché du ravin, deux balles ont ronflé dans les branches, au-dessus de nos guitounes. Il a rebroussé chemin vers le piton : une balle a claqué encore, très sèche ; et nous n'avons plus rien entendu.

Mais au bout d'une demi-heure, nous avons vu là-haut des hommes qui couraient, s'arrêtaient soudain autour d'une chose indistincte, une longue chose immobile que des porteurs venaient de poser

à terre. Cela, sur la boue d'ocre sale, avait une tiède couleur fauve ; cela, couché entre ces hommes qui remuaient, avait la forme d'un cadavre.

Nous nous sommes élancés tous les trois, le cœur secoué debattements désordonnés. Au premier talus nous nous sommes arrêtés : le capitaine Maignan, drapé dans sa gandourah, descendait vers nous, pas à pas.

« Voilà, nous a-t-il dit. C'est fait. »

Nous le regardions sans pouvoir répondre ; nous regardions ses dents blanches sous sa moustache blonde, et son sourire que déviait un peu la cicatrice encore rouge de sa joue. Enfin, le capitaine Prêtre a demandé :

« C'est sur vous qu'ils tiraient, n'est-ce pas ?

— En effet, a répondu Maignan.

— Vous serez donc toujours le même?

— Comment, le même?

— Toujours aussi peu raisonnable ? »

Maignan a souri davantage :

« Mon cher, on ne sait qui vit ni qui meurt. Savez-vous de quelle balle vous mourrez ?... Moi pas. C'est sur moi qu'ils tiraient, et c'est ce pauvre diable qu'ils ont tué... oui, là-haut, roulé dans sa toile de tente. »

Il a montré le cadavre de sa canne, avec une élégance désinvolte. Et, nous tendant la main :

« Au revoir, je retourne au patelin.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Il fait bien clair...

— Il fera aussi clair dans une heure.

— Vous devriez au moins retirer ce... cette.. ce vêtement !

— Je suis susceptible des bronches. »

Pas à pas il s'en est allé, après un dernier sourire. A peine atteignait-il les prés que les Boches de Combres se mettaient à tirer.

« Dépêchez-vous ! lui criions-nous. Courez ! Courez !... Mais courez donc ! »

Il s'arrêtait, la paume en cornet derrière l'oreille ; et tandis que les balles sifflaient autour de lui, il nous faisait signe, de ses deux bras ouverts : « Je n'entends pas. Je ne comprends pas. »

Le capitaine Prêtre a haussé les épaules :

« Il est fou, décidément. »

Porchon, lui, m'a tiré doucement en arrière :

« Regarde ; regarde là-haut. »

Les porteurs avaient repris le corps, qui creusait la toile, s'affaissait, traînait presque dans les flaques de boue.

« Tout de même, m'a dit Porchon ; si les Boches n'avaient pas tiré sur Maignan ? »

Encore un soir, où les téléphonistes des Eparges sont venus installer un poste dans l'abri. Pendant

deux heures, nous avons joué avec des voix inconnues :

« Allô Montgirmont! Allô Mesnil! C'est toi Barbapoux ?... Oui, c'est Pipip... Allô Mademoiselle ! Ne coupez pas Mademoiselle !... Allô la Crête ! Communiqué français : en Argonne... Ferme ça, Jacazzi !... En Argonne... Hé ! dis donc ! Tu diras à Boulangeat que le veau est né ce matin, tout noir.. Au mont Roudnik... Roud-nik ! R. comme Ernestine ; o, comme homard... Attends ! Attends ! J'ai cassé mon crayon. »

Jacazzi, un Italien au nez de musaraigne, avec de beaux yeux longs-cillés, pèse d'un pied dédaigneux sur les lames pourries de notre plancher :

« Ça n'est pas digne de vous, mon capitaine. Voulez-vous un parquet neuf ?... Oui ?... Vous l'aurez demain matin. »

Pendant que Boulangeat et Barbarin, dit Barbapoux, travaillent et déroulent leur fil, Jacazzi furète dans les coins, soupèse la caisse de détonateurs, feuillette les deux gros livres à reliure de basane. Et tout à coup, devant le poêle :

« Voici un tuyau qui va lâcher. Voulez-vous un tuyau neuf ?... Oui ?... Entendu pour demain matin. »

Qu'est-ce que nous voulons encore ? Une cafetière, pour remplacer la nôtre qui va fuir ? Un lit à deux personnes avec « fourniture » complète? Une

bibliothèque? Un piano? Un jeu d'échecs? Un chien loup? Une vache?... Jacazzi nous offre tout cela. Jacazzi, seigneur nocturne des Eparges, a promené sa lampe électrique des charpentes calcinées aux pierres moisies des caves. Devant sa marche éblouissante et muette, les araignées noires ont écartelé leurs huit pattes au bord de leurs toiles feutrées de poussière; les cloportes, avant de plonger dans leurs trous, ont dessiné des ronds gris sur les murs miroitants de salpêtre. Souvent, par les nuits très sombres, nous avons vu danser sur les ruines du village un feu follet inquiétant et furtif : Jacazzi nous le montre ce soir, vêtu d'un papier vert qui singe le maroquin. D'un coup de pouce, il fait jaillir le svelte rayon, et il en joue, comme d'un fleuret :

« On ne sait pas, dit-il avec orgueil, tout ce qu'on peut trouver au bout de ça, pour peu qu'on sache s'en servir! De tout, partout : voilà ma devise. »

Il se penche vers moi et me glisse à l'oreille :

« Demandez à Boulangeat, mon lieutenant; demandez-lui, pour voir, si je ne lui ai pas trouvé une poule, à Mesnil. »

Et Jacazzi, le temps d'un clin d'œil, ressemble à une vieille procureuse.

Ponchel, ronfleur redoutable, nous a quittés pour

le 67 : nous avons bien dormi cette nuit-là. Mais, dès la pointe de l'aube, un coup de fusil nous a éveillés en sursaut. On avait tiré tout près, à quelques pas de l'abri semblait-il : ce ne pouvait être que l'homme de faction. Mais pourquoi? Sur quoi? Ici, à la réserve, ce coup de feu était extraordinaire : nous en restions interloqués.

Vite sur pied cependant, nous sommes sortis. Le crépuscule encore bleuâtre éployait son vaste silence. Nos voix, éraillées de sommeil, y résonnaient, grossières :

« Où est la sentinelle ?

— Là-bas, vers la source.

— Elle revient ; ça ne peut pas être elle ; ça ne venait pas de ce côté.

— Mais elle a entendu ! Elle va certainement nous dire... »

L'homme approchait, l'arme ballante à l'épaule, les mains dans les poches, les bras serrés au long du corps. Lorsqu'il fut tout près, il se retourna, sans nous avoir vus, et repartit, en sautillant d'un pied sur l'autre.

« Hep ! » cria Porchon.

Sans répondre, l'homme continua sa promenade dansante.

« Hep ! Hep ! »

L'homme ne daignait même pas entendre.

« Il se fiche de nous », dit Porchon.

Et il se mit à courir, rattrapa le soldat, et lui mit la main sur l'épaule. C'était Timmer le sourd : il nous regardait de ses yeux globuleux, pleins d'eau ; sa lèvre pendait ; on voyait remuer sa langue dans sa bouche, derrière une seule dent énorme, déchaussée par le tartre, et qui branlait.

« Ça n'est pas toi qui as tiré le coup de fusil ? »

Nous faisions le geste d'épauler. Timmer ricanait et agitait la tête de haut en bas, sans comprendre ; à travers les mailles de son passe-montagne, on distinguait, sur ses tempes, de rudes crins grisonnants.

« Une batterie de 155, murmura Porchon, — toutes ses pièces tirant à la fois, — je ne suis pas bien sûr que Timmer l'entendrait. »

Il s'interrompit, et fit volte-face brusquement :

« Regarde... »

Sur le talus, rasant les pruniers, une ombre courbée filait à grandes enjambées. Nous n'eûmes besoin de rien nous dire : juste ensemble, nous étions sur le talus.

« Halte-là ! »

Le rôdeur s'était arrêté. Se voyant découvert, il ne cherchait même pas à fuir : beau joueur, il fit vers nous la moitié du chemin.

D'assez loin encore nous l'avions reconnu, à sa capote trop longue, à son aspect hirsute et chétif. Il venait à notre rencontre en souriant à travers son

poil, d'un sourire prodigieusement niais. Il tenait à son poing un gros oiseau, dont une aile, à chaque pas qu'il faisait, se dépliait et se repliait à demi, avec une souplesse encore vivante.

« J'ai tué une buse, nous dit Mémasse.

— Oui ? Eh bien, tu peux t'en vanter !... Es-tu fou, de lâcher tes coups de flingue par ici ? Est-ce que tu peux savoir si tes balles...

— Elle est belle », dit Mémasse.

De sa main grise et dure, pareille à une main de singe, il caressait doucement les plumes tièdes. Il ajouta :

« Je la mangerai bien. »

Porchon commençait à s'énerver :

« Mon vieux, dit-il, tu ne t'imagines tout de même pas que ça va prendre ! Fais l'idiot tant que tu voudras ; mais je te préviens que ça n'arrangera pas tes affaires. »

Mémasse le regardait en-dessous, d'un air craintif et stupide, et qui pourtant, on n'eût su dire à cause de quoi, — un pli de la paupière, peut-être, un frémissement rapide des narines, — s'aiguisait d'une indicible moquerie :

« Mon lieutenant, j'ai deux sacs de pommes de terre que j'ai vendangés cette nuit, dans un champ par là... Il y avait une buse qui volait haut, et qui tournait au-dessus du bois boche, et tourne, et tourne, et tourneras-tu... Elle s'est posée

dans un arbre mort, et elle me regardait d'un œil, en remuant seulement sa queue : « Je t'ai vu, Mémasse ; je t'ai vu... » Mémasse a tué la buse et ramené les pommes de terre. »

Il parlait d'une voix gutturale et puérile, la tête penchée de côté, la lueur jaune de ses prunelles guetteuse au bord des sourcils :

« Mémasse vit tout seul. Il ne fait de mal à personne ; il vit sa vie tout seul, mais il ramène pour les copains, dans une grande poche, les pommes de terre perdues. »

Il fit quelques pas en arrière, se baissa, et chargea sur ses épaules un sac visqueux, d'où tombaient des grumeaux de boue.

« C'est par là, nous dit-il... il y a un autre sac chez moi. »

Nous le suivîmes jusqu'à un abri abandonné, creusé naguère pour une section, et que les eaux avaient envahi. Il s'y laissa glisser sur le dos, et disparut, dans un clapotis ; sa main toute seule émergea une seconde, saisit par un angle le sac de pommes de terre, le fit basculer, l'entraîna... Sous le toit de rondins, nous entendîmes ses pas qui battaient l'eau ; il choqua son briquet, toussa, barbota encore quelques instants, et puis ne bougea plus.

« Dis donc ? chuchota Porchon.

— Quoi ?

— Il me semble que le bougre nous a bien promenés ? »

Nous nous mîmes à rire, et sans bruit nous penchâmes sur l'entrée de l'abri : Mémasse était assis au fond, sur le bord d'une niche spacieuse creusée presque à fleur d'eau. Il retirait ses chaussures, en fumant un « jacob » à tuyau court ; une bougie pendue derrière lui allumait les poils de sa barbe, ceignait son visage sombre d'une auréole braisillante ; au-dessus de sa tête, accrochés aux rondins, des chapelets d'oignons luisaient comme des lampes douces.

Mémasse, ayant retiré ses souliers, s'étendit de tout son long, borda sous lui ses couvertures, attira de sa main simiesque un édredon monumental, dont la niche fut pleine aux trois quarts, le tapota, et sourit. Il fumait toujours, mais ses yeux se fermaient, la pipe glissait vers sa poitrine, abandonnait ses lèvres détendues par le sommeil... Sans même soulever la tête, Mémasse souffla sa bougie.

Dehors, il faisait grand jour. Un homme sortit d'une guitoune, en titubant, étira longuement ses bras, et se dirigea vers la source. A nos pieds, nous entendions un bourdonnement de voix, une poussée d'éveil dont le sol s'émouvait au loin. Légères, entre les quetschiers noirs, les premières fumées commençaient à monter.

CHAPITRE VI

CINQ MOIS PASSÉS

16-24 décembre

« ... Et ce sont des jeunes gens très bien, dont nous n'avons eu qu'à nous féliciter de les avoir chez nous, et que vous nous ferez plaisir en les recevant comme s'ils étaient de la famille. »

M. Aubry signe la carte postale des armées de la République, la retourne, et calligraphie l'adresse :

Mesdames Porcherot mère et fille, à Rupt-en-Woëvre (Meuse).

« Voilà, nous dit-il ; avec ça, j'espère que vous trouverez bon accueil.

— On peut toujours espérer », dit Mlle Thérèse, avec un sourire ambigu.

Je ne suis pas bien sûr que Mlle Thérèse nous souhaite mauvais accueil ; mais je suis sûr qu'elle nous en veut un peu du malheur qui nous arrive.

Nous quittons cette nuit Mont-sous-les-Côtes, et nous n'y reviendrons plus. Est-ce que nous savons

pourquoi ?... Peut-être ; oui... Avant-hier, comme nous descendions des Eparges, une fusillade très dense a crépité vers le ravin du 132, du côté qui regarde la Woëvre. L'aube d'or limpide, entr'ouverte sous un dais de nuages bleus, fourmillait de coups de feu grêles et secs, dont le vacarme nous a suivis longtemps. L'après-midi, nous avons su qu'une section française, ou deux, étaient prisonnières des Boches ; et nous avons compris pourquoi les 105 s'acharnaient sur Mesnil. Du haut de la côte que nous avions gravie, nous voyions des hommes sortir des ruines en courant, et se sauver à travers la campagne ; plusieurs fois, entre deux salves d'explosions, nous avons entendu leurs cris.

« La guerre est longue, nous a dit tristement le vieux Le Mesge. A Mesnil, où je suis avec la C.H.R., on ne pourra bientôt plus vivre : l'autre jour encore, le médecin-chef a été affreusement blessé à la cuisse, par un gros éclat ; et il a fini le jour même, en accusant le commandant d'être cause de sa mort, par son obstination à maintenir les services dans un pareil nid à obus... A chaque repos, le 132 perd du monde. Et qu'est-ce que ça va être, maintenant que les prisonniers ont jasé ? »

Nous savons pourquoi nous ne reviendrons plus à Mont : le 132, abandonnant Mesnil, va nous y remplacer. Le 132 nous chasse de chez nous. Est-ce bête !

Le médecin-chef n'aurait pas dû mourir ; les

prisonniers n'auraient pas dû jaser ; les Boches ne devraient pas bombarder Mesnil.

Alors Mlle Thérèse ne serait pas debout sur le seuil de sa porte, par cette nuit pluvieuse et blême. Elle ne nous serrerait pas la main sans nous pouvoir rien dire, que cet « adieu » très las, cet adieu si triste qu'il nous condamne peut-être, l'un ou l'autre, à ne plus jamais revenir.

« Adieu, Mademoiselle Thérèse... »

Nous avons quitté Mont la nuit, sans pouvoir nous retourner une dernière fois et regarder de loin, à la pointe du toit, la girouette qui grinçait sur nos meilleurs sommeils. Nous ne sommes pas montés vers la forêt ; compagnie détachée, nous n'irons pas au carrefour de Calonne. Les trois grands sapins qu'on aperçoit des Eparges, lorsque se déchire la pluie, nous ont montré la route, au pied des Côtes.

« Le sergent Veillard n'y est plus, dit quelqu'un derrière moi ; le sergent Frichot n'y est plus, ni le caporal Trémault, ni le caporal Dubert, ni les trente de la section qui sont restés dans la haie d'épine, la nuit de Rembercourt... Je n' vous connais pas, caporal.

— Je m'appelle Lucien, répond le gradé ; j'ai rejoint le 2 octobre, à Mouilly ; je suis de la classe 1903.

— Et moi classe 11, dit l'homme ; je m'appelle Carrier ; j'étais déjà à la 7e, dans les temps... »

Il se tait ; il réfléchit ou il rêve ; et soudain :

« C'est tout d'même rigolo, reprend-il. Laissé pour mort dans la haie d'épine, avec un coup d'baïonnette entré par le dos et sorti au mitan d'la poitrine ; ramassé par les Boches et soigné par eux à leur ambulance de Triaucourt ; bien soigné même : j'épatais leurs toubibs à lunettes, j'étais un cas épatant. J'ai resté huit jours avec eux... Un matin, ils ont mis les voiles ; les nôtres sont arrivés le soir, j'ai été évacué, fini d'soigner par les toubibs français, rapetassé, guéri, et voilà : mes deux trous sont bouchés ; j'suis un soldat tout neuf, un soldat vierge... C'est tout d'même rigolo comment qu'ça s'goupille, la guerre. »

Nous traversons Mesnil, endormi dans une puanteur de chevaux morts. Tour à tour la nuit crachine ou vente, chétivement. La nuit lasse tremblote à peine, au bout de la route, d'une fusée livide qu'on n'a pas vue éclore.

Nous ne savons pas au juste où nous allons : retournerons-nous dans le chemin creux, derrière les branches de sapin piquées dans la boue et l'urine ? Tant d'hommes se sont cachés là-bas, au fond des trous creusés sous le talus, tant d'hommes qui ne pouvaient bouger sans être vus et fusillés, que le

chemin s'est empli jour à jour d'une fange pestilentielle. Peut-être nous arrêterons-nous avant d'arriver là-bas, dans un de ces ravins qui entaillent les Hauts, profondément.

En voici un d'où sort un mince ruisseau, glouglouiant sous la route : nous passons. Un autre ruisseau ; un autre ravin... Nous regardons le versant noir, épiant la flambée d'une allumette, la rumeur d'une compagnie qui s'éveille et s'assemble. Rien. Les ténèbres, à l'approche du jour, tombent à une torpeur plus noire : il devait y avoir de la lune , tout à l'heure.

Mais au loin, devant nous, des hurlements se déchaînent : rauques, stridents, effroyables, ils déchiquettent le bruit tranquille de notre piétinement. Monstrueux, il déferlent sur la route, bondissent en plein ciel et nous tombent sur la tête.

Alors nous sourions, rassérénés : guide plus sûr qu'un phare dans la nuit, la voix du capitaine Sautelet vient à notre rencontre, pas à pas nous conduit jusqu'au dernier pas du voyage.

« C'est ici, ravin de Jonvaux... Il a fallu foutre le camp du chemin creux ; on n'y laisse plus qu'une seule section... Ici, la boue est propre. On a creusé beaucoup, naturellement ; mais il reste encore quelques petites choses à finir. Vous verrez ça quand il fera clair... Au revoir. »

Mais le capitaine Sautelet ne nous quitte pas

tout de suite : sa voix reste avec nous, jusqu'aux Eparges, jusqu'au jour.

Lorsqu'elle se tait, l'aube pâlit derrière le Mont-girmont, frôle les hêtres des sommets, et lentement coule au fond des ravins. L'ombre de Mémasse glisse devant notre abri, couleur de boue jusqu'à la barbe.

« D'où viens tu, Mémasse ? »

Il grogne : il est tombé ; il a déchiré sa capote à des barbelés, « par là-bas » ; il n'a pas trouvé de pommes de terre.

« Cette chanson-là, bougonne-t-il, tu m' la copieras sur une feuille de salade. »

Et il disparaît, sans qu'on puisse voir dans quel trou.

Nous avons dû dormir une heure sur le haut bat-flanc, la tête près du toit bien construit, dont les jeunes sapins pleurent encore des larmes de résine transparentes. Les clappements de la boue, à la porte, nous éveillent ; et Presle, qui entre chez nous, salue nos pieds.

« Mon capitaine ?... C'est un cadeau, mon capitaine. »

Il nous offre une boîte de carton blanc, solidement ficelée, mais dont les angles déchirés laissent voir des paquets de tabac.

« Du perlot d' député, gouaille Presle. Il est bien temps, maintenant qu'on a du trèfle tant qu'on

veut ! Si j'étais député, moi, c'est pas du tabac qu' j'aurais apporté, même du fin ; c'est des titres de permission en blanc, ou mieux la signature de la paix... »

Presle, loquace à ses heures, parle énormément ce matin :

« Ils sont arrivés par la Calonne, dans une auto... Ah ! nom d'un chien ! Ils étaient deux, avec le frère au capitaine Maignan qui voulait v'nir voir son frère. Un gars, par exemple, celui-là ! Un qu'en veut : l'œil crevé, la Légion d'honneur, un bandeau sur la figure.. Il est blond, comme son frère de chez nous, mais il a pas d' barbe... C'est sûrement lui qu'a entraîné les deux aut'es jusqu'au carrefour. Ils sont dans l' P.C., en train d' cogner leurs verres. Qu'est-ce qu'ils avaient comme fine dans leur bagnole ! Qu'est ce qu'on s'en est mis dans l' cornet, tous les deux Lebret ! Il nous en ont lâché un kil, rien qu pour nous. »

Il s'interrompt, le temps d'avaler sa salive, et repart :

« Moi, vous savez, l' carrefour de Calonne, j'y finirais bien la guerre. Mon père, sans blague, ma mère et ma femme, j' les y installerais tous les trois... C'est pour vous dire, hein !... Vous r'gardez la boîte, mon lieutenant ? Vous avez raison : c'est une boîte de Paname ; une boîte du Ve... vot'e quartier. »

C'est vrai, Presle. Tu es venu ce matin, et tu nous apportais une drôle de boîte blanche... *Cela* existe donc toujours ?... La boutique est rue Gay-Lussac. Nous y sommes entrés, Subran et moi, un jour du dernier été. Nous avions fui nos turnes étouffantes, et nous allions « à la campagne ». L'asphalte des trottoirs était mou, la rue déserte jusqu'au boulevard Saint-Michel...

Nous avons canoté sur la Marne, en frôlant des îles à guinguettes, où les arbres eux-mêmes laissaient pendre leurs feuilles, plus mortes que les anneaux du portique. Retrouverai-je jamais, entre Champigny et Chennevières, cette voûte de branches tombée de la rive, ces racines glauques, ces ronds de soleil tremblant sur l'eau noire, et tout ce refuge d'ombre fraîche où nous avons causé à libre esprit, hors du temps, hors de notre vie, hors de nos sens, un peu fous ?... Une flèche de lumière rousse a glissé sous les feuilles, et nous nous sommes aperçus que le soir venait. Nous avons remonté vers Joinville, sous un grand ciel vert, en ramant de toutes nos forces. Subran ramait mieux que moi, et il me le criait avec des éclats de rire, que l'eau portait au loin, d'une berge à l'autre : nous voyions, derrière les palissades, les joueurs de boules lever la tête pour écouter le rire superbe, et des femmes en corsages clairs apparaître sur le chemin...

Un mois après, Subran était mort. Une lettre me

l'a dit dans la tranchée du bois Loclont ; et j'ai cru ce qu'elle me disait, à cause de la fusillade et du sous-bois tragique. Mais comment pourrais-je croire, maintenant que j'ai tenu cette boîte blanche dans mes mains ?

Qu'est-ce donc qui est vrai ? Voici que Presle récite de petites choses vieillottes, parle d'une décision qui « mute » des officiers, annonce au bataillon l'arrivée d'un commandant : « Le capitaine Rive revient à la 7e ; le capitaine Prêtre s'en va à la 3e... Le nouveau commandant ? Il s'appelle Sénéchal ; il a été blessé en septembre, on ne peut pas dire le contraire. Mais pourquoi est-ce l'arrière qui fait les promotions ? Pourquoi donne-t-on une ficelle neuve comme prime à un départ au front ?... Encore une chose, dit Presle, qu'il faudrait écrire aux journaux. »

La toile de tente, roulée au sommier de la porte, découvre derrière ses épaules un versant herbeux qu'éclaire le soleil : soleil frissonnant et mouillé, mais d'une pureté légère qui semble d'autrefois.

« Veux-tu me laisser passer, Presle ? »

Je vais aller parmi les arbres, soulever sous mes pas les feuilles bruissantes, et regarder jouer la lumière sur l'écorce lisse des hêtres. Se rappeler est cruel et doux ; c'est ce bavardage de Presle qui fait mal, cet abri fumeux, et cette piste de boue

aux empreintes profondes : combien d'hommes, cette nuit seulement, ont-ils enfoncé dans cette boue le poids de toute leur misère ?

L'herbe des talus scintille, des cailloux roulent dans les haies ; voici les premières plantes des bois, les touffes de genêt, les talles de mousses ; et voici, au sommet, la lumière que je cherchais.

Une fois ou deux, à la fin de septembre, par des soirs si vastes et paisibles que la mélopée des 75 n'en troublait point le recueillement, par des soirs d'or rouge qui flambaient au bout du layon, tandis que derrière moi les hommes n'osaient parler et sans bruit foulaient la terre moite, j'ai cru entendre battre le cœur puissant de la forêt. Mais jamais, comme ce matin où la lumière la pénètre toute, ruisselle à flots légers au travers des ramures et baigne sous la futaie les feuilles du dernier automne, je ne l'ai sentie autour de moi respirante, riche ensemble de toutes les saisons anciennes et soulevée d'espoir au-dessus de ses frondaisons mortes, tendue vers sa jeunesse prodigieuse, à chaque printemps renouvelée.

Je suis allé dans la forêt, et j'y resterai tout le jour, seul. Je descendrai dans ce trou qui vient de s'ouvrir à mes pieds, entre les racines du plus gros des hêtres ; je m'y assoierai du côté du soleil, et personne ne me verra, et personne ne pensera plus à moi. Peut-être qu'alors je m'engourdirai,

que j'oublierai mon corps et rêverai très loin.

On est bien, dans ce trou. Une des parois, en saillie, forme un siège facile, juste à la taille d'un homme ; en se penchant un peu, on appuie ses coudes sur l'autre paroi ; la tête s'incline, tout le corps obéit, machinal ; et quelque chose vous manque, qui est un fusil dans les mains.

Au fond du trou brillent des douilles de cartouches ; l'écorce du hêtre s'étoile de plaies profondes, où la sève a rougi ; et les feuilles mouillées sont brunes, comme des taches que j'ai vues... On s'est donc battu jusque-là, en septembre ? J'aurais cru moins loin.

Alors, et presque ensemble, tous les arbres me montrent leurs blessures, leur chair poignardée par les balles, lacérée par les éclats d'obus. Les trous de tirailleurs se rapprochent, se relient en tranchées hâtives que l'hiver a laissées nues. Les Boches ont dépassé la crête : cette tranchée fut à eux, où se rouillent des chargeurs. Les arbres, lorsque je me retourne, sont blessés des deux côtés.

Ici les nôtres ont avancé très vite, sans avoir tiré, sans qu'on ait tiré sur eux. Et puis la lutte a repris, plus âpre... Une batterie de campagne a dételé dans cette clairière ; les obus l'ont cernée tout de suite, sauvagement. L'eau des pluies y verdit au fond des entonnoirs, et les arbres mutilés achèvent d'y mourir : cela met longtemps à mourir, un arbre.

Et les nôtres ont avancé plus loin, pied à pied, mort à mort. Il se sont pansés sur place, et cette bande de toile très blanche, restée accrochée dans les ronces, est devenue tout à coup inutile : un pas de plus au cœur du fourré, je marchais sur la première tombe. Elles étaient sept toutes pareilles, ainsi perdues dans la forêt, et que j'ai retrouvées trop tard... Presle disait :

« Le commandant Sénéchal a été blessé en septembre ; on peut pas dire le contraire. »

On ne peut pas. C'était dans les bois de Septsarges, le 1er septembre, le jour où Dalle-Leblanc a reçu une balle dans le ventre. J'ai veillé longtemps, cette nuit-là : il faisait très froid ; les blessés perdus appelaient entre les lignes des brancardiers qui ne viendraient pas ; plus poignant que ces plaintes humaines, le hennissement d'un cheval mourant pantelait sous les étoiles.

On ne peut pas dire le contraire. Subran est mort ; tous les autres que je sais sont morts... Tout cela fut la guerre que j'ai faite, et qui m'a laissé vivre. Alors pourquoi suis-je là, maintenant que cette guerre est finie ?

Je me suis arrêté à la lisière de la forêt, derrière des broussailles mêlées de branches mortes. Je ne voyais point, à mes pieds, la pente de la colline, ni le Longeau dans la vallée, ni les maisons fracassées des Eparges. Mais je voyais devant moi d'autres

pentes désolées, dont la couleur, malgré la lumière, était la couleur de la boue. Je reconnaissais nos deux villages, celui des quetschiers, celui d'en haut, et je voyais ramper le long des huttes des hommes qui étaient mes frères. Il y avait, plus loin qu'eux, le ravin au bois rouillé, le piton malsain couturé de tranchées, le col de Combres, et la montagne aux sapins bleus : il y avait, barrant la Woëvre et le ciel, cette ligne de terre formidable où pour nous finissait le monde.

« Dans deux jours nous retournerons là-bas ; et nous nous arrêterons, comme nous avons toujours fait. Le mois dernier, le 1er bataillon a « prononcé un bond » de cinquante pas ; ce mois-ci des géodésiens sont venus, et ils ont mesuré vingt-six mètres de boue... Ne comprends-tu pas que le temps est passé où l'on se battait tout un jour pour un enjeu splendide, que cette guerre est chose sérieuse, où la méthode, la prévoyance et le travail de chaque minute gagneront à la fin la victoire ?... Sois donc raisonnable aujourd'hui, sous peine de ne l'être jamais. Rentre dans l'abri, où graillonne à cette heure le ragoût de Figueras ; mange, et bois ton café, puis ta gniôle, en fumant ta pipe : notre victoire n'en sera pas compromise. Et dis adieu à ton capitaine, que « mute » la décision d'hier, de la 7e à la 3e. »

Avant de redescendre, je suis passé devant les

tombes. Il y avait encore, non loin d'elles, des havresacs et des équipements presque neufs. J'ai ramassé tous ceux que j'ai pu, et je les ai apportés dans l'abri.

« Vous êtes un bon officier », m'a dit alors le capitaine Prêtre.

Et c'était la première fois qu'un de mes chefs me disait cela : mais c'était peut-être parce qu'il s'en allait.

* * *

Il a fallu dépasser l'église, et suivre la rue plus loin qu'à l'ordinaire, jusqu'aux dernières maisons. Avant l'église, après l'église, c'est le même village de murs noirs, dont les crêtes ébréchées collent au ciel nocturne. Et la rue est la même, caillouteuse et bossue sous les fumiers épars.

« C'est ici, avertit l'homme de liaison. Donnez la main : le couloir est traître. »

Je n'y vois goutte. Malgré les doigts qui serrent les miens, je me heurte aux cloisons et bute contre des marches.

« Attention ! Encore une. »

Celle-ci descendait, et j'ai cru tomber dans une cave ; mais un dur parquet a cogné mes talons, en grinçant ; et lorsque j'ai tendu le bras, je n'ai plus rencontré de cloison.

« Où sommes-nous ? ai-je demandé.

— Au presbytère.

— Je le sais bien. Mais où, dans le presbytère? »

L'agent de liaison n'a pas répondu. Quelque chose, dans un coin, a remué tout à coup avec un bruit étrange, un déclic d'abord, et puis une sorte de roulement vif et doux. Je me suis arrêté d'un sursaut; j'attendais, sur mes gardes, autre chose; et pourtant j'ai sursauté encore, lorsque le carillon s'est mis à danser. Clair, guilleret, il égrène les unes sur les autres ses notes tintinnabulantes; il se dépêche; il se trémousse; il vibre, absurde et charmant, comme la lumière d'un matin d'été. Mais la nuit, d'une masse, retombe du toit béant : le carillon rentre dans son coin, et la pluie, goutte à goutte, claque sur le parquet.

« C'est l'horloge de la salle à manger, dit l'agent de liaison. Le curé couchait là-derrière... On y est. »

Il soulève une tenture, dans laquelle je m'empêtre. J'entends des rires; je respire une odeur de café; une tiédeur de charbon me frappe le visage.

« Mais entrez donc! » dit le capitaine Prêtre.

Il me serre les mains, heureux de me revoir comme si toutes les nuits de l'hiver nous avaient séparés, au lieu de cette seule dernière nuit.

« Approchez, que je vous présente... Voici Pellegrin, le père Pellegrin; voici Lamarre, et voici Grégoire... Asseyez-vous : nous allons boire le café ensemble. »

Deux bougies brûlent sur la table cirée, où leurs flammes vacillent à l'envers. Une longue glace, debout dans l'angle près de la fenêtre, me renvoie mon reflet à nez rouge, entre le visage du moine bénédictin, pâle, blond, avec des yeux de brume bleue, et la barbe royale de Lamarre. Grégoire, assis à ma droite, ne me montre, de profil, que la longueur de son nez.

« On se retrouvera souvent, n'est-ce pas ? »

Je réponds oui, avant qu'ils s'en aillent. Mais quand ? mais où ? puisque de trois jours en trois jours les trois bataillons tournent l'un devant l'autre, et ne se touchent à peine, un instant, que la nuit... Peut-être, un jour entre les jours, serons-nous soldats du même régiment.

« A bientôt ! » me disent-ils.

Oui ; peut-être bientôt...

Ils sont partis. Porchon est sur les routes et relève les postes. Le capitaine Rive, que j'attends, n'est pas arrivé encore. Je suis seul, avec le portrait-chromo de Pie X, qui me regarde et me bénit ; avec le lit à sommier neuf ; avec les fleurettes des murs ; avec les livres qui chargent les rayons de bois blanc.

Je n'oserai pas toucher les livres du curé : mes mains, engourdies par le froid mouillé, ne peuvent que rester dans mes poches... *Breviarium romanum*, *Vie des Saints*, *Histoire de l'Église*, *Œuvres*

complètes de Fénelon, les livres se sont penchés sous le poids du lance-fusées ; et la *Ruche* est tombée, comme sont mortes les abeilles du jardin.

« Bonjour, mon capitaine. »

Il entre d'un pas lourd, son « pic » de Gibercy à la main. Son dos se voûte un peu, sous la pèlerine du manteau.

« Vous voyez, c'est moi ; je reviens. »

Il se laisse tomber sur une chaise, et tend ses jambes vers les tisons. Il me parle comme jamais il n'a fait. Cordial et fatigué, il réveille des souvenirs aussi vieux que la guerre.

« Vous rappelez-vous, lorsque vous êtes arrivé, à Gercourt ?... Vous veniez de Normale Supérieure ; vous aviez l'air d'un officier pour rire... Vous ne m'avez pas fait très bonne impression.

— Mon capitaine, je m'en suis aperçu. Vous m'avez parlé d'apprentissage : et vous avez souri, sans savoir qui j'étais, d'un sourire que je n'ai pas oublié.

— Nous nous étions battus, dit le capitaine Rive. Nous étions très las ; et votre uniforme était si neuf ! »

Il regarde ma culotte rougeâtre, dont le drap mûr éclate aux genoux ; il regarde ma vareuse verdissante, dont les galons décousus se roulent sur eux-mêmes, mes mains dures aux ongles usés, ma barbe mal taillée, enfin mes yeux, longuement.

« La guerre a passé sur vous », dit-il.

Au bout d'un instant, avec un hochement de tête triste, il ajoute :

« Sur moi aussi... »

Il y a déjà lontemps qu'il fait jour ; et nous continuons à causer, tandis que les deux bougies brûlent encore, sur la table. L'une d'elles, consumée toute entière, laisse pencher sa mèche, qui tombe avec une flamme plus haute et grésille dans le suif fondu. La flamme s'éteint, et nous soufflons l'autre bougie.

« Vous devriez tirer ce drap », dit le capitaine Rive.

Je me lève, et marche vers la fenêtre. Sur la tablette, deux éclats d'obus monstrueux maintiennent les bords de la toile, la raidissent à long plis mous.

« Quel temps dehors?

— Il pleut. »

Il pleut sur le jardin aux allées droites, bordées de poiriers en quenouille ; il pleut sur les ruches pourrissantes, sur les moellons des murs, et là-bas sur les pentes du Bois-Haut, sur les hêtres dépouillés, sur les tranchées des mitrailleurs.

Le capitaine Rive s'est approché. Il frôle du bout des doigts les éclats d'obus, et palpe leurs dents d'acier froid ; il regarde la pluie qui tombe sur le jardin, lève les yeux vers les arbres noyés, au pied

desquels s'entrevoient les trous noirs des cagnas. Ses lèvres s'agitent à peine. Il murmure :

« Maintenant... »

Est-ce qu'il a jamais plu, aux Eparges, comme il pleut ce matin ? Le drap mouillé se gonfle et nous chasse dans la chambre. Nous revenons vers l'âtre où sifflent quelques charbons : nous n'allumerons du bois que ce soir, à cause de la fumée.

Voici Porchon qui rentre. Nous sommes là, tous les trois. Le paquet de tabac est sur la table, près de nos pipes et du papier à cigarettes, près des deux bougies neuves que je viens de sortir de mon sac, et que nous allumerons cette nuit, à la place où toutes les bougies ont marqué deux seuls ronds noirs, parmi les taches de suif refroidi.

La route allait vers Saint-Rémy. Elle s'arrête à cette barricade, faite de carrioles, de tonneaux, de charrues, à quoi s'enlacent des barbelés. Les ténèbres, là-dessous, sentent le fumier ; on y entend chuchoter les derniers Français.

L'autre route allait vers Combres. Près des saules, elle bute contre une barricade, pareille à celle de Saint Rémy. Les ténèbres, ici, sentent la vase ; et le pas d'une sentinelle perdue va et vient sur la route.

« Halte-là !

— C'est moi, Jaffelin. »

L'homme relève son fusil ; et nous causons un peu, à voix basse.

« On s'habitue, la classe 14 ?

— Tout d'même, mon lieutenant... Ça nous a tantôt pris comme les autres

. — Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Mais ça, dit Jaffelin... Tout. »

Il montre la barricade, le village et les prés, les collines, toute la nuit... Au flanc de la montagne de Combres une lueur éblouissante s'allume, jette par-dessus nous un long rayon pâle, où les gouttelettes de pluie dansent comme des poussières. Le projecteur cherche la route de Mouilly, tâtonne une seconde, et s'éteint.

« Les Boches se gourent sur nos relèves, dit Jaffelin. Mais si jamais ils viennent à savoir l'heure, on s'ra gentiment épinglés... Faudrait casser la gueule à c'truc-là.

— Qu'est-ce que tu faisais, Jaffelin, au mois d'août ? »

Il me regarde, interdit :

« Ce que j'faisais ?

— Oui, ton métier... dans la vie civile ?

— Ah ! dit Jaffelin. Je m'demandais bien... J'étais comptable, mon lieutenant. »

Derrière nous les ténèbres se déchirent, en un éclair rougeâtre où surgissent des silhouettes d'hommes. L'un d'eux tousse ; on entend, lorsqu'ils

font un pas, le happement de la glaise où leurs jambes s'engloutissent. De l'autre côté des maisons, une seconde batterie de fusils craque, brutalement. Puis un silence retombe, où l'on perçoit très loin, vers Saint-Mihiel, le battement profond d'une canonnade. Au sommet du Bois-Haut, une mitrailleuse égrène sa bande de cartouches ; elle se tait, et la fusillade du Bois Loclont crépite derrière la Calonne, se gonfle en rafale, décroît et meurt. Mais aussitôt, déchirante, la batterie de fusils crache derrière nous ses huit flammes rouges ; l'autre batterie répond, au-delà des maisons ; et cinq ou six bombes, à la file, aboient vers la ligne des tranchées.

« La nuit est calme, cette nuit, dit Jaffelin... A tout à l'heure, mon lieutenant. »

Je l'abandonne, près de la barricade. Je vais plus loin, jusqu'au point où la route s'infléchit avant de pénétrer dans le col.

Je ne me suis même pas aperçu que je marchais dans l'herbe de l'accotement, où s'étouffe le bruit de mes pas. Il ne pleut plus : quelques étoiles brouillées vacillent derrière le vol des nuages ; l'eau du ruisseau, entre les saules, pipe la lueur des fusées et s'enfuit avec elle.

« Halte-là ! »

Le cri surprend toujours, même lorsqu'on a vu, devant soi, la forme vivante de la sentinelle.

« C'est vous, mon lieutenant ? »

Ils m'attendaient. Ils surgissent du fossé où ils étaient cachés, sur quelques bottes de paille mouillée. Le caporal Runel me dit :

« Asseyez-vous donc cinq minutes. »

Et il m'offre, dans son quart, une gorgée d'eau-de-vie.

« Y a une patrouille qu'est dehors, chuchote-t-il : Butrel, avec Beaurain, et un troisième que j'nai pas connu. C'est Butrel qu'avait r'péré tantôt, à la jumelle, une cabane au bord du Longeau ; et il s'en est allé, avant la lune, pour chercher ce qu'il y avait d'dans. On les a vus passer tout à l'heure ; on les attend rentrer par ici... Mais i's n'sont pas encore à l'instant. »

Runel se baisse, d'un geste instinctif, parce que le projecteur vient de se rallumer, sous les sapins de Combres. L'antenne de lumière balaie la vallée, se rétracte et s'allonge, accroche enfin la route de Mouilly, que lentement elle frôle. Et puis elle disparaît, mais pour jaillir à nouveau, et cette fois frapper la route, comme une balle.

« Ils savent y faire, » dit Runel.

Deux sifflements hargneux lui coupent la parole, deux coups de départ, deux éclatements presque simultanés. A peine avons-nous vu, sous le foyer blanc du projecteur, fulgurer deux flammes sanglantes : toute la montagne de Combres est noire, des assises au sommet ; elle semblerait morte,

n'était la plainte des balles qu'elle laisse s'échapper, et qui tissent dans la nuit, très haut, leur trame cristalline.

Et bientôt, plus vite que peut battre une paupière, elle rouvre son œil de cyclope sous le bois sourcilleux, et recommence à scruter notre nuit.

« Zyeute toujours, dit un des hommes. Le Montgirmont finira bien par t'avoir.

— Mon lieutenant, m'informe Runel, je vous signale qu'un des fusils de la batterie 3 a dû glisser hors de son encoche, et qu'il tire très bas, presque sur nous. Vous voudrez bien passer voir, en rentrant ?

— Entendu : je passerai. »

Je quitte le petit poste, et retrouve Jaffelin, les spirales des réseaux Brun, la barricade à odeur de vase. Par un étroit passage qu'écrasent les murs de deux maisons, je gagne les prés boueux, et patine jusqu'à la haie derrière laquelle se cache la batterie : sur une échelle horizontale, dont les montants sont creusés d'entailles faites au couteau, les huit hommes ont couché leurs fusils, sans les pointer, sans les assujettir. Cela doit tirer sur un point repéré, — une tranchée, un boyau ou une piste, — les huit détentes pressées à la fois par une tringlette enfilée dans les pontets, la tringlette elle-même manœuvrée par un seul homme, qui tient une ficelle à la main... Le bois de l'échelle travaille

et gondole ; de salve en salve, les fusils glissent, se braquent vers le ciel ou piquent vers la terre : la batterie devient un jouet grotesque et dangereux, dont le vacarme insulte à la nuit.

Sur le pont du Longeau, l'une derrière l'autre, trois ombres glissent lentement. La flamme d'une allumette danse aux doigts de Butrel, et colore son mince visage : la patrouille rentre au presbytère, où Porchon doit l'attendre.

Lorsqu'il sera minuit, je rentrerai à mon tour ; je gratterai mes chaussures et mes molletières pâteuses, et m'allongerai sur le lit du curé. Mais auparavant, je passerai une heure dans l'avant-dernière maison, avec ceux de mes hommes que le service laisse libres, et qui ne dorment pas.

Ils sont assis autour de la bougie, que masque un écran de carton. Ils ne jouent pas aux cartes, ce soir ; ils causent à mi-voix, leurs rudes visages seuls hors de l'ombre. Je reconnais le sergent Souesme, le sergent Liège, le caporal Patoux, Pannechon et le grand Chantoiseau.

« Tout de même, dit Souesme, penser qu'on a là-bas, dans une maison de la rue d'Hauteville, au quatrième, un môme à soi qu'on n'a jamais vu, qu'on pourrait prendre dans ses deux mains, tout doucement, avec les deux pattes sales que voilà, et dorloter, et embrasser, et regarder tout nu sur les genoux de la femme !... C'est mon premier,

Liège, tu sais... J'aurai bientôt la photographie. »

Liège entr'ouvre sa capote et sort son portefeuille:

« Mes deux filles, tu vois... La maison derrière avec la vigne vierge, c'est chez nous... Elles ont voulu qu'on les prenne avec leur ami Cyrano : ça n'est pas un très beau chien, mais tu ne trouverais pas une bête plus affectueuse.

— Chez moi, dit Chantoiseau, j'en ai quatre. Il n'y a pas de photographe au bourg, et c'est pour ça qu'on ne les a pas tirés en portrait... Quand même... Quand même... »

Et Chantoiseau, les yeux grands ouverts, les regarde tous ensemble.

Ils ont surpris, vers le Bois Carré, un patrouilleur allemand ; et ils l'ont assommé. Ils ont fureté dans toutes les maisons du village ; et ils les ont mises à sac. Ils sont entrés dans la sacristie ; et ils ont forcé les armoires, volé les chasubles, les étoles et les linges sacrés ; ils n'ont laissé que quelques rameaux de laiton et de chrysocale, et un fragile vase de porcelaine bleue, à filets d'or.

Cette nuit, ils s'en vont. En attendant que les postes rejoignent, ils se sont couchés sur les marches de l'église. Pas un ne parle ; pas un ne bouge. Je les entends seulement respirer. D'instant en instant, il y en a un qui tousse, d'une toux rauque et profonde.

L'église, dressée vers un ciel cuivreux, laisse tomber devant elle un vaste pan d'ombre où ils se sont blottis. Je ne vois d'eux que cette masse immobile et couchée, cette masse de fatigue prostrée sur les degrés de pierre.

Je les ai trop regardés vivre : je sais que celui-ci est un lâche, et celui-ci une brute, et celui-ci un ivrogne ; je sais que le soir de Sommaisne, Douce a volé une gorgée d'eau à son ami agonisant, que Faou a giflé une vieille femme parce qu'elle lui refusait des œufs, que Chaffard, sur le champ de bataille d'Arrancy, a brisé à coups de crosse le crâne d'un blessé allemand... J'ai trop regardé les lueurs mauvaises de leurs yeux, les tares de leurs visages, tous leurs gestes de pauvres hommes. Je les ai regardés faire la guerre, et j'ai cru que je les voyais, et peut-être que je les connaissais...

Mais les yeux de Chantoiseau, cette nuit?... Mais eux tous qui sont là couchés, et que je vois pour la première fois?... Ce sont eux. Ils respirent d'un grand souffle las ; membres mêlés, ils se donnent l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent donner : la tiédeur de leur corps misérable « Mon frère qui grelottes, approche-toi davantage, et que toute ta chair se réchauffe... Mon frère qui ne cesses de tousser, endors-toi sur le bras que voilà, et que ta poitrine n'ait plus mal... Mon frère qui dors sur mon épaule, tu as raison d'avoir confiance en ton frère :

je respirerai doucement pour ne point t'éveiller. »

Au-dessus d'eux, un gémissement tremble dans les ténèbres. L'oiseau nocturne s'envole du clocher, monte vers le plein ciel, à grands coups d'ailes silencieux : et il me semble que je vois leur âme, leur âme sombre qui se délivre.

Par la route de Mouilly, par le Moulin-Bas, par Amblonville, nous sommes allés vers Rupt comme vers notre passé. Nous avons reconnu, autour de l'église sans vitraux, la foule des croix neuves pressées dans l'étroit cimetière, l'humide vallon où la ferme s'allonge près de la mare aux arbres fins, et cette colline moussue dont nous avons, un matin de soleil, cerné la crête d'une tranchée pacifique.

Mais comme Rupt a changé ! Le ruisseau coule dans une plaine rase, balafrée d'ornières, sans un buisson, sans une touffe d'herbe : des canons gris badigeonnés de fange ; des hangars couverts de chaume ; des chevaux à l'attache, tristes bêtes faméliques, aux grands yeux farouches et doux ; des artilleurs assis au bord de la route ; d'autres qui cheminent à travers la plaine, des bottes de paille sur les épaules, des seaux de toile au bout des bras ; et toujours des canons alignés, d'autres hangars, d'autres chevaux ; toujours cette couleur de chaume et de boue, couleur de nos visages, couleur de la guerre...

« Essuyez vos pieds, là donc ! »

Mmes Porcherot, mère et fille, nous ont regardés avec méfiance. Il y avait chez elle un capitaine du 25. Cérémonieusement, elles nous ont mis à la porte.

Nous passerons nos trois jours dans cette maison abandonnée. Nous achèterons à la bouchère des cigarettes de tabac d'Orient, au tailleur des huîtres portugaises ; et nous irons à la messe de minuit.

Au feu des cierges, entre l'âne et le bœuf, l'enfant Jésus tendra vers nous ses menottes de cire rose. Le sous-lieutenant Dast, et Béjeannin l'infirmier, chanteront un hymne à Jeanne d'Arc, une cantate naïve et désespérée ; et puis toute la nef s'emplira d'un chœur de voix graves, d'une lamentation monotone, qui ne finira plus :

Ils étaient forts, jeunes et beaux,
Pleins de vie et d'espoirs nouveaux ;
Ils sont partis en chantant !

Les flammes des cierges tournoieront ; l'officiant, à l'autel, nous semblera reculer très loin, au fond d'une vapeur d'encens. Et toujours, d'un bout à l'autre du vaisseau, prisonnier des voûtes de pierres, bourdonnera le chœur des voix résignées :

Ayez pitié de nos soldats
Tombés dans les derniers combats...

Pitié pour nos soldats qui sont morts ! Pitié pour nous vivants qui étions auprès d'eux, pour nous qui nous battrons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrirons dans nos chairs mutilées ! Pitié pour nous, forçats de guerre *qui n'avions pas voulu cela*, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le redevenir !

CHAPITRE VII

LA GUERRE

25 décembre-5 janvier

« C'est pour demain, dit le médecin-auxiliaire, demain matin huit heures. Il y a des batteries tout le long de 372, des batteries derrière Senoux, des batteries dans le Bois-Haut, des batteries partout... Le tir commencera d'un seul coup, toutes les dragées en vrac sur le saillant boche. On allongera au chronomètre ; le bataillon du 6-7 sortira, deux compagnies première vague, deux autres appuyant l'assaut. »

Le médecin-auxiliaire pérore, avec une assurance qui nous gèle. Accoudées sur la table, devant leurs assiettes encore pleines d'écailles d'huîtres, les deux filles du tailleur l'écoutent, médusées. Le tailleur a reculé sa chaise vers la cheminée ; penché sur l'âtre, les pincettes à la main, il tisonne, il sifflote, et ne nous montre que son dos rond.

« C'est égal, murmure Ravaud, il y a des choses

qu'il fait bon garder dans ses poches... On laisse traîner ça sur le coin d'un meuble ; on s'en fout ; et comme par hasard...

— Quoi ? Quoi ? dit le jeune toubib.

— Oh ! rien », répond Ravaud.

Le mot tombe comme une pierre : de grands cercles de silence s'élargissent jusqu'aux murs ; et l'orateur, très rouge, regarde obstinément ses ongles.

Mais Porchon, tirant sa montre, manifeste une bruyante surprise :

« Eh bien vrai ! Si je me doutais de l'heure qu'il est !... On est là ; on se trouve peinards ; on ne s'aperçoit même pas du temps qui passe... Vite à la popote, mon vieux ! Nous allons nous faire sabouler. »

Dans la rue ténébreuse, nous marchons sans rien nous dire. Une porte de grange s'ouvre en geignant, et la lumière qu'elle démasque éclaire une carriole paysanne, en attente au bord du trottoir.

« Huchet ! appelle une voix... l'est pas là, Huchet ? »

Assis dans la carriole, deux fantassins, le visage terreux, fument leur pipe.

« Blessés ? leur demandons-nous.

— Non, mon lieutenant ; les pieds pourris : on nous a oubliés dans la flotte.

— Huchet ! Huchet ! » crie toujours l'infirmier.

Nous entendons l'homme, au passage :

« Ben voilà, quoi ! Tu sais marcher sur les mains, toi, peut-être ? »

Il sort, suspendu aux épaules de deux camarades. La porte de la grange se referme, et toute la rue s'éteint

Il fait très froid, cette nuit. Des reflets vagues traînent à travers la place et miroitent sur la boue gelée. Autour de l'abreuvoir, on entend craquer le verglas sous les pas d'hommes invisibles.

« Dépêche ! Dépêche ! » me dit Porchon.

Enervé, il file devant moi, prend de l'avance, disparaît presque. Cela m'énerve à mon tour ; je me mets à courir et tout de suite le rattrape :

« Voyons, mon vieux, ne te fatigue pas : tu sais bien que nous avons le temps.

— Il est six heures, répondit-il.

— Pas tout à fait ; il nous reste cinq bonnes minutes.

— Et après ? Que diable veux-tu que nous en fassions ? »

Il entre dans le couloir de la « caserne », une vaste maison pleine d'officiers, de cuistots, d'ordonnances, où claquent des portes, où bourdonnent des voix à travers les cloisons, où trépide jour et nuit une vie mystérieuse et puissante.

Le capitaine Rive et le docteur, arrivés avant nous, causent au coin du feu.

« J'ai vu Ancelin tantôt, raconte le capitaine.

C'est lui qui commande les deux compagnies. Il me disait... Ah ! vous voilà, jeunes gens? Vous êtes bien en avance... Oui, des tranchées très humides, très humides... Une cigarette, docteur ?

— Bonsoir, Messieurs », dit le commandant Sénéchal.

Il entre, mâchonnant le bout d'un cigare. Il est plus rouge encore que de coutume. A sa moustache raide, poils blonds et poils blancs mêlés, de minces glaçons scintillent et fondent.

« Gelé ! Une bonne soupe chaude par là-dessus... Eh bien, Rive, tu dors ?... Mettons-nous à table, Messieurs. »

Nous dînons, en échangeant d'habituelles paroles. Le Labousse, qui s'ennuie, modèle du bout des doigts des totons en mie de pain, qu'il fait tourner sur la toile cirée. Le capitaine s'enveloppe d'un rêve taciturne Le commandant, une fois de plus, témoigne d'un appétit massif.

Presle, ayant mis sur la table la bouteille de fine, ranimé le feu qui s'éteignait, rangé dans la « cantine à vivres » les boîtes de conserves inutiles, vient enfin, à regret, de se décider à sortir. A peine a-t-il fermé la porte que Porchon, me regardant, cligne d'une paupière.

« Alors, mon commandant, c'est bien cette nuit que nous partons?

— Mais oui.

— Et nous allons au carrefour de Calonne?

— Mais oui ; au carrefour de Calonne.

— Comme... d'habitude?

— Comme d'habitude. »

Porchon, déçu, me regarde encore. Il hésite ; il m'encourage des yeux... A mon tour.

« Mon commandant, nous avons causé tout à l'heure avec un médecin auxiliaire du 6-7. Il nous a dit des choses, heu... des choses... enfin des choses intéressantes. Il avait l'air très sûr de lui, très renseigné...

— Il faudra me l'indiquer, dit le commandant Sénéchal. S'il postule jamais pour une place de cuistot, je lui promets avis favorable. »

Ayant dit, le commandant ouvre la boîte de *ninas*, choisit un fumeron noir et l'allume, soigneusement. Après quoi, de sa voix sifflante d'asthmatique, il raconte un drame de Sardou qu'il vit jouer l'an passé, par une troupe « de premier ordre »... A la fin du cinquième acte, le cigare lui brûle la moustache. Il le jette alors, boit une dernière gorgée de fine et se lève :

« Bon sommeil, messieurs ; il n'est que temps. Je vous rappelle que le réveil est à trois heures, — *comme d'habitude*. »

Nous rentrons dans la maison abandonnée, et nous nous mettons au lit. A travers le mince plafond, nous entendons les pas des hommes qui gîtent dans le grenier, la chute de leurs corps sur la paille. Et

tous les bruits s'apaisent, peu à peu ; une souris grignote du côté de l'armoire, trottine sur le carrelage et plonge dans quelque trou. Alors, dans le grand silence, deux hommes couchés côte à côte se mettent à causer :

« Brémond t'a dit?

— Oui.

— Demain matin huit heures...

— Oui.

— C'est le 6-7 qui se tape l'attaque. Nous aut'es, on est réserve.

— T'es bien sûr, au moins?

— Puisque c'est Brémond qui l'a dit... Et c'est Pinard qui lui avait dit!

— Alors c'est vrai... Mais si l'attaque loupe avec le 6-7?

— Si l'attaque loupe?

— Oui.

— Ah ! quand tu m'demanderas... Laisse donc ça, va ! Pour l'instant, on est réserve. Pense qu'on est réserve, et dors par là-dessus.

— Ça fait rien, dis...

— Quoi?

— J'aimerais mieux être à Paname.

— Oui. »

Le commandant Sénéchal a parlé ce matin, au bord de la route des Trois-Jurés.

« Froid de canard, messieurs !... C'est pour huit heures. »

Le médecin-auxiliaire avait raison. Les deux hommes, cette nuit, avaient raison : tout ce qu'ils ont dit est exact, point par point. Nous devons retrouver, à Calonne, le 1er bataillon de chez nous, en formation d'attente sous le bois. Nous arriverons derrière lui ; nous nous formerons à notre tour, — faisceaux d'armes, faisceaux de sacs. Et nous n'aurons plus, formation d'attente, qu'à attendre.

« En avant, marche ! »

Il fait si froid qu'on ne pense à rien. Une aube incolore sourd de tout le ciel. On avance, engourdis, sans rien voir que la route pâle, et vaguement parfois, debout en avant du taillis, un grand hêtre isol qui ressemble à un arbre de pierre.

Quand nous arrivons à la cabane du cantonnier, nous nous apercevons qu'il fait jour. Et presque à l'instant, au creux de nos poitrines, une sensation bizarre point et grandit, une sorte de chaleur pesante, qui ne rayonne pas, qui reste là comme un caillou.

« Ligne de compagnie face à gauche... »

On s'arrête, bordant le fossé.

« Sacs à terre... »

Le capitaine Rive nous appelle. Ses moufles pendues au cou par un cordon, il y plonge les deux mains à hauteur de l'estomac. Et ces mains empaquetées et pendantes lui donnent une allure

blessée, une allure infirme qui fait mal à voir.

« Quelques mots à vos hommes, n'est-ce pas ? Les classe 14 surtout... N'oubliez pas que nous sommes réserve de réserve... Insistez sur l'importance de notre préparation d'artillerie... Tout le monde couché si l'artillerie boche riposte. »

Quelques mots à mes hommes... Sans doute. Mais les mots que je voudrais leur dire, je ne pourrai pas les leur dire. Le 67 attaque : ils le savent... Pourquoi le 67 attaque-t-il ? Qu'est-ce qu'il attaque ? Dans quelle direction, vers quel but, avec quels espoirs ?... C'est cela que je voudrais leur dire ; et cela, je ne le sais pas, puisque personne ne me l'a dit, à moi.

Le capitaine Rive le sait-il ? Le commandant Sénéchal le sait-il ? Si je les interrogeais, ils me répondraient, bons soldats, que nous sommes « à la disposition », que nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

On a regardé de loin ce mur, et l'on voudrait savoir ce qu'il y a derrière : on va prendre cette pioche et taper. Si les pierres sont trop dures, si le fer de la pioche s'émousse et se brise on prendra la pioche « de réserve » qu'on a posée contre ce hêtre, et l'on continuera à taper.

Un coup de canon ; deux autres... Brusquement une voûte sonore tombe du ciel, jette par-dessus nous des liens sifflants et rapides, qui se croisent, se

joignent et se mêlent, tandis que derrière nous, sur nos flancs, devant nous, les coups de départ et les éclatements martèlent la terre, s'y plantent comme des pieux, achèvent de fermer durement le vacarme qui nous emprisonne, et désormais — pour quel temps ? — nous sépare du monde des vivants.

J'ai rassemblé mes hommes ; et voici que je leur parle : « Nous sommes réserve, c'est entendu. Mais peut-être que nous marcherons, nous aussi. Mieux vaut penser à cela tout de suite, s'y préparer, être prêts l'instant venu... Bien de quoi s'en faire, d'ailleurs ! Est-ce que nous n'en avons pas vu d'autres, à la 7e ? Les anciens sont là pour le dire, eux qui tant de fois déjà .. Quand aux jeunes, je suis bien sûr que ma confiance en eux... »

Les mots se pressent à mes lèvres, abondants et vides de pensée. J'ai pris la parole tout à coup, sans savoir ce que j'allais dire, poussé par cette chaleur qui pesait morte au fond de ma poitrine, et soudain s'est mise à vibrer, à couler par tout mon corps, faisant battre mes artères, m'emplissant le cerveau d'une excitation fumeuse et trouble, presque sensuelle.

La canonnade s'exalte, rebondit et tressaille, avec des éclats cuivrés, des stridences et des rires. Elle nous cogne sur les nerfs, nous fait courir dans les reins de grands frissons glacés : on dirait une fan-

fare puissante et sauvage dont le rythme nous empoigne violemment, nous jette à une frénésie morne où nous nous enfonçons sans pouvoir nous débattre, sans le vouloir, vaincus.

Et bientôt la fusillade se lève, s'allonge en nappe d'incendie, crible de pointes sans nombre la voûte formidable du canon, qui s'effrite, se lézarde, et brusquement s'écroule.

La fusillade crépite parmi le poignant silence. Il y a du soleil sur les routes, du soleil à travers les branches. Et nous nous regardons, stupides, comme des gens qui s'éveillent.

C'est maintenant...

Nous avons erré tout le jour. Nous avons fumé des pipes à en avoir la gorge brûlée, la langue râpeuse et sèche. Nous avons passé deux heures dans une étroite carrière, près du poste de secours. Nous avons causé avec des camarades du 1er bataillon, avec le capitaine Prêtre, avec Grégoire et Lamarre. Nous n'entendions plus que des coups de fusil détachés, qui parfois se joignaient en gerbes, et que le vent nous jetait au visage.

Nous avons, à la nuit, échoué près du carrefour, du côté de la route de Mouilly. Le 1er bataillon, arrivé avant nous, s'était emparé des abris : il a fallu coucher dans des trous à ciel ouvert, ou dresser nos toiles de tente du côté où soufflait le vent.

De-ci de-là, un feu maigre tremblotait, autour duquel se serraient des ombres. Allongé contre moi, un homme toussait âprement, et sa toux résonnait jusqu'au fond de ma poitrine.

Nous avons, nous aussi, allumé quelques branches : une aigre fumée montait vers les bords du trou, s'y arrêtait et retombait, rabattue par la toile de tente. L'homme toussait de plus en plus, la poitrine déchirée de quintes épuisantes. A la lueur du feu, nous voyions son visage inconnu, rouge et couvert de sueur, ses yeux fiévreux et doux, ses joues salies de barbe grise.

« Comment t'appelles-tu ?

— Buchin.

— Quel âge as-tu ?

— Quarante-trois ans. »

Il prononçait « Buchéïn », avec un accent de soleil que n'ont pas les hommes de chez nous. Il avait quarante-trois ans, dix de plus que les moins jeunes des nôtres. A nos questions étonnées, il répondait entre deux quintes :

« Je sais bien que ça n'est pas ma place ; je sais bien que je pourrais réclamer... Bah ! que voulez-vous ; c'est le sort. »

De temps en temps, nous nous abîmions dans un sommeil grelottant et lucide. Je dormais, et j'entendais Porchon qui répétait, endormi comme moi :

« Sois tranquille, Buchin : je te ferai mettre aux voitures... C'est là qu'est ta place, Buchin : je te ferai mettre aux voitures. »

Et jusqu'au jour, sur la route, des pas sonnaient dans l'air glacé.

Pas d'ordres. Nous avons erré encore, autour des abris toujours pleins. Comme la veille des coups de fusil s'égrenaient au lointain des bois, moins clairs que la veille, étouffés par un ciel plus sombre. Un froid mouillé stagnait sur le carrefour ; la terre devenait molle ; et sous la jonchée des feuilles, la boue tendait ses embûches gluantes.

Vers midi, nous avons su : le capitaine Ancelin était tué ; notre camarade Ponchel était tué... Combien d'hommes tués ? — Ah ! combien... *Des* hommes tués.

A la nuit tombante, le 1er bataillon est sorti des abris, et s'est rassemblé sur la route des Eparges. Nous l'avons regardé partir et s'enfoncer dans le crépuscule : les hommes marchaient sous la pluie avec une lenteur tranquille, pas à pas descendaient vers le village, comme nous tant de fois, comme nous dans trois jours.

« Les pauvres gars ! » a dit quelqu'un.

Et dix voix ensemble se sont récriées :

« Quoi ? les pauvres gars... Parce qu'ils allaient être aux tranchées dans une heure ? Parce qu'ils

reprenaient leur tour ?... Tout le monde, heureusement, n'était pas si dégoûté... »

L'homme qui avait parlé a doucement secoué la tête ; et très bas, avec une espèce de honte :

« Mais non ; pas ceux-là... pas ceux-là.

— C'est vrai. avons-nous dit... Les pauvres gars !

— Quand même, oui... C'est grâce à eux. . »

Et tous, avec le même lâche bonheur, nous sommes rentrés dans nos huttes comme dans un vieux vêtement.

J'ai partagé, avec le docteur Le Labousse, un petit abri accolé à celui du capitaine Rive. Au-dessus de nous, la bourrasque faisait craquer les arbres ; la pluie tambourinait notre toit de carton bitumé qui se gonflait sous les rafales malgré les lourdes pierres dont nous l'avions fixé Une à une, les pierres roulaient avec un fracas d'avalanche ; et la feuille de carton s'envolait, fuyait dans la tempête en claquant comme une voile.

Nous nous abrutissions à discuter métaphysique, à couper des cheveux en quatre. Le Labousse concluait que j'avais « une âme rose et grise ». Et je cauchemardais toute la nuit — noir et rouge — les tempes cerclées d'une migraine effroyable.

Chaque jour, un peu avant 2 heures, la petite voiture du vaguemestre, pleine de colis vêtus de toile, apparaissait au bout de la Calonne. Cahin-caha vers

le carrefour, trottinait le bidet au poil jaune et laineux. Et les hommes, par les quatre routes, — ceux de Verdun qui l'avaient vue passer, ceux de Mouilly qui étaient tout près, ceux d'Hattonchâtel qui étaient loin, ceux des Taillis de Sauls, perdus à la lisière des bois, — arrivaient au carrefour en même temps que la petite voiture.

Plus tard, dans la nuit noire, nous entendions rouler les fourgons à vivres. Les corvées du 255, venues des premières lignes, s'arrêtaient, talons joints, devant la sentinelle...

« Halte-là !

— J'obéis.

— Qui vive?

— Deux-cent-cin-quan-te-cinq. Corvé-e d'ordinaire... »

Le fourrier s'avançait, protocolaire. Et tout bas, au creux de l'oreille initiée, il chuchotait le mot de passe.

Bien plus tard encore, longtemps après que nous avions dîné dans l'abri du commandant Sénéchal, quand la fumée du tabac nous cachait les uns aux autres nos visages, quand le rhum des « brûlots » n'était plus, au fond des verres, qu'un sirop refroidi, nous nous ranimions tous ensemble au bruit imperceptible d'une bicyclette sur la route. Nous entendions l'homme sauter à terre, poser sa machine contre la porte ; et tout de suite il apparaissait, débouclant

sa sacoche gonflée ; et les lettres en débordaient avec un bruissement léger, comme pour venir d'elles-mêmes au-devant de nos mains tendues.

* * *

« Bonne année ! »

Je répondrai aux lettres dans notre maison des Eparges, devant la fenêtre qu'a percée le capitaine Sautelet. Je ne vois plus, sur mes mains et sur mon papier, danser la lumière des bougies. Le jour entre par la fenêtre ; et si je lève les yeux, toute la vallée se donne à mon premier regard.

Vallée triste, de prés jaunes sous un ciel sale. En me penchant un peu à droite, je découvre la fuite des collines, hérissées de bois violâtres ; un peu à gauche, et la montagne des Hures surgit d'un bloc, sous sa couronne de sapins noirs. Et des Hures aux collines traînent de molles averses, qui ternissent encore les couleurs fanées des champs, qui pendent du ciel comme des haillons. Elles approchent, silencieuses, et brouillent les vitres de la fenêtre : toute la vallée s'efface, enveloppée de torpeur et de pluie.

Il fait trop chaud, ici. Le poêle bourré jusqu'à la gueule ronfle et craque. Une dernière mouche bourdonne, cogne le plafond et tombe sur la table, parmi toutes les mouches qui sont mortes.

« Bonnes années » d'autrefois... Par la fenêtre de ma chambre, je regardais les moineaux sur la neige. Depuis longtemps, à travers mon sommeil, j'entendais vibrer le timbre de l'entrée : il y avait dans le vestibule, sur le coin du vieux bahut, des gros sous pour les mendiants, et pour les gosses des pipes de sucre rouge.

On est là... Porchon s'est étendu sur le bat-flanc. Il est couché, pareil à un homme endormi ; mais chaque fois que le chat vient frôler son épaule, il le repousse, d'un geste excédé. Le capitaine Rive, affaissé sur une chaise, roule ses longues cigarettes ; il ne s'est pas rasé ce matin : je ne m'étais jamais aperçu que sa barbe poussait presque blanche.

L'averse passe, et lentement dévoile les prés mornes, que des trous d'obus éclaboussent. Derrière moi un fragment d'argile sèche, détaché du mur, se pulvérise en heurtant le plancher. On est là... On y restera trois jours. Et puis l'on descendra vers Rupt ; on remontera de Rupt vers Calonne ; et de Calonne, encore, vers les Eparges.

On ne se révolte pas. On accepte toutes les heures. Mais ce soir, sans rien dire, on se couche sur le bat-flanc ; on allume l'une à l'autre des cigarettes qui ne finissent pas ; on regarde, sur une feuille de papier blanche, ses mains dures et gercées... Chacun pour soi, on laisse son cœur se gonfler de

souvenirs. On n'a point honte d'avoir de la peine.

« Mon capitaine ! Mon capitaine ! »

La porte claque, violemment poussée. Un homme apparait, boueux jusqu'au ventre, l'air égaré.

« C'est l'capitaine Maignan... »

Rive s'est levé d'un bond, le visage envahi d'une brusque pâleur.

« Il est mort ?

— Non ! Non ! » répète l'homme.

Sur le seuil, Rive se retourne :

« Restez-là... Attendez-moi .. Nous ne pouvons monter tous ensemble. »

Et il s'en va, derrière l'homme qui secoue la tête, et qui dit « non », toujours, comme s'il se débattait.

Nous nous sommes assis près du poêle, le dos courbé, les mains jointes entre nos genoux. A quoi bon parler ? A quoi bon même nous regarder ? Les dents serrées, nous nous cachons dans ce coin d'ombre ; et nous avons si peur de notre premier geste que nous y demeurons, de toute notre force, immobiles.

Près du toit de l'abri quelqu'un court dans la friche.

« On vient ?

— Non... les pas s'éloignent. »

Porchon s'est dressé à-demi, les mains crispées au bord de sa chaise :

« Ecoute, me dit-il, va t'en... Nous n'avons pas besoin de rester deux ici... Monte là-haut.

— Mais toi ?

— Non : va le premier. Monte... Mais monte donc, à la fin, puisque je te le dis ! »

Il me pousse de son propre élan, de toute sa volonté, de toute son angoisse :

« Va... Va... »

Et je cède ; je passe la porte qui se referme ; je prends ma course sur la pente boueuse.

Quelqu'un descend vers moi, à longues foulées glissantes. C'est le capitaine Rive, tête nue, la vareuse ouverte. Nous nous croisons ; il me regarde, sans rien dire ; mais dans ses yeux encore trop vrais, ses yeux qui n'ont pas eu le temps de refléter autre chose, je *vois* la mort du capitaine Maignan.

Le brancard est là-haut, posé sur la fange du sentier, à côté d'un autre brancard. Ils sont deux morts, qui viennent d'être tués.

Celui-ci est un soldat, couché très droit, comme un gisant de pierre. Autour de lui, à haute voix, des hommes parlent. L'un dit :

« Ça l'a tapé juste au milieu du front ; il n'a pas dû seulement faire ouf... »

Juste au milieu du front... C'est pour cela qu'on lui a mis un mouchoir sur la tête.

« Il montait par le boyau, dit un autre. Quand

il est arrivé au tournant, il a enfoncé dans la boue : le parapet avait coulé, en comblant presque le passage. Il n'a pas pris le temps de déblayer ; il est sorti tranquillement. Et aussitôt... tac ! En bas. »

Ravaud et Massicard sont là : ils m'ont vu ; et ils s'écartent un peu, de chaque côté du second brancard.

Le capitaine Maignan, jusqu'à la ceinture, est enveloppé d'une couverture de laine. Le haut de sa poitrine très blanche apparaît, dans l'entre-bâillement de la capote déboutonnée. Dans sa bouche entr'ouverte on aperçoit le bord de ses dents ; et sur sa face livide, la cicatrice de la joue trace une dure ligne violette.

Comme il a maigri ! Son front que lave la pluie est plus lisse qu'un marbre ; sa tempe creuse s'emplit d'ombre effrayante ; les pommettes saillent et distendent la peau ; toutes les chairs diminuées, collant à l'ossature, la laissent hideusement surgir. C'est donc cela, une « tête de mort » ! Cela qui tout à l'heure ouvrait sur le monde les yeux du capitaine Maignan...

« Voilà, dit Massicard... Quelqu'un est passé devant la cagna, en criant que Soriot venait d'être tué au tournant du boyau 5. Il a couru, « pour se rendre compte »... Nous l'avons suivi Ravaud et moi : nous le connaissions si bien !... Quand il est

arrivé à l'éboulement, et que nous l'avons vu prendre appui des deux bras pour sortir, nous l'avons retenu par sa capote. Alors il s'est fâché ; il a voulu sortir quand même... Et tout de suite... La balle l'a traversé d'un flanc à l'autre ; il est retombé dans nos bras.

— Mort ?

— Non. Il nous a regardés, et il a dit : « Vous aviez raison, mes amis ». Nous avons tâché de le déshabiller, pour le panser ; le sang ne coulait pas beaucoup, mais il devait avoir une grosse hémorragie interne, qui l'étouffait... Quand le brancard est arrivé, il s'est mis à se débattre. Tout le temps qu'on le descendait, il se soulevait à grands coups d'épaules, en criant. Et puis, très vite, il s'est affaibli ; il s'est mis à parler avec une voix de gosse : « Ma mère... mon frère... la croix comme lui ». Et il est mort. »

Massicard tremble. Ravaud se penche ; doucement il ramène sur le corps une des mains qui traînait dans la boue. Et lorsqu'il se relève il nous tourne le dos, pour que nous ne le voyions pas pleurer.

« Quelle pluie ! » dit-il.

L'averse ruisselle au visage de Maignan. On voudrait prendre un linge pour étancher les gouttes qui mouillent son front, ainsi qu'une sueur d'agonie. Mais on le retrouve brusquement tel

qu'une balle vient de le tuer, muré tel que le voici dans cette immobilité formidable : et de nouveau, à travers tout l'être, on croit à la mort de Maignan.

Sur le front de Soriot, le mouchoir est devenu rouge. Ses pieds aux talons joints dépassent les bords du brancard. Ses mains à demi closes ont une pâleur de cire... Pauvres pieds bottés de cuir rude et de boue ! Pauvres mains inertes ! Pauvre homme...

Au-dessus de nous une balle chante, tirée du haut du piton. Brutal, Ravaud s'essuie les yeux. Et sourdement :

« Si je le tenais, celui-là ! »

Et puis il a un grand geste découragé. Il ne se détourne même plus. Les bras abandonnés, le visage nu, il pleure.

A minuit, sans quitter leur tranchée du ravin, les Boches se sont mis à hurler, comme s'ils chargeaient à la baïonnette. Vers Combres, une de leurs patrouilles est descendue dans la vallée, devant les lignes du 301 : et les nôtres ont entendu une voix qui les appelait, camouflée en voix française : « Au secours ! A moi, camarates ! » Sur le piton, ils ont chanté ; ils ont brisé des bouteilles, braillé des mots obscènes et des injures. Toute la nuit, ils nous ont harcelés de fusées et de coups de feu.

Nous n'avons guère dormi, en bas. Etendus côte

à côte, nous suivions le même songe douloureux : le lendemain de Noël, l'absurde attaque dans les bois, les lentes journées du carrefour, l'attente des lettres dans l'abri plein de fumée... Et puis les dernières heures, les averses qui passent, le cri de cet homme couvert de boue... Et devant nous les deux brancards, Soriot mort, Maignan mort.

Nous ne pouvons pas tout savoir. On nous a dit que les obus de nos 75, trop légers, avaient à peine mordu sur les retranchements ennemis. On nous a dit que la première vague avait heurté durement le musoir des mitrailleuses, et reflué, en laissant derrière elle une frange de cadavres. On nous a dit que le capitaine Ancelin, sûr d'être tué, s'était pourtant une seconde fois jeté contre les fils de fer intacts, parce qu'il en avait reçu l'ordre ; on nous a dit aussi qu'il était un officier admirable, et mieux encore, un homme de cœur.

Nous sommes venus aux Eparges ; et c'était la veille du jour de l'an. Nous avions oublié l'attaque du 26 décembre. Très loin, nous regardions au visage des heures notre propre mélancolie. Nous avions oublié... La guerre nous a durement punis.

Ce matin, nous mangerons des tranches de jambon fumé, des pommes jaunes et des mandarines ; nous boirons à pleins quarts un champagne mousseux et violent ; nous fumerons des cigares à bagues

rouges Et nous bavarderons bruyamment ; et nos huttes, peut-être, résonneront de nos rires.

Mais oublier...

*
* *

J'ai devancé, avec le campement, le départ du bataillon. Nous allons à Rupt, encombré de troupes au repos, pour essayer de conquérir une place à nos camarades fatigués. Comme toujours, la pluie nous accompagne, une pluie sournoise dont nous sentons à peine les gouttes fines, mais qui lentement pénètre nos vêtements et pèse sur chacun de nos pas. Il faut s'arrêter sur le bord de la route, se coucher dans l'herbe mouillée, attendre que les plus las reprennent assez de force pour achever l'étape.

Je somnole, en écoutant deux hommes qui causent près de moi. Ce ne sont pas des hommes de ma compagnie ; je ne connais pas leurs voix ; je ne sais même pas où ils sont : peut-être derrière la haie d'épine au pied de laquelle je me suis affalé, dès la halte.

« A c' coup-là, dit l'un, on s'est faits vieux... T'as dû savoir que le capitaine a été tué, avec un copain à nous.

— Je les ai vus, répond l'autre. J'étais juste au village comme on les descendait.

— Et alors ?

— Alors j'ai demandé comment le malheur était arrivé, et où, et pourquoi, et des tas d' choses qui n'avançaient à rien, puisque c'étaient toujours deux morts... Mais j'ai pas pu m'en empêcher. Il a fallu que je sache. Il me semblait que ça n'était pas assez de seulement les avoir vus... Comprends si tu veux : je ne suis pas comme ça d'habitude. »

Il y a un silence. Et l'homme reprend :

« On a eu aussi un tué, chez nous : Thouvignon, un cabot du renfort... Il était en train de manger, appuyé au parados. Faut te dire, pour être juste, qu'il s'était posé juste en face d'un créneau repéré ; mais puisqu'il débarquait, ça n'était pas tout à fait sa faute... Une balle l'a tapé en plein crâne ; il est resté debout, et sa tête s'est penchée, en laissant tomber des bouts de cervelle qui faisaient floc dans la bectance... Il avait un cigare sur l'oreille, et deux mandarines dans ses poches. »

Nous repartons, sous l'éternelle ondée. A Rupt, dès l'arrivée, je dois mener une lutte odieuse, contre des gens qui serrent les coudes pour mieux faire front aux intrus que nous sommes. A la place, à la mairie, à la prévôté, se sont les mêmes arguties, les mêmes vérités jésuitiques derrière quoi ricane le même égoïsme. Un capitaine, à court de mauvaise foi, me montre lâchement ses galons. Un lieutenant, la bouche fleurie de phrases courtoises,

cherche à m'enlever des mains la clef d'une maison vide, que l'on m'a confiée devant lui ; et quand il me voit résolu à ne la point lâcher, quand il comprend qu'il n'y a rien à faire, il change de visage tout à coup et me lance de grossières invectives.

« Tu viendras ce soir chez la mère Bourdier, me dit Lamarre que je rencontre. Il y aura quelques bons types, et de quoi boire. »

Chez la mère Bourdier, je trouve une dizaine de bons types. J'écoute un chansonnier des boîtes montmartroises, un caniche blond, aux yeux trop petits pour tout ce qu'on y voit luire de clairvoyance et de malice. J'écoute un grand sergent, tout en os, qui chante des chansons de Dranem ; il les chante mieux que Dranem : mais il a déjà beaucoup bu. Quelquefois, lorsque tombe une gaudriole plus épaisse, la mère Bourdier semble comprendre ; et elle glousse, le corsage dansant. Lamarre me verse à boire ; Grégoire me verse à boire.

« Ne fais donc pas çette gueule-là ! » me disent-ils.

Je bois ; je fume. J'écoute encore chanter le grand sergent. J'admire la cocasserie de ses gestes habillés trop court, la bosse de son nez en bec d'ara, le clignotement de son œil rond.

« Tu rigoles ? s'écrie Lamarre. Tu as raison : ça te va bien... Parbleu ! On est des as, à la 3ᵉ !

Chaque fois qu'on monte en ligne on fait la nouba toute la nuit : ça nous évite l'embêtement du réveil.

— Des as ! clame le grand sergent. Amène mon sac, vieux Charles ! Trente kilos sans compter les grammes ! Dix paquets d'cartouches de rabiot !... Quelle heure qu'il est ? Minuit et demie ? Qu'est-ce tu paries que je me l'colle sur le dos et que j'attends devant la grange de la section, l'arme au pied, jusqu'à trois heures du matin ?... Qu'est-ce tu paries, la mère Bourdier ? »

La mère Bourdier ne parie rien. Elle a vendu sa dernière bouteille ; elle pleure d'avoir trop baîllé ; elle nous conseille d'aller dormir.

Seul dans la maison abandonnée, seul dans mon lit, je dégringole au fond d'un sommeil noir. Le jour vient, et je dors. Le bataillon dépasse Amblonville, fait son entrée dans Rupt ; et je dors. C'est Porchon qui m'éveille, en me jetant à bas du lit.

« Tu es un beau salaud ! me dit-il. Pendant que nous attendons, sous la flotte, que monsieur vienne au-devant de nous, monsieur se carre dans la plume ; monsieur fait la grasse matinée ! »

Et le capitaine Rive, et le commandant Sénéchal, avec même netteté quoique moins cordialement, me chantent pareille aubade. Et le capitaine Gélinet me poursuit de reproches grognons, parce que sa chambre est près d'une étable, et qu'il entend à

travers le mur les meuglements d'une vache. Et pour comble le 54, sous les espèces d'un commandant, nous expulse de notre maison.

Sous la pluie, nos draps en bandoulière, nous errons de porte en porte, de rebuffade en rebuffade.

« A quoi sommes-nous bons ? » demande Porchon.

Une lassitude rageuse nous gagne. Nous ne sommes même pas bons à dormir sous un toit : nous nous roulerons ce soir dans nos draps ridicules, et nous coucherons à la pluie, sur le pré.

« De quoi avons-nous l'air ?... Dis-moi un peu de quoi nous avons l'air ?

— Nous avons l'air de deux gourdes. »

Il faut l'être, pour avoir trouvé des chambres à tous les officiers du bataillon, et pour avoir été, nous deux seuls, mis à la porte de la nôtre. Il faut l'être, pour avoir perdu l'habitude de dormir parmi nos hommes, dans la même grange et le même foin. Il faut l'être, pour oser continuer cette promenade lamentable, nos draps mouillés glissant de nos épaules et traînant leur pan dans la boue.

« J'en ai marre, dit Porchon. Entrons n'importe où... A la « caserne », si tu veux. »

Nous entrons. Nous ouvrons la première porte. Et nous voici dans une grande chambre inoccupée, avec deux lits, avec un harmonium. Nous allumons

du feu ; nous faisons sécher nos draps. Les deux lits sont moelleux et profonds ; l'harmonium, bon garçon, consent à exhaler une onctueuse *chaloupée.*

« La grande vie de château ! » clame Porchon.

Il me regarde ; je le regarde : et nous éclatons de rire.

« Crois-tu, hein ?

— Crois-tu qu'ils ont laissé tomber une piaule pareille !

— Sont-ils gourdes !

— Gélinet peut toujours s'amener, avec sa vache !

— Gélinet comme les autres...

— Un quatre mains sur l'épinette ?

— Gy ! »

Aux mugissements guillerets de l'harmonium, nous nous sommes mis à chanter :

Et on s'en fout,
La digue digue daine !
Et on s'en fout,
La digue digue don !

CHAPITRE VIII

LA BOUE

5-11 janvier

« Ça va comme ça, monsieur l' major ? »

L'homme s'est campé au milieu de la rue, devant le kodak du docteur. Les jambes empaquetées de grosse toile, le buste couvert d'une peau de mouton hirsute, il a la tête enveloppée d'un passe-montagne qui s'effiloche en toison déteinte, qui ne laisse voir, de tout le visage, qu'un nez minuscule sur un débordement de poils, et des yeux clignotants sous la cascade des sourcils.

« Ça va comme ça, monsieur l' major ?

— Tournez-vous un peu... Encore un peu... Décidément, la lumière ne vaut rien. »

L'homme, docile, meut ses jambes informes avec une lourdeur de plantigrade.

« Est-il beau, l'animal ! murmure Le Labousse. Quel dommage de louper un pareil cliché !... Ah ! tant pis : ne bouge plus... Ça y est. »

L'homme approche, en se dandinant :

« C'est réussi, monsieur l' major ?... Quand c'est-il qu on pourra voir ? Y en aura pour moi, n'est-ce pas monsieur l' major ? »

Il avance la patte vers la petite boîte noire, comme s'il voulait l'ouvrir et tout de suite y trouver son image.

« Pas encore, dit le docteur. Il faut que j'envoie le rouleau de pellicules à Paris. Mais sitôt qu'on aura renvoyé les épreuves, je te promets que je t'en donnerai.

— Sûr, au moins ?

— Oui, sûr.

— Vous n'oublierez pas ? Léon Marchandise, première compagnie du 5-4, première section, troisième escouade... C'est pas pour moi, monsieur l' major. C'est pour eux, comme souvenir... Et c'est aussi... »

L'homme s'arrête, hésitant, les yeux voilés d'une vague tritesse.

« C'est aussi ?... demande Le Labousse.

— C'est aussi pourqu'ils me reconnaissent. »

Baissant les yeux, l'homme considère son accoutrement, son torse laineux, ses cuissards de toile rude.

« Ah ! murmure t il, c'est qu'on a changé ; rudement changé dehors et dedans... Alors je voudrais... Comment dire... on a du mal à expliquer ces choses-là. »

Il relève la tête, nous regarde ; et nous nous sentons remués par la lumière profonde qui soudain ennoblit ces yeux d'homme.

« Je voudrais, comprenez-vous, qu'ils ne restent pas avec moi tel que j'étais quante j'ai parti d'avec eux. Puisque j'ai tant changé, et qu'ils ne le savent pas, comment voulez-vous qu'ils pensent bien à moi ?... C'est pour ça, monsieur l' major... Dites que vous n'oublierez pas.

— Je n'oublierai pas », promet Le Labousse.

L'homme rentre dans sa grange, et nous regagnons la caserne. Il pleut sur les rues désertes ; les gouttières gargouillent au pied des murs ; les feux noirs des cuistots s'éteignent en sifflant.

« A quoi pensez-vous, vieux toubib ?

— A rien d'intéressant.

— Mais encore ?

— Je pense aux abris de Calonne, à la pluie qui délaye leurs toits, au bruissement des grosses gouttes qui tombent sur la paille, à l'odeur de la litière pourrie... Et vous ?

— Oh ! moi, je ne pense plus à rien. Même pas à la pluie que nous recevrons demain ; même pas à la boue dans quoi nous pataugerons ; même pas à la guerre... A rien du tout. »

C'est assez de recevoir la pluie, lorsque l'heure en est venue. Elle est tombée toute la nuit, pendant

que nous allions de Rupt au carrefour de Calonne. Elle tombait quand nous sommes arrivés. Et ce soir toujours elle tombe.

« Vous vous rappelez, mon lieutenant ? »

Pannechon, debout, le torse ployé en arrière, ficèle une toile de tente aux rondins de la charpente.

« On l'avait pourtant bien dit, avec Chabeau, que la flotte pourrait dégringoler, qu'elle n'arriverait pas à trouver un joint, ni à couler dans la maison ! Vous aussi, mon lieutenant, vous l'aviez bien dit... Et la flotte a percé quand même ; et faut tendre les toiles, ici comme ailleurs. »

Les gouttes heurtent les toiles, tambourinantes et drues. Et dehors l'averse immense ruisselle au tronc des hêtres, frémit sur les feuilles mortes et noie les routes de limon blanchâtre.

« Voilà, murmure Pannechon... Parce que nous avions bâti cette maison toute entière, rien que nous, on s'était figuré qu'elle n'était pas une maison comme les autres. La pluie pouvait couler dans toutes les guitounes de Calonne : elle ne coulerait pas dans la nôtre. On y en avait trop mis, des bras et du cœur, pour la faire naître pelletée par pelletée, motte par motte, branche par branche... On était trop fiers de notre peine, voyez-vous... Tous les trois, on a péché par trop d'orgueil.

Levant le bras, Pannechon montre le sommier de la porte :

« Un jour, mon lieutenant, j'avais écrit quelque chose là-haut. Il y a déjà longtemps : c'était vers la fin de novembre... Comme souvent, j'étais venu bagoter par ici, à cause d'elle qui m'attirait. La claie de l'entrée était posée de côté ; le locataire avait dû sortir... Alors, en douce, j'ai descendu les marches. Il y avait du feu qui flambait, et j'ai connu que la cheminée tirait toujours bien. J'ai vérifié les porte-manteaux, et avec une petite pierre j'en ai raffermi un qui branlait un peu : mais c'était pour le plaisir, parce qu'il était encore très solide. Et puis je me suis baissé, j'ai plongé mes deux mains dans la paille : et j'ai été content, à sentir que la paille était sèche... Alors mon lieutenant, je n' saurais pas vous dire ce qui m'a pris. J'ai sorti mon couteau, et j'ai fait une grande entaille, dans le rondin au-dessus d' la porte ; j'ai mouillé mon crayon, mon crayon violet pour mes lettres, et j'ai marqué sur l'entaille blanche, en appuyant très fort, le jour qu'on avait bâti la maison, le 2 novembre vous vous rappelez ?... Et je n'ai pas osé signer nos noms, mais j'ai marqué tout d' même notre compagnie, notre section... Et j'ai aussi baptisé la maison « COMME ON PEUT »... Mais c'était encore de l'orgueil.

« Qu'est-ce qu'on en voit aujourd'hui, mon lieutenant, de l'entaille blanche et d' mes belles écritures ? J'ai travaillé à ça toute une grande

heure et plus ; j'ai usé la moitié d'un crayon qu' j'avais payé douze sous chez l'épicière Colin, à Mont ; surtout, j'ai cru que ma peine était bonne, comme si j'avais empêché quelque chose de se perdre, comme si j'avais préservé la maison... De quoi, mon lieutenant ? Dites-moi de quoi... La pluie tombait ; la boue montait... Et les lettres, à force de recevoir la pluie, s'eflaçaient, rentraient dans le bois ; et des éclaboussures jaillissaient pardessus ; et les mottes du toit fondaient, coulaient... Et toujours de la pluie plein le ciel, qui nous mouillait vêtements et peau si longtemps qu'on était dehors ; et toujours de la boue sur les routes, qui nous prenait aux jambes à la porte des gourbis, qu'on retrouvait au fond sous nos litières, qui collait à nos mains chaque fois qu'on touchait les murs, des murs de gadouille, mollasses et gelés. A Calonne, aux Eparges, c'est partout gadouille et flotte. Allez où vous voudrez, faites comme vous voudrez, restez debout, couchez-vous, défendez-vous quand même ou croisez-vous les bras, partout et toujours vous trouverez gadouille et flotte... Tenez, mon lieutenant, vous rappelez-vous seulement qu'on a vu le plein soleil ? Au mois d'août, au mois de septembre, on se battait en plein soleil. Quand on courait, les chaumes grésillaient sous nos semelles ; les mitrailleuses et les fusils claquaient sec ; et les copains qui prenaient une balle au passage tom-

baient sur la plaine rase, s'allongeaient au soleil dans leur capote très bleue et leur pantalon rouge : on les voyait de loin et on les voyait tous, et c'étaient bien des soldats tués... Tandis que si demain nous nous battions là-haut, nos morts tomberaient à-même la boue : dès la première seconde ce seraient des morts salis... et bientôt même plus des morts, des petits tas de boue sur lesquels on marcherait sans les voir, de la boue dans la boue, plus rien. . Même la guerre, même la mort, il n'y a rien, que la pluie et la boue. »

Pannechon ouvre son couteau de poche, et saisit une des bûches dressées au coin de l'âtre.

« Le feu s'éteint, dit il Va falloir faire du p'tit bois si l'on n' veut pas qu'il meure tout à fait. »

Il avise une pierre plate et pose la bûche dessus, verticalement. Il s'est rapproché du seuil, vers la flaque de clarté stagnante au pied des marches. Et soudain je le vois qui se met en boule, qui cache derrière ses bras un visage de terreur. Et presque au même instant le mur tressaute contre moi, un souffle brutal me heurte à la poitrine, me courbe sous le fracas énorme d'une salve d'obus dégringolant par la clairière.

Tout l'abri a vacillé ; un vol de feuilles sombres tournoie devant la porte ; et longtemps après, flasques et lourdes, des mottes de boue retombent sur le toit.

« Eh bien, Pannechon? »

Il se redresse, très pâle, les traits encore crispés et grimaçants.

« Ça ! bégaye-t-il... Ah ! ça !... Mince alors ! »

Il respire mal, et ses doigts tremblent. La terreur qui le défigure ne s'en va que peu à peu, d'un lent retrait presque insensible. Et tandis que je le regarde, sans bouger, je m'aperçois que mon cœur bat à grands coups précipités.

« Eh bien, Pannechon? »

Ses yeux fixent sans voir le couteau qu'il a lâché, et qui luit sur la paille près de la bûche renversée.

« Un peu plus court, murmure-t-il, seulement dix mètres plus court... et qu'est-ce qu'on serait, à présent?

— Même plus des morts, Pannechon; des petits tas de boue, de la boue dans la boue...

— Quoi, mon lieutenant? Qu'est-ce que vous dites?

— Allons, voyons! C'est toi-même...

— Moi? Quand ça?

— Il y a peut-être deux minutes, Pannechon.

— Ah! dit-il, vous croyez?... C'est bien possible, après tout : ces saletés-là m'ont coupé le sifflet. »

*
* *

Mêlée de dur grésil, la pluie nous cingle au visage. Elle crible les ténèbres, qu'on sent frémir d'un tremblotement lourd. Nous marchons en aveugles, dans un vacarme d'eau bondissante où se perd le bruit de nos pas. Nous marchons dans un torrent au lit traître, raviné d'ornières profondes. Il semble, de temps en temps, qu'on entende un cliquetis d'armes, un heurt de chute, un éclat de voix ; mais tous les bruits s'engloutissent dans la rumeur frémissante du vent, s'éparpillent aux coups de fouet de la pluie, qui nous poursuit et s'acharne, qui nous ferme les yeux, nous renfonce dans la gorge, chaque fois que nous ouvrons la bouche, les paroles et le souffle.

On se tait. On suffoque. On avance en trébuchant, les chevilles tordues, les mains tâtonnantes, le visage meurtri par le vol furieux des grêlons. A nos pieds l'eau coule plus lente, avec un large murmure. On ne voit toujours rien ; mais la pente adoucie nous guide vers le village. On va droit devant soi ; on suit les pas de cette foule, les milliers de pas qu'on s'est mis à entendre, depuis que le torrent a cessé de gronder Peut-être, à présent, verrions-nous sur le ciel grandir la masse du Montgirmont, n'était cette brûlure des paupières qui nous empêche d'ouvrir les yeux.

La pluie galope sur un lac endormi, un lac d'eaux pâteuses qui se lovent à nos jambes, qui nous reprennent, une jambe après l'autre, chaque fois que nous leur échappons. Le lac morne garde collés à lui des espèces de reflets dont vaguement pâlissent les ténèbres : en baissant la tête contre les rafales, on les aperçoit grouiller comme des bêtes molles, au toucher gluant et glacé.

Plus haut ! Le bruissement de la pluie s'étouffe contre la boue Les semelles collent, clappantes à chaque pas. On glisse, les mains en avant, les mains à leur tour collées à la fange, englouties jusqu'aux poignets. On avance en rampant, les coudes dans la boue, les genoux dans la boue. On entend la pluie tinter sur les gamelles, crépiter sur le cuir des sacs, dévaler en cascades par-dessus les talus. On ne voit toujours rien, ni le ciel, ni la boue. On ne sait pas depuis combien de temps cela dure. On sait que cela n'est pas fini, qu'il faut ramper encore, jusqu'aux huttes qui doivent être là-haut, jusqu'aux hommes qui doivent nous attendre puisque nous venons prendre leur place, dans la boue.

Ils nous attendaient : nous les avons heurtés à travers les ténèbres. Une porte s'est ouverte sur une rayonnante lumière d'or, sur la flamme d'une bougie, sur la chaleur d'un poêle allumé.

« Vous allez être bien servis », nous a dit le capitaine Prêtre.

Grégoire et Lamarre descendent du bat flanc. Ils nous accueillent d'un rire las et bouffi, d'une poignée de main poussiéreuse. Leurs capotes jaunâtres tombent devant leurs jambes avec une raideur de carton. Ils cognent dessus, « pour nous faire voir », de leur doigt replié : et cela rend un bruit dur, comme si leur doigt heurtait une planche.

« Vous allez être bien servis », répètent-ils.

Et la porte s'ouvre. Et Pellegrin apparaît. De ses épaules jusqu'à ses pieds, la boue glisse en bavant. Lorsqu'il pose sa canne contre le mur, lorsqu'il nous tend la main, des paquets de boue tombent de ses coudes et s'aplatissent sur le parquet.

« Excusez-moi », dit Pellegrin.

Il nous sourit, de ses yeux brumeux et noyés. Et très doucement :

« Vous allez être bien servis », nous dit-il.

C'est à moi de monter. Jour et nuit, il faut qu'un de nous deux soit là-haut : douze heures Porchon, et moi douze heures... Je « prends » de six heures du matin à midi, de six heures du soir à minuit

C'est le matin. Le ciel moins sombre laisse traîner encore des lambeaux de ténèbres. Une grande flaque immobile, d'un bleu pâlissant et figé, ouvre devant l'abri un gouffre vertigineux. Ce n'est qu'une flaque de boue : un pas suffit pour qu'elle s'éteigne ; et je marche dedans avant de m'en être aperçu.

Il ne pleut plus : à peine quelques gouttes fugitives, glissant avec le vent las. L'aube torpide rôde au bas du ciel, où s'effile sous les nuages une raie de clarté jaune, droite et mince comme un glaive. Autour de moi les guitounes rasent leur dos de chaume, du même bleu grisâtre que la boue.

Mes souliers font un bruit étrange, un bruit de bouillie écrasée que suit une aspiration nette, comme de lèvres clappantes. Par les fissures d'un toit monte le ronflement d'un homme endormi : mais un seul pas m'empêche de l'entendre, de même qu'un seul pas, tout à l'heure, a fait s'éteindre la flaque blême, au seuil de l'abri.

Je chemine vers le bord du plateau, dans la désolation grise du crépuscule, dans le silence glacé du monde. Je vais avec lenteur, balançant mes épaules et mes hanches, balançant tout mon corps d'une jambe sur l'autre, arrachant tous mes pas, un par un, à l'étreinte puissante de la boue.

Cela recommence à chaque pas, accompagné du même clappement ignoble qui reste collé à la boue, qui ne sort de la boue que pour se perdre en elle, avant d'avoir effleuré le silence. De loin en loin, aux lèvres d'un entonnoir d'obus, un gouffre d'eau bleuâtre s'arrondit, d'une pureté si froide et si pâle que je m'en éloigne avec une sourde frayeur, jusqu'à ce que, glissante et muette, la boue soit revenue le combler tout entier.

Est-ce le jour ? Il semble que, hors les ténèbres. surgissent les lignes de la terre, que les nuages du ciel se creusent et se gonflent, plaqués çà et là de blancheurs sales, déchirés de bâillements livides. Un autre nuage s'est couché au fond de la vallée un voile de fumée dense, une buée morte qui ne bougera plus. Et par-delà moutonnent les hêtres des Hauts, houle confuse roulant au faîte des collines, refluant sur les pentes à longs remous violâtres. Et devant moi, émergeant tout à coup de l'horizon fangeux, la noire montage de Combres, d'un lourd élan, surgit.

Lorsqu'il fait jour, on gagne le boyau en courant. Des dalles rocheuses, sous la boue moins épaisse, accueillent les pas de leur force dure. Vernies de boue, elles luisent ; entre elle des filets d'eau se hâtent, avec un bruit frais et léger.

On entre. Cela commence presque sans qu'on voie rien : deux levées de terre molle qui largement s'évasent, de chaque côté des mêmes dalles rocheuses. On gravit des paliers successifs ; de l'un à l'autre on se hausse davantage ; on se lève droit, le front baigné d'air libre, au-dessus des levées grandissantes. Mais brusquement le sol manque ; une marche sournoise s'incline vers la boue ; les parois rapprochées se dressent : on est pris.

Il n'y a plus rien, ni la vallée, ni les hêtres des Hauts, ni les sapins de Combres, ni la vie bou-

geuse des nuages. Il n'y a plus, au-dessus de ma tête, qu'une saignée de terne lumière, sans légèreté, sans profondeur, presque incolore : une bande de lumière plate déroulée sur le boyau, collée sur les bords du boyau. Cela n'éclaire pas ; mes regards qui se lèvent enfoncent là-dedans sans pouvoir s'évader ; cela existe à peine, juste assez pour fermer la prison où je suis englouti, d'un mur à l'autre, de la boue à la boue.

Ce ne sont pas des murs. C'est une seule masse monstrueuse et lourde, sans forme, sans reliefs, sans contours : le boyau rampe au travers, d'une allure visqueuse et pesante. Né de la boue, il est la même chose que la boue. Il en a la mollesse énorme, le glissement pâteux, la couleur. Tout à l'heure, au dehors, c'était gris, avec un glacis bleuâtre laissé là par la nuit finissante ; maintenant c'est gris encore, mais d'un gris jaune, d'un gris ocreux et sale, traversé par en bas de traînées floconneuses, d'un gris verdissant. Parfois il me semble que toute cette fange s'amoncelle, plus compacte, qu'elle dresse tout à coup devant moi un abrupt solide, contre lequel je vais buter. Mais le boyau, sans heurt, du même glissement pâteux, plonge dans la même fange, dans le même gris ocreux et sale, sous la même bande de lumière plate déroulée d'un bord à l'autre. Et mes jambes, à chaque effort, soulèvent les mêmes flocons verdâtres, traînent après

elle des viscosités longues, pareilles à des algues pourries.

Sans profondeur, sans longueur, le boyau ne finit nulle part. De place en place, à droite ou à gauche, il détache un tentacule hésitant, qui s'enfonce n'importe où, — place d'armes inutile, ancienne tranchée comblée de boue, cheminement des mitrailleurs, feuillée nauséabonde où des papiers mettent des blancheurs vives.

Et des hommes apparaissent, qui ressemblent tous à Pellegrin, à l'homme gluant que nous avons vu surgir dans le cadre de la porte ouverte. Une espèce de niche s'arrondit dans la glaise, au fond de laquelle, sur une planche jaune, s'étalent des guenilles jaunes. Deux autres planches la couvrent, disjointes, spongieuses, gorgées dans toutes leurs fibres d'une eau épaisse et jaune qu'elles laissent baver à gouttes molles... Et c'est là, — pourquoi là — ? qu'il faut rester six heures.

Quand il est monté me relever, Porchon m'a dit :

« Vauthier vient d'être blessé. Il revenait de la source, avec Pannechon. Une balle folle l'a traversé, un peu au-dessus de l'aisselle... Rien de grave ; du moins je ne crois pas. »

J'ai trouvé le grand Vauthier dans la guitoune des agents de liaison. Il était assis sur la paille

mouillée, la tête penchée vers sa blessure, et il fumait une cigarette.

« Il n'y a qu'à moi, m'a-t-il dit... Des bêtises pareilles, ça n'arrive à personne qu'à moi. »

Pannechon, accroupi contre lui, pliait une couverture, et doucement, comme un fichu léger, la lui posait sur les épaules.

« Je n' souffre guère, mon lieutenant, disait Vauthier. Ça tire un peu ; c'est un peu lourd ; mais pour souffrir, mon Dieu non... L'embêtement, c'est d'avoir été mouché comme ça, aux abris... On va encore dire que j' l'ai fait exprès. »

Ses yeux, lentement, s'emplissaient de rêveuse tristesse. Il inclinait le front ; et sa bouche, douloureuse et puérile, se contractait comme s'il allait pleurer.

« Cette fois, mon lieutenant, vous m' donnerez un billet signé... Il y aura cette nuit quatre mois que j'ai reçu ma première balle à Rembercourt. J' n'ai pas envie qu'on m' remette les menottes aux poignets, qu'on m' fasse retraverser Bar entre deux cognes à cheval, et qu' les juges du Conseil, en m'insultant, me condamnent encore à un an d' prison... Cette fois, mon lieutenant, vous m' donnerez un billet signé. »

Vauthier essaie de sourire ; mais quel navrant sourire, plus émouvant que toutes les plaintes, plus bouleversant que toutes les colères, coup de lumière sur la plaie vive d'un cœur !

Il y a quatre mois... Vauthier, Beaurain, Raynaud : trois bons soldats. Blessés dans la mêlée nocturne, ils ont mis sur leur blessure, à tâtons, leur pansement individuel ; et ils sont partis sous la pluie d'orage, à travers le champ de bataille mugissant, vers l'ambulance... Ils n'avaient pas de billet signé. On n'a pas pu prouver qu'ils étaient mutilés volontaires : on ne les a condamnés qu'à un an de prison.

« Quand j'y pense... Quand j'y pense... » dit Vauthier.

Sa tête dodeline, avec une lasse douceur.

« Une balle de plus, ça n'est rien. Mais j'aurais voulu autrement... Si jamais on m' demande dans quelle bataille j'ai été blessé, qu'est-ce que j' répondrai, mon lieutenant ? Que j' me promenais en arrière des tranchées, n'est-ce pas ? les mains dans mes poches et l' képi sur l'oreille... Et alors on rigolera, on prendra un air mêlé-cass, on m' demandera c' que j'ai foutu au front... Et quand on saura mon histoire de septembre, on dira...

— Quoi ? jette Pannechon. Qu'est-ce qu'on dira ?... On dira qu' les juges du Conseil étaient des chameaux, et toi un malheureux. On dira qu' deux blessures en cinq mois, c'est suffisant pour un seul homme ; qu'une balle dans la peau, qu'on l'ai prise à vingt mètres ou plus loin, c'est toujours une balle dans la peau.

— Tu dis ça... Tu dis ça... » murmure Vauthier.

Pannechon, impatienté, se trémousse sur la paille :

« Tais-toi, grand ; tu causes trop ; t'as la fièvre... Fume ta cigarette... Elle est éteinte? On va t'en allumer une autre... Bouge pas, ta couverture tombe ; tu prendrais froid dans ton épaule... Avance ton bec, c'est une sèche bien roulée... Des allumettes ? J'en ai... Laisse-toi faire. T'as plus rien à faire qu'à t'laisser faire. . Tu verras, grand, là-bas à l'arrière ; tu verras... »

Pannechon se rapproche de Vauthier, remonte la couverture qui a glissé un peu, allume la cigarette qu'il lui a mise aux lèvres. Et il lui parle, comme à un enfant, d'une voix chantonnante et berceuse :

« Là-bas... Il y aura un lit près d'une fenêtre, avec des draps bien secs, des draps doux, des draps blancs. Il y aura tes vieux. Il y aura un gros poêle bourré de charbon. Il y aura une infirmière, une jeune, avec des « guiches » blondes sur les tempes et des bras nus jusqu'aux coudes. Il y aura du soleil derrière les carreaux, des cigarettes toutes faites sur la table de nuit. Il y aura...

— Tu dis ça... Tu dis ça... répète Vauthier.

— Tais-toi, grand. Ecoute... On t'mettra une belle écharpe en toile fine ; on t' donnera une vareuse neuve, un calot neuf et des bottines. Tu r'luiras, tu

s'ras propre des pieds à la tête. Il f'ra beau temps tu verras : du soleil sur les pavés, du soleil sur les murs... Tu t'assoieras à la terrasse d'un café, devant la gare, et tu entendras siffler les locomotives... Ou bien tu prendras le tramway jusqu'au bout des maisons, et tu regarderas les routes blanches, et les fossés pleins d'herbe verte... Ecoute, grand ; écoute encore... »

Vauthier, souriant, écoute la voix chantonnante. Ses lèvres et son front douloureux se détendent ; une chaleur rose lui monte aux pommettes. Les paupières entrefermées, très loin, il regarde des images.

Et dehors, cependant, tombe le soir terne et mouillé. On entend sortir des guitounes et marcher dans la boue les hommes de la prochaine relève.

« Vois, dit Pannechon à Vauthier. Il fera bientôt nuit : tu vas pouvoir descendre. Tu vas pouvoir t'en aller là-bas... »

Une ombre bouche la porte basse.

« Vous êtes là, mon lieutenant ?... Il est l'heure. »

C'est Viollet qui descend de là-haut, et m'appelle. Debout sur un pied, il râcle ses vêtements avec une palette de bois. Il râcle ses jambes ; il râcle sa poitrine et ses bras ; il essuie ses mains au toit de chaume d'une guitoune.

« Mon lieutenant, dit-il, va falloir prendre des écopes et des pelles. La boue a coulé dans la sape 7 : si on n'dégage pas, les hommes du p'tit poste ne pourront plus passer... Tantôt déjà ils ont bien cru y rester tous les quatre. Ils étaient pris jusqu'aux reins, et les Boches leur tiraient dessus ; il a fallu qu'ils se déséquipent, qu'ils se déshabillent à moitié. Richomme chialait... Gendre lui a foutu des claques. »

Viollet se tourne et se déhanche pour râcler, derrière lui, la boue qu'il ne peut voir. Et tout à coup il glisse, ouvre les bras comme un noyé, tombe dans la boue, durement, de tout son poids.

Il reste allongé sur le ventre, collé à la boue par le ventre, les paumes à plat, la tête rejetée en arrière pour sauver son visage de la boue.

« Tu ne peux pas te relever ? »

Viollet ne répond pas. Ses épaules tressautent bizarrement. D'une secousse il roule sur le flanc, décolle son bras droit et s'appuie sur le coude. Alors je m'aperçois qu'il rit. Il rit silencieusement, convulsivement, la bouche grande ouverte. Enduit de boue il disparaît, mêlé à la couleur du sol. Je ne vois plus que la tache claire de son visage, de ce visage qui sort de la boue, et qui rit.

« Quand même, dit la voix de Viollet ; quand même, mon lieutenant.. Y a pourtant d'quoi s' marrer, à la fin ! »

Le jour, on peut regarder la boue. On peut, le front à un créneau, regarder de près la bosse du piton, le bourrelet rampant de la tranchée allemande, les fils de fer ronce cardant les nuages, et les pare-balles d'acier bleu. On peut tirer dedans et faire miauler les balles. On peut tirer dans les écopes de bois qui d'instant en instant gesticulent hors des parapets boches, et lancent sur les pentes des trombes d'eau qui dévalent chez nous. On se distrait : Vidal, au bout d'un bâton, place devant un créneau repéré une vieille marmite de cuivre, danse de plaisir chaque fois qu'une balle tape dedans, change de créneau et compte les trous. Mémasse, pour lui seul, a percé un regard dans le boyau des mitrailleurs : il tourne le dos au piton, « lui » ; c'est sur Combres qu'il tire, « lui ». Les douilles éjectées tintent à ses pieds ; son fusil brûle ; sa barbe tremble aux injures qu'il vocifère : « Fumiers ! Cochons ! Refumiers ! » Et le fusil tousse ; et les douilles tintent ; et les injures tonnent. Pareil à un héros d'Iliade, Mémasse, à huit cents mètres, invective les guerriers ennemis.

On se distrait : on va voir l'homme du génie qui monte la soupe aux travailleurs de la mine. Comment fera-t-il pour franchir l'éboulement ? Il bute ; il lâche son bouthéon, qui bascule et lentement naufrage dans la boue. Il retire sa capote et sa veste, relève la manche de sa chemise, et plonge

son bras nu dans la boue. Il fouille ; il s'acharne, furieux, le bras enfoui jusqu'à l'épaule. « L'aura !... L'aura pas !... » Il ne l'aura pas. Il retire de la boue son bras informe, gaîné de boue gluante et jaune. Désespéré, il nous regarde. Et les nôtres lui disent : « T'en fais pas. Tes copains partageront avec nous... Mais tu peux bien nous laisser rigoler un peu. »

Parce qu'il fait jour, on rigole. On a des yeux : on sait ce qui vous étreint les jambes, ce qui vous glace la peau sous le cuir des chaussures et le drap des molletières. On dévisage la boue ; on la blague ; on crache dedans. Et la fumée des pipes, sous les planches de mon trou, laisse une bonne odeur âcre et chaude. Un crayon ; une feuille de papier : une ronde par le secteur... Il est midi.

Mais il est six heures du soir. La nuit vous entre dans les yeux. On n'a plus que ses mains nues, que toute sa peau offerte à la boue. Elle est molle, et elle est froide. Elle vous effleure les doigts, légèrement, et s'évade. Elle effleure les marches rocheuses, les marches solides qui portent bien les pas. Elle revient, plus hardie, et claque sur les paumes tendues. Elles baigne les marches ; elle les sape, les attire, les engloutit : brusquement, on la sent qui se roule autour des chevilles...

Son étreinte, d'abord, n'est que force et lour-

deur; on lutte contre elle, et on lui échappe; c'est pénible, cela essouffle; mais on lui arrache ses jambes, pas à pas... Elle les reprend, et son étreinte est patience et ruse : insidieuse, elle mollit, se délaye et coule; elle clapote, invisible, à petites vagues lécheuses; elle cherche le haut des souliers, le bâillement des jambières; elle imbibe doucement le drap du pantalon, la laine des chaussettes; profonde, fluide, elle monte vers les genoux, happe les pans de la capote, jaillit très haut et lentement retombe. Parfois le boyau tourne; une bourrade puissante et molle vous jette d'une paroi sur l'autre : on sent peser contre ses flancs l'énormité de toute la boue. Les yeux pleins d'eau, les oreilles bruissantes, on titube au hasard, les deux bras tendus devant soi. Et la boue violente vous cogne les mains, vous replie les bras, de toute sa masse vous heurte la poitrine... On s'arrête; on entend battre son cœur; le dos fait mal; on s'aperçoit que la boue vous enveloppe les jambes, les deux jambes nues, et les glace. Elle a trouvé; elle restera là, collée à la chair qu'elle a trouvée, pendant six heures.

C'est très long, quand on ne voit même pas la fumée de sa pipe, quand l'homme qui est tout près n'est plus qu'une masse d'ombre indistincte, quand la tranchée pleine d'hommes s'enfonce dans la nuit, et se tait. Sous les planches les gouttes d'eau tom-

bent, régulières ; elles tombent à petits claquements vifs, dans la mare qu'elles ont creusée. Une... deux... trois... quatre... cinq... Je les compte jusqu'à mille. Est-ce qu'elles tombent toutes les secondes!... Plus vite?... Oui, plus vite : deux gouttes d'eau par seconde, à peu près ; mille gouttes d'eau en dix minutes... On ne peut pas en compter davantage.

On peut, remuant à peine les lèvres, réciter des vers qu'on n'a pas oubliés. Vigny, Hugo, Leconte de Lisle ; et puis Baudelaire ; et puis Verlaine ; et puis Samain... C'est une étrange chose, sous deux planches dégouttelantes, au tapotement éternel de toutes ces gouttes qui tombent... Où ai-je lu ceci? Un homme couché, le front sous des gouttes d'eau qui tombent, des gouttes régulières qui tombent à la même place du front, le taraudent et l'ébranlent, et toujours tombent, une à une, jusqu'à la folie... Une... deux... trois... quatre... Il n'y a pourtant, sur les planches, qu'une mince couche de boue. Depuis des heures il ne pleut plus. D'où viennent toutes les gouttes qui tombent devant moi, et mêlées à la boue enveloppent mes jambes, montent vers mes genoux et me glacent jusqu'au ventre ?

Le bois était triste aussi,
Et du feuillage obscurci,
Goutte à goutte,

La tristesse de la nuit,
Dans nos cœurs noyés d'ennui,
Tombait toute...

Les gouttes tombent au rythme de ce qui fut la *Chanson Violette*, au rythme d'une scie imbécile gambadante sous mon crâne... Une... deux... trois... quatre...

La planche était triste aussi,
Et de son bois obscurci,
Goutte à goutte...

Je vais m'en aller. Il faut que je me lève, que je marche, que je parle à quelqu'un... Suis-je debout? Est-ce drôle de ne plus sentir ses jambes ! Ce sont pourtant mes jambes que je pince.

Et je m'en vais à pas lents.
Les crapauds chantent, dolents,
Sous l'eau morte...

Un mitrailleur chantonne derrière sa pièce, une complainte sans paroles qui reste cachée dans la nuit.

« Tu es tout seul ?

— Je suis tout seul.

— Tes copains, où sont-ils ?

— Ils sont derrière la toile de tente, autour de la lanterne. »

La lanterne est posée par terre, masquée, du côté de la porte, par un carton fiché dans la glaise. De l'autre côté, un croissant de lumière vacille à fleur de boue, comme une eau clapotante et jaune Les hommes couchés ne sont qu'un seul tas d'hommes, où çà et là luisent deux yeux sous un front pâle, où le geste d'une main s'anime et rentre dans l'ombre, où les paroles n'ont point de visage.

« Si on avait du feu, seulement !

— Un peu d'feu...

— Pendant cinq minutes.

— On nous avait promis du charbon...

— Depuis longtemps.

— Et ce soir encore...

— On n'a rien.

— Et la bougie va s'éteindre... »

Derrière le mica de la lanterne, la flamme palpite prisonnière, comme une aile de passereau captive dans la glu. Feu follet bleuâtre, elle danse sur la boue. Lasse, penchante, elle tombe doucement et grésille. Un instant encore elle semble une mouche bleue frissonnante... Et puis elle meurt.

Les hommes se taisent. Ils ne sont plus que leur souffle dans les ténèbres ; et aussi leur odeur, leur odeur de bêtes mouillées. Au-dessus de nous, autour de nous, des frôlements courent, furtifs.

« Qu'est-ce qu'on entend? dit une voix.

— C'est une source.

— Une source ?

— C'est de l'eau, en tout cas. »

Les hommes bougent, se soulèvent avec des grognements.

« Pousse-toi un peu ; tu tiens tout le sec.

— Sans blague ! Tu veux changer, pour prendre un bain ? »

Des filets d'eau glissent le long de mes jambes ; quelque chose me ruisselle sur l'épaule, comme une poignée de sable fin : c'est de l'eau. Elle coule sur ma poitrine, et ma capote pliée la recueille toute dans mon giron. Mes yeux se ferment ; je m'assoupis un peu ; et l'eau, comme d'une vasque penchée, se renverse sur mes genoux.

« Quelle heure ?

— Ah ! devine.

— L'eau monte...

— Laisse-la monter, qu'on s'y noie, qu'on en crève...

— Qu'est-ce qu'i' dit, l'aut'e piqué ?

— Bourrez-lui la gueule, à c' menteur ! »

Et l'homme, tout de suite, s'excuse :

« C'est histoire de dire... Pas crever, bien sûr !... Mais les pieds gelés, des fois...

— Pour qu'on t'les coupe ?

— C'est pas forcé qu'on m' les coupe...

— Si ! c'est forcé. Tes pieds pourrissent, et on t' les coupe. Vaudrait mieux une vraie blessure.

— Oh ! alors... Alors oui. Mais quelle blessure ?

— Tu f'rais semblant d' te peigner, ta glace collée au parapet ; tu lèverais l' bras en douce, avec un peigne en aluminium, qui brille... Le Fritz aurait tôt fait...

— D' m'esquinter l' bras ? Merci ! Les nerfs bouzillés ; une patte folle ; estropié pour le restant d' mes jours ?... Ah ! non, très peu.

— Alors tu t' coucherais sur le dos, une supposition qu' t'aurais une crampe. Et tu lèverais ta guibolle, en gigotant...

— Pour me faire démolir la cheville du pied ? Non mais... Tu n' te doutes pas qu' c'est compliqué, une cheville, n'importe laquelle des deux. Y a des os délicats, des articulations, des tas d'histoires... Non, ça n'est pas une chose à démolir.

— Alors ?... Alors quoi ?

— Le mieux, fiston, ça s'rait encore une fesse.

— Mais si la balle te la prenait en plein, qu'est-ce qu'elle irait chercher derrière ?... Ton ventre ?... On en clabote, d'une balle dans l' ventre.

— Faudrait, comprends-tu, qu'elle te prenne la fesse en biais, dans l' gras ; qu'elle te fasse juste un trou dans l' gras. Faudrait qu' tu trouves le moyen d' risquer juste une fesse au créneau, et en biais... Mais comment faire ? »

Dehors, un long piétinement monte avec la boue.

« Il est minuit, dit un mitrailleur... C'est la r'lève de la 7ᵉ. »

Je me précipite. J'arrive à la tranchée en même temps que Porchon. Entre nous deux quelque chose roule, une sorte de caisse ronde et creuse.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le brasero que tu as fait tomber.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Il n'y a rien.

— Nuit calme ?

— Nuit calme. »

J'arrive en bas. La bougie brûle sur le coin de la table, à côté d'un journal déployé. Porchon a mis du bois dans le fourneau ; le jus ronronne dans la cafetière d'émail rose.

« C'est vous, Genevoix ?

— Oui, mon capitaine.

— Est-ce qu'il pleut toujours ?

— Pas pour le moment. »

Mes molletières déroulées coulent sur le parquet. Ma capote vide s'affaise près d'elles. L'un après l'autre, mottes lourdes, mes souliers tombent... Tout cela fait un tas de boue qui fume à la chaleur du fourneau. Mes chaussettes fument au dossier d'une chaise ; et sur la chaise fument mes deux pieds nus.

Mes pieds sont bleus, de ce bleu qu'on voit aux nuages de l'été, les soirs d'orage. Ils deviennent

verts comme une chair de noyé. Ils deviennent rouges comme des paquets de viande saignante. Je regarde mes pieds changer de couleur, en buvant un café tiède, au goût de caramel trop cuit.

Le capitaine soupire en dormant, le nez au mur pour ne point voir la bougie. De temps en temps sa main se soulève et retombe, d'un geste menu qui semble une excuse : « Mon pauvre ami, je n'y peux rien »... Mes pieds cramoisis fourmillent de démangeaisons brûlantes ; engelures énormes, ils commencent à bouillir : à présent j'ai des jambes ; mais je n'ose plus y toucher.

Bougie éteinte, je me suis allongé près du capitaine Rive. Le frôlement de mon corps a dû l'éveiller. Il se retourne, écrasant la paille :

« Ecoutez...

— Quoi donc ?

— Vous disiez qu'il ne pleuvait pas ? »

Des rafales de pluie giflent le toit de l'abri. Le vent passe comme un fleuve immense... Quelle heure est-il ?... Vais-je dormir ?...

Mon Dieu que ces pieds me font mal !

Encore une nuit, pluvieuse davantage, obscure davantage. Longtemps j'ai cherché l'entrée du boyau. Je l'ai trouvée en marchant vers le bruit de cascade que faisait l'eau sur les dalles rocheuses. Et lorsqu'enfin, étendant les deux bras, j'ai touché

les levées ruisselantes, je me suis senti chez moi.

Il n'y a rien à faire, puisque toutes les heures passeront, et que demain nous serons à Sommedieue... Sommedieue est un beau cantonnement.

Là-haut, je me suis assis sur le brasero vide. Les bords du brasero sont durs ; c'est une chose réconfortante, d'appuyer son séant à ce rond de dur métal. Pas très loin, — à droite? à gauche? — la voix de Durozier monologue à travers la pluie :

« Joly a eu les pieds gelés ; Poincot a eu les pieds gelés... Puisque c'est ça qu'on veut, nous aurons tous les pieds gelés. »

Verticale comme une douche, la pluie tombe toute dans la tranchée. Durozier, ricanant, déclame :

« Du courage, les potes ! Encore un peu d' courage ! Demain on s'en va à Sommedieue... Trois jours de crédit, et on r'met ça : les pieds gelés, la caisse malade, la gueule démolie, une croix d' bois au haut d' la montée... Encore un peu d' courage, les amis ! Encore un peu jusqu'à la mort !... Où est-il, celui-là qui croit en revenir? Où est-il, cet idiot, que je lui débourre le crâne ?... On dev'nait trop intelligents ; on commençait à trop comprendre : on nous a envoyés à la guerre... Ha ! Ha ! C'est l'Internationale noire, les ventres dorés, les requins, les tyrans. « Rouspétez, les morts ! On vous a ». Ils rigolent ; ils ont raison : dix millions d'hommes qui se bouzillent les uns les autres, à leur santé !... »

Contre la boue claque le fusil de Durozier.

« Reste-s-y ! hargne-t-il. Et moi avec... Ça m'dégoûte, de causer à des gens qui n'veulent pas entendre. Chair à canon vous êtes tous !... Pas des hommes. »

Il se tait. La nuit gonflée de pluie ondule comme une toile mouillée. La tranchée silencieuse est morte, sous la pluie.

D'où vient cet homme qui bute dans mes jambes ? Je ne l'ai pas entendu venir. Il a dû monter par le boyau : sa respiration halète, si proche que je pourrais, en allongeant la main, reconnaître son visage.

« Le lieutenant ?... Où est le lieutenant ?

— Ici... Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est du charbon d'bois, mon lieutenant.

— Pauvre ! Tu sais bien que je n'en ai pas.

— Non, mon lieutenant : c'est du charbon que j'vous apporte. »

Il a parlé très bas, d'une voix essouflée, à peine distincte pour moi-même. Et toute la tranchée, longuement, s'émeut dans les ténèbres. Une espèce de tiédeur émerge de la boue, approche en clapotant, et de toutes parts m'enveloppe.

« Où est le sac ?

— C'est moi qui l'tiens.

— Un gros sac ?

— Du feu pour toute la nuit.

— Et l'allumer ? ricane Durozier. Faudrait du feu d'abord, pour sécher votre charbon.

— On en aura », répond Biloray.

Il choque son briquet. Une étincelle jaillit ; la mèche d'amadou lui met aux doigts une mince chaleur orangée.

« Toujours sèche, dit-il, grâce à l'étui en toile cirée .. Ça t'en bouche un coin, l'orateur ! »

Avant qu'il ait rien demandé, un homme, sur le point braisillant, a déployé le pan de sa capote. Un autre homme s'est penché, sans rien dire. Et tout de suite le point rouge a pâli, rayonnant d'un halo étroit où plongent seules, hors les ténèbres, une main qui tient la mèche ardente, une main qui tient un charbon noir.

« Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il met un charbon sur la mèche ; et il attise, pour que l' feu gagne le charbon. »

L'homme courbé reprend haleine, et le halo se rétracte. Mais toujours, sous la capote déployée, brille le point de braise rouge.

« Le charbon est mouillé, dit l'homme... Ça s'ra dur. »

Et l'on entend encore Durozier qui ricane :

« Tu parles ! »

Ils ne lui répondent même plus. Ils se pressent autour de la lueur infime, qui les appelle de loin, et qui déjà, pour eux, supprime toute la nuit.

« Faudrait se r'layer à souffler. »

A pleine poitrine, longtemps, longtemps ils soufflent. Le halo grandissant éclaire leurs joues gonflées. Un à un les points rouges essaiment, puis se rejoignent, lueur d'or sur la boue. Très haut brillent les flèches longues de la pluie. Elles tombent : le charbon siffle dans le brasero ; la lueur rougeoyante s'assombrit. Alors les hommes se rapprochent encore, serrent les épaules et se penchent. La lueur, un instant ranimée, monte vers leurs visages. Mais la pluie se glisse entre leurs épaules serrées, tombe de leurs képis, ruisselle de leurs doigts ; et de nouveau, mourante, la lueur s'affaisse.

« Ça s'ra dur... Ça s'ra dur... »

Ils s'y mettent tous. Encore une fois les tisons rouges essaiment, reprennent ardeur, et reviennent deux à deux. Une flamme furtive bleuit au fond du brasero. A genoux dans la boue, ils soufflent : et le feu pâlissant jette des étincelles, et les charbons noirs s'embrasent de proche en proche, avec des craquements métalliques. Maintenant la pluie tombe moins lourde : au-dessus du brasier ses gouttes volent, scintillantes ; et la boue du parapet est rose, entre des ombres plus noires que la nuit.

Ils se pressent autour du feu, les mains et le visage tendus. C'est une poignante vision qui semble surgir du fond des âges. Barbus, le torse laineux, les traits modelés à grandes masses simples, ils

entrent dans la lueur du feu, qui les ressuscite un à un. Ils ne se bousculent pas. Ils se font place ; ils se serrent davantage.

« Mets-toi là : il y en a pour tout le monde. »

Mais il en arrive toujours d'autres, que la tranchée pousse dans le dos, de toute sa force ténébreuse et froide. Ceux qui ont chaud ne résistent qu'à peine : ils s'éloignent, enveloppés de chaleur, les yeux fixés sur ce coin de nuit rose, en attendant de revenir.

« Laisse-moi passer, c'est mon tour. »

Biloray se retourne, et reconnaît Durozier. Il allait s'en aller. Et maintenant, il hésite :

« Ton tour? Ton tour ?... C'est *nous*, qui avons allumé le feu. »

Il regarde cet homme gluant, grelottant, ce visage transi, cette barbe noyée qui dégouttelle. Et doucement il secoue la tête :

« Mon pauvre vieux, dit-il, approche, puisque tu viens réchauffer ta vie. »

Et il s'en va.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie JOUVE & Cie, 15, rue Racine, Paris. — 4786-20

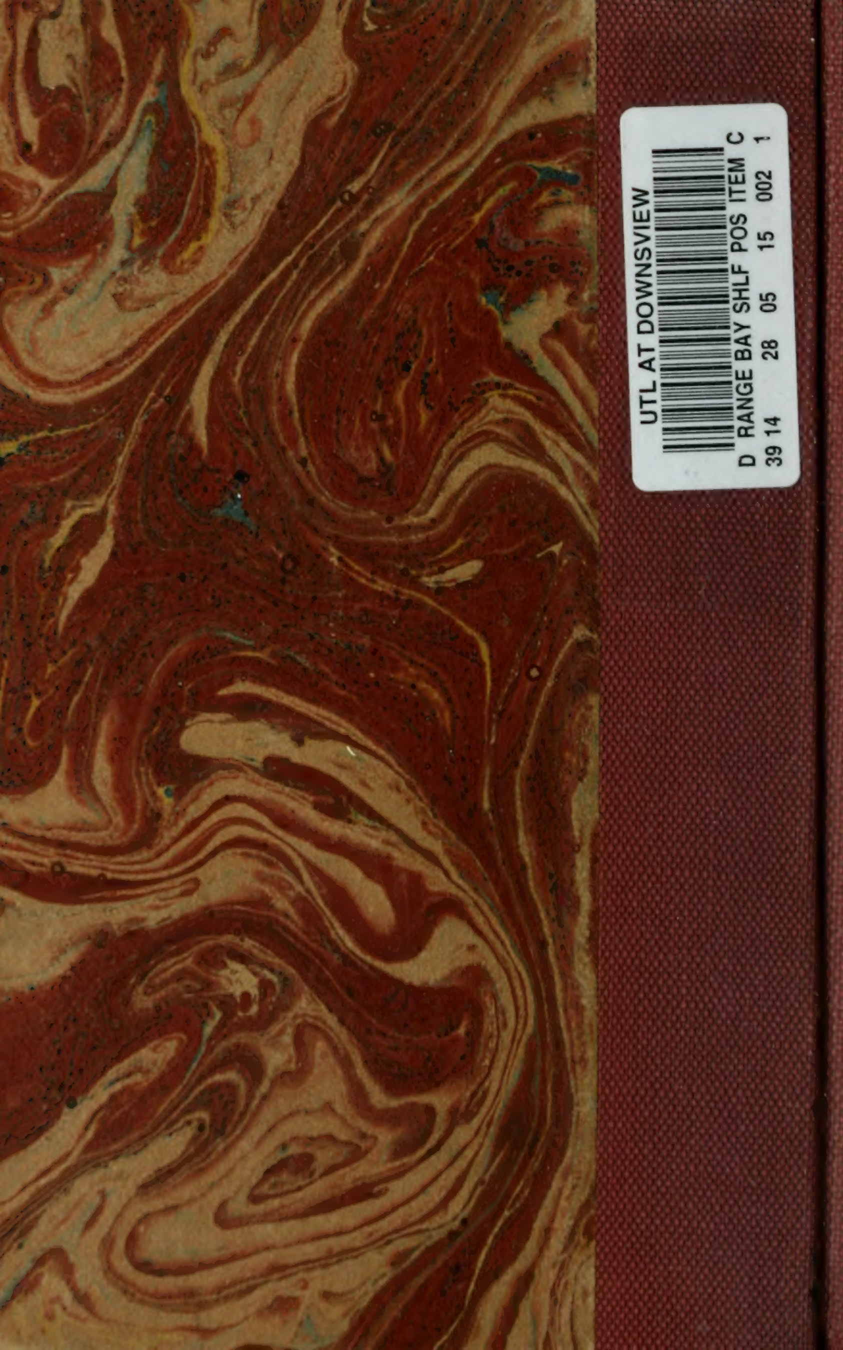


PQ
2613
E55B7

Genevoix, Maurice
La boue

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 05 15 002 1